DES AMOURS MALADES

Christine Treille

Cette œuvre est mise à disposition sous licence Attribution -

Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

christinetreille@gmail.com

DES AMOURS MALADES

1.

J'étouffais! La pression sur mon cou était intolérable. Je n'arrivais pas à respirer. J'aurais voulu reprendre mon souffle mais ce n'était pas possible. Je serais mort ici et maintenant! A être tout à fait sincère, je ne pouvais pas dire que cela me déplaisait outre mesure, simplement, j'aurais préféré m'en aller sans souffrir. Mon bourreau, qui je présumais, lisait dans mes pensées, cueillit avec art des lueurs verdâtres et les fit miroiter sur un couteau consciencieusement affilé. Il me le passa doucement sur la joue, puis d'un geste sec, y grava une longue estafilade. Le bourreau ne savait pas lire. Il avait décidé la souffrance, pas l'exécution. La coupure me brûlait et j'avais toujours autant de difficultés à trouver l'air. Je cherchai à tourner la tête pour libérer ma gorge. C'était mieux. Pas pour longtemps! Les lueurs vertes qui dansaient sur l'arme de mon geôlier provenaient d'un instrument bizarre que je n'avais pas encore aperçu. Une bombe! Peut-être serais-je finalement mort sans douleur ! Une aiguille se déplaça, puis un bruit lancinant arriva à mes tympans. La bombe allait exploser! Non! La détonation s'était transfor-

BY NC ND

mée en une sonate. Je me réveillai brusquement, le front couvert de sueur, au son de je ne sais plus quel grand musicien. Le radio réveil! Pour l'atteindre, je dus déplacer un pied qui gisait en travers de mon visage et dont les ongles trop longs avaient griffé ma mâchoire. J'enfilai la petite jambe sous la couette, puis chaussai mes lunettes qui avaient fini sous le livre que je lisais la veille. Je m'arrêtai un instant à observer le fils de mon fils Le fils de Laurent, mon fils unique. Aussi blond que son père, aussi blond que… *Que qui?...* Je me penchai sur son minois de cinq ans, y déposai un léger baiser puis décidai de le remettre dans son lit, dans la chambre qu'il partageait avec son père. Je le découvris doucement et le soulevai en réprimant une grimace. Ma hanche me faisait mal. Cette fichue humidité...! Quentin était léger et tout chaud. J'avais envie de le serrer très fort, de respirer son odeur de bébé endormi, mais j'avais peur de le réveiller. «Grand-Pa, je ne suis pas un bébé!» Non mon ange, tu n'es pas un bébé! Je le déposai dans son lit, sans qu'il s'éveille. Son père dormait, une ride au front. J'aurais aimé passer ma main sur ce front pour effacer la ride mais j'étais incapable d'effacer quoi que ce soit. Si j'en avais été capable, ma vie se serait réduite à un résumé de quelques lignes au lieu des pages et des pages qu'elle remplissait.

Ce n'est pas l'image renvoyée par le miroir de la salle de bains qui m'aurait remonté le moral. J'évitai donc soigneusement de la regarder. Je me lavai les dents et me passai un peu d'eau sur le visage. Cela aurait suffit. Je n'avais pas le temps de me raser et mes cheveux coupés en brosse n'avaient pas besoin du peigne. J'aurais voulu prendre un café, mais j'étais en retard.

Le café serait pour plus tard, dommage! Le café était ma drogue préférée. J'enfilai un pardessus. Il faisait froid. Le

BY NC ND

brouillard devait être terriblement épais en campagne car il m'empêchait de distinguer nettement les contours des maisons qui se trouvaient de l'autre côté de ma rue. Je jurai en constatant que le chauffage de la voiture ne fonctionnait pas. Je perdis un instant à régler le rétroviseur que Quentin avait déplacé la veille au soir alors que nous attendions son père occupé à payer la pizza que nous étions allés manger tous ensemble.

J'avais réussi à échapper au miroir de la salle de bains, je ne pus me soustraire au cliché que le rétro fit de moi. Un homme de quarante cinq ans, un visage anguleux, des lèvres minces au pli plus fatigué qu'amer, des yeux foncés, sévères, des lunettes à la fine monture noire et rectangulaire empêchant l'œil droit de fuir vers le nez. Strabisme. Oui. Les lunettes corrigeaient toutefois ce défaut peu esthétique. Des cheveux noirs qui grisonnaient sur les tempes. Si je les avais tenus plus longs ils auraient semblé moins blancs, mais c'était là le dernier de mes soucis!

Le brouillard m'obligea à ralentir, il gommait tout ce qui n'était pas le minuscule bout de route éclairé par les phares. Je me mis à cheval sur la ligne blanche. *Suicidaire!* Peut être. J'aime le brouillard. Je m'y sens seul et loin de tout danger, de toute agression. Un cocon. Ma hanche droite, brisée il y a des années, elle, ne le supporte pas. L'éclairage violent du carrefour déchira mon refuge et je clignai des yeux.

En arrivant au Centre Hospitalier de Roanne, je me rendis compte que je n'étais pas en retard, je m'étais pressé pour rien. Sans doute Quentin avait-il joué avec mon réveil et l'heure qu'il affichait avait quarante cinq minutes d'avance sur l'heure réelle.

BY NC ND

2.

Comme je garais ma voiture à l'emplacement qui m'était réservé, l'Audi grise de mon assistant, Michael Konrad, glissa lente ment à mes côtés. Mon collègue descendit plus rapidement que moi et vint à ma rencontre, le regard pétillant et l'air tout excité. Il n'attendit pas que je referme à clé ma portière pour s'écrier :

«Aline a accouché, elle vient de m'appeler. Tout va bien.

-Fantastique, répondis-je heureux que la journée commençât par une bonne nouvelle. Aline Aubert, interne dans mon service vivait une situation un peu particulière. L'homme qu'elle fréquentait avait refusé l'idée de devenir père est les avait plantés là, elle et son ventre menaçant. Aline avait décidé d'avoir ce pe-

BY NC ND

tit, seule. Les infirmières l'avaient prise sous leurs ailes protectrices et se permettaient de nous réprimander si nous prétendions trop d'elle. En réalité nous étions tous attachés à cette jeune femme courageuse et compétente, et nul d'entre nous, ni le patron, ni Michael Konrad, ni moi n'exagérions dans nos requêtes.»

-Il est né à cinq heures, ce matin, nous irons les voir plus tard, laissons-leur le temps de se remettre. Elle l'a appelé David. Elle me l'avait dit au début de sa grossesse et elle n'a pas changé d'avis!»

Le fait que Michael connût les intentions d'Aline ne me surprenait pas. Le Docteur Konrad, tout comme le Docteur Aubert, était un médecin très apprécié dans le service pour sa disponibilité, sa bonne humeur et sa gentillesse. Il n'était pas curieux, mais je savais qu'il attirait de nombreuses confidences par sa façon d'être. Les gens se confiaient à lui facilement. Il était oncologue et exerçait dans le service de Médecine Interne comme assistant. Nous avions de nombreux cas qui nécessitaient ses connaissances. Notre service était en fait considéré comme le 'dépotoir' du CHG. Pas par moi, certes, ni par le patron ou par tous les gens qui y travaillaient mais par le reste de l'hôpital. «Que voulez-vous que je fasse de ce patient-là ? Il n'est plus de mon ressort! - Envoie-le à Ledoux! Ledoux n'a jamais refusé personne!»

Non, le professeur Ledoux ne refusait jamais personne, nous non plus. Le patron était cardiologue, Michael, oncologue et moi gastro-entérologue. Chacun de nous s'occupait pourtant de pathologies qui sortaient de sa spécialité. Quand le patient envoyé n'était plus du ressort de personne, il devenait de **notre** ressort. Nous étions un groupe apparemment disparate, condamné au

BY NC ND

tout venant dans une ère de haute technicité. Malgré cela nous étions tous attachés à ce service sans renommée, sans hauts grades, très souvent le dernier refuge d'un malade orphelin.

Je n'étais nullement jaloux du fait que, contrairement à moi, Michael attirât les secrets…! A vrai dire, je ne faisais rien pour les attirer, ces secrets. J'étais moi aussi très disponible et personne ne craignait de me demander un conseil ou une explication, mais je savais pertinemment que je paraissais froid et distant, que je ne parlais jamais de moi et que je ne pouvais pas prétendre que quelqu'un vienne me rejoindre sur mon île déserte si je ne construisais pas de ponts. *Les ponts, il y a longtemps que tu les as tous fait sauter! Tu ne vas pas pleurnicher à présent!* Non, non je ne pleurnichais pas. Je frémis quand la main de Michael effleura la mienne. Son index caressa ma joue noire de barbe, se posa sur la cicatrice laissée par Quentin puis la suivit avec douceur.

«-Qu'as-tu fait ? susurra-t-il.

-Un ongle de Quentin.

-Oh! Je comprends» sourit-il gentiment. Il replia le doigt, le passa sur mon visage puis le laissa retomber.

Michael, allemand de naissance, était arrivé en France à l'âge de quinze ans, alors que sa famille suivait le père, un diplomate de carrière. Quand trois ans plus tard l'homme avait été muté une fois encore, Michael avait refusé d'accompagner à nouveau ses parents et avait entrepris ses études de médecine à Paris.

Son accent était très léger et ne ressemblait absolument pas au classique accent allemand mais mettait au contraire un charme particulier à sa diction. De charme supplémentaire en fait, il n'en aurait pas eu besoin. La lumineuse blondeur de ses

BY NC ND

cheveux longs, la clarté de ses yeux couleur Mer du Nord, sa taille haute et son physique d'athlète pouvaient suffire à aimanter les regards. Michael était beau comme ces hommes que l'on vo it dans les revues de mode. Un air à la fois mystérieux, une moue légè rement boudeuse savaient faire place à un sourire enjôleur. Il en jouait en public comme un acteur consommé. Il abandonnait cette façade de mâle séduisant et téméraire dans l'intimité de son appartement où il redevenait un être simple et franc, à la fois sûr de lui, sans suffisance, avec cette gentillesse qui elle, ne le laissait jamais. Il avait ce même comportement au chevet de ses malades. Avec eux, il ne feignait pas.

«-Tu as déjeuné?» me demanda-t-il. Il n'attendit pas la réponse car il la connaissait déjà. «Allons à la cafétéria. Tu prendras un café.» Je n'avais pas faim, mais mon sang bramait caféine. J'avertis par téléphone une infirmière, lui dit que Konrad était avec moi et que nous serions à l'heure pour la «grande visite.»

3.

La cafétéria était bondée comme tous les jours à cette heure-là. Les patients externes qui venaient de faire une prise de sang, les malades que le café décaféiné des services ne satisfaisait pas, les parents des petits de pédiatrie qui avaient passé une nuit blanche en veillant leurs enfants….

BY NC ND

Michael et moi prîmes place au bout du long comptoir. L'assistant commanda un crème puis pêcha un croissant dans un des paniers mis à disposition des clients, enfin il chercha dans sa poche un peu de monnaie et alla me procurer au distributeur automatique un petit noir et un sachet de biscuits. Il les posa devant moi, sucra sa boisson et y trempa la corne du croissant qu'il avait choisi.

«-Un jour tu m'expliqueras pourquoi tu préfères ces cochonneries à un vrai café» s'exclama-t-il la bouche pleine.

Un jour, Mischa, un jour… Je ne répondis rien. J'ingurgitai un comprimé d'anti-acide avec la dernière gorgée de mon café ce qui eut l'heur de faire bondir Michael.

«-Mes compliments, Docteur Mouret! De mieux en mieux! J'espère que tu leur donnes de meilleurs conseils à tes patients! Ancien Interne des Hôpitaux de Paris, éminent gastro-entérologue et te voilà dans une cafétéria à boire une mixture infâme et à avaler des comprimés à tort et à travers!

Eminent, tu entends! Je ne me souvenais plus d'avoir été un jour si… éminent. *Mais si, rappelle-toi!* Je n'ai aucune envie de fouiller le passé! *Mais si tu ne fais que cela, t'y vautrer dans le passé, si tu y es tellement embourbé dans le passé que…*

«-Ca suffit!» exclamai-je à haute voix. Michael me contem pla, surpris.

«-Je suis désolé! Je ne m'adressais pas à toi, m'excusai-je tendu.

-Et cela devrait me rassurer! Avec qui parlais-tu, je peux savoir?

-Avec moi-même!

-Merveilleux! Eh, bien! Tu devrais te traiter un peu mieux, suggéra Michael sans sourire. Tu te réponds sur un ton épouvan

cc BY NC ND

table, vous n'avez pas l'air de vous aimer beaucoup toi et… toi ces temps-ci! »

Je ne pus m'empêcher de sourire aux mots de Michael qui me regardait d'un air préoccupé.

J'étais arrivé de Paris deux ans auparavant, laissant, il est vrai une carrière qui aurait pu devenir très intéressante mais qui ne m'attirait plus. J'avais d'emblée apprécié de travailler avec Michael mais nous n'avions alors que de très respectueux rapports de travail.

Un après-midi, il m'avait prié de l'aider à préparer un rapport que le patron lui avait demandé et qu'il devait présenter la se maine suivante. Je le rejoignis chez lui après avoir dîné à la maison. Son appartement était d'une propreté irréprochable, et l'or dre qui y régnait était fait pour me plaire. J'ai toujours été très maniaque. *Tu es devenu excessivement maniaque, c'est diffé rent!* Michael m'offrit à boire, je refusai et nous nous mîmes à travailler. Nous étions tellement absorbés que nous ne perçûmes pas la sonnerie du téléphone. Le répondeur se déclencha et la voix d'un jeune homme se fit entendre:

«-Salut, mon bel étalon! Pourquoi ne réponds-tu pas? J'ai tant envie de toi, je ne pense qu'à la nuit dernière! Je voudrais encore sentir ta grosse…»

Michael s'était levé lentement et s'était dirigé vers le petit meuble où était installé le téléphone. Il coupa l'enregistrement et me fixa. Je rougis violemment et ma rougeur augmenta encore, se nourrissant de la honte que j'avais à devenir écarlate. Toute fois, je ne baissai pas les yeux.

BY NC ND

«-Voilà! Tu sais tout, prononça Michael doucement… Cela semble t'horrifier!» se méprit-il. Il me regardait d'un air mi-pro vocateur mi-curieux en penchant légèrement la tête.

«-Tu te trompes, répondis-je vivement. Le fait que tu sois homosexuel m'indiffère. Seulement, je déteste me sentir un vul gaire voyeur. L'intimité de chacun de nous devrait rester telle. Chacun sa vie! *Et ses fantômes!*» Michael reprit sa place en face de moi, me posa une main sur le bras et murmura:

«-C'est gentil, ce que tu dis. Merci.»

Deux jours plus tard, Michael renouvela son invitation car ce rapport se révélait plus difficile que prévu et, disait-il, il ne s'en sortait pas. Nous eûmes d'énormes problèmes à trouver une place pour nous garer car Michael habitait en centre ville et nous dûmes marcher un bon bout de chemin pour rejoindre l'immeuble où il vivait. Nous suivîmes la Loire pendant un moment mais fûmes surpris à mi-chemin par un de ces orages estivaux, violents et éphémères. Il nous trempa jusqu'aux os. Nous riions comme des gamins en pénétrant dans le hall. Arrivés chez Michael, ce dernier me dit qu'il allait se changer. Il me lança une serviette de toilette et un de ses T-shirts en m'invitant à me sécher. J'ôtai mes lunettes qui étaient tellement couvertes d'eau et de buée qu'elles ne m'étaient plus d'aucun secours. Je frictionnai mes cheveux desquels dégoulinait l'eau de l'orage. J'essuyai ma poitrine et mon dos puis, je levai les bras sur lesquels j'avais enfilé le T-shirt bleu pâle prêté par Michael. J'allais l'enfiler quand je sentis sur mon dos les doigts du jeune médecin. Je me bloquai, les mains en l'air. Je ne sais pourquoi, je fermai les yeux, jouissant de la chaleur émanant du toucher délicat. Il suivait les chemins imprimés sur ma peau. Puis la route porta à mon flanc remonta le long de mes côtes. Les dessins s'arrêtaient

BY NC ND

là mais les doigts curieux en découvrirent un autre, plus petit, moins terrifiant. Une étoile, auprès du mamelon gauche. Ils en tracèrent les contours, si légèrement qu'un instant je crus avoir imaginé ce frôlement. J'étais incapable de bouger, surpris plus par le fait d'apprécier ces caresses que par les caresses elles-mêmes. Les doigts reprirent leur parcours et terminèrent sur mes lèvres. Ils en esquissèrent le dessin puis, je sentis le souffle léger de Michael sur mon visage. J'attendais avec une impatience curieuse ce qui allait arriver. Michael posa ses lèvres au coin des miennes. Un papillon. L'idée d'un baiser, une présence évanescente. Je ne sais pourquoi, je fus pris par l'envie irrésistible de répondre à ce baiser mais Michael s'éloigna. J'ouvris les yeux, décontenancé.

«- Habille-toi.» me fit-il d'une voix rauque. J'obéis sans parler et replaçai mes lunettes sur mon nez.

«-Pourquoi…pourquoi t'es-tu arrêté?» murmurai-je étonné par mon aplomb. J'étais légèrement essoufflé.

«-Tu n'es pas gay.

-Pourquoi as-tu commencé alors?» répliquai-je avec une nuance d'irritation dans la voix. J'avais l'impression que Michael avait joué avec moi et cela me déplaisait infiniment.

«-Tu…je…je n'ai pas su résister. Je suis navré. Je sais que tu n'es pas gay, répéta-t-il.

-Pourquoi avais-je envie que tu continues, alors ? demandai-je d'une voix inaudible.

-Vraiment?» J'acquiesçai. Je me sentais terriblement seul à présent et je réprimai une envie de pleurer. C'était ridicule. J'avais été marié pendant plus de vingt ans et jamais je n'avais regardé un homme en pensant qu'il pourrait me toucher ou

cc BY NC ND

m'embrasser de cette façon. Ce soir-là, je suis certain que si Michael n'avait pas arrêté ses caresses, nous aurions... *Toi! Au lit! J'aurais voulu voir cela!* Je ne ressentais pas une telle envie en moi depuis très longtemps. Après la mort de *…de qui? Tu as oublié son prénom?* Après sa mort, je n'avais plus eu aucun rapport sexuel… *Vraiment?!* Et personne, homme ou femme, n'avait su créer en moi cette confusion! J'avais envie de sentir à nouveau la chaleur de ses mains, des ses baisers. Pouvoir aimer à nouveau, pouvoir être aimé une fois encore, s'abandonner… Oh!…s'abandonner.

Etre aimé…! S'abandonner…! Tu dérailles mon pauvre Alexandre!! Je me mordis les lèvres. Mon angoisse devait être palpable car Michael me regarda inquiet et me demanda si j'allais bien. Non, je n'allais pas bien. Pas bien du tout.

«- Si, si, pas de problèmes.

-Tu mens mal.

Mais que dit-il, Alexandre!? Si tu es le roi du mensonge!

«- Je ne sais pas si j'arriverai à travailler, maintenant. Tu m'as fait perdre la concentration! tentai-je de plaisanter.

-Ecoute, Alexandre, fit Michael en frôlant ma joue, je ne me suis jamais comporté de cette façon. Je sais pertinemment qu'entre nous rien n'est possible. Je veux que nous devenions amis, pas simples collègues. Je suis convaincu que tu ne refuseras pas mon amitié, tu en as besoin …et moi aussi, ajouta-t-il. Laissons nos sentiments s'exprimer librement. Laisse-moi te toucher ou de t'embrasser. Je ne me permettrai rien d'autre, je te le promets. Comporte-toi comme tu le désires. Sachons simplement que nous n'irons pas plus loin que ces simples contacts.

BY NC ND

Une amitié entre hommes avec la familiarité qu'ont les femmes lorsqu'elles sont amies, tu crois que c'est possible ?»

Une amitié! Pas plus qu'une maîtresse, je n'avais un ami. Je vivais en reclus du sentiment, m'autorisant la tendresse seulement quand elle était adressée à mon fils ou à mon petit-fils. Un ami*! C'est dangereux, Alexandre!*

Nous devînmes amis intimes. *Pas si intimes que cela, ne raconte pas de blagues!* Une intimité rassurante, chaude et précieuse. Il avait ses amants dont il me parlait parfois, j'avais…*Tu n'avais rien*…Je trouvais près de lui cette attention dont j'avais un besoin indicible. Je me sentais parfois un voleur. J'avais l'impression d'une relation à sens unique. J'étais l'éponge qui se trempait à la source de Michael, un vampire qui suçait avidement les sentiments nourriciers sans restituer une goutte de ce que lui, dispensait si généreusement. Michael ne se plaignait jamais de mon indifférence ou de ma froideur. A dire la vérité je n'étais ni froid, ni indifférent lorsque j'étais à ses côtés, il était le seul à part Quentin et Laurent qui me voyait exprimer un quelconque sentiment. Dans le service j'étais taxé par le personnel de froideur, de dureté, ce n'était pas un secret. Les infirmières savaient qu'elles pouvaient me demander n'importe quoi au niveau professionnel. Je ne refusais jamais une aide, un renseignement, une explication, mais je ne me laissais jamais prendre dans une de ces conversations personnelles ou dans des discussions qui pouvaient demander un avis trop intime. Mes patients m'appréciaient, du moins en avais-je l'impression, mais je n'avais pas avec eux ce comportement amical que pouvait adopter Michael à certains moments. Ce n'était pas la peur de créer des liens qui pouvaient se rompre avec le départ ou la mort du malade, c'était, je pense, seulement un trait de mon caractère

BY NC ND

qui risquait de blesser, qui s'arrêtait aux ap parences. *Et qui va outre ces apparences? A qui permets-tu d'approcher?*

Je crois que Mischa était convaincu du fait que je pouvais donner plus et qu'il attendait patiemment le jour où finalement j'aurais accepté de rompre le carcan qui m'emprisonnait. Sincèrement, je n'avais pas sa foi. *Mais alors, tu le sais que tu es un condamné! Un condamné à perpétuité!*

Michael me secoua car j'étais perdu dans mes pensées et je fixais un cendrier posé sur le comptoir sans rien voir ni rien entendre de ce qui se passait autour de moi. *Un cendrier, très si gnificatif, Alexandre! Tu peux aussi plonger dedans, tant que tu y es! C'est ta place. Un petit tas de matières toxiques, qui s'évanouissent au premier souffle d'air! C'est tout à fait toi!*

«-Il est tard, il faut que nous y allions!» Nous prîmes les esca liers pour remonter dans le service car notre joie pour la naissance du petit David devait s'exprimer d'une façon quelconque et elle explosa dans la vitesse avec laquelle nous gravîmes les quatre étages. Comme ce fameux jour d'orage qui me valut les attentions particulières de Michael, nous arrivâmes au but avec des rires de gamins. Nous nous appuyâmes côte à côte, le dos au mur pour reprendre notre souffle et tout comme ce jour-là Mischa ne put s'empêcher d'exprimer ses sentiments à sa manière. Il prit ma main et la baisa. Je la lui abandonnai car comme à chaque fois qu'il me touchait j'éprouvais une paix que je ne savais trouver nulle part ailleurs. *Tu ne cherches pas beaucoup!* Puis entendant des voix dans l'escalier nous nous séparâmes. Michael poussa la porte du service et me laissa passer, les yeux remplis de sourires.

BY NC ND

Je me refusais toujours à analyser ce que je ressentais auprès de mon assistant, à part cette paix de l'âme et du corps dont il me comblait. Je ne tenais pas à savoir si je faisais bien ou mal, si une amitié de ce genre devait être qualifiée de saine, de normale ou d'un autre adjectif plus approprié, si elle me portait sur un chemin que je regretterais, si elle occultait un problème que je ne voulais pas résoudre…*Un problème! Oh! Alexandre, quel euphémisme. Ce dont tu souffres n'est pas un problème, c'est l'enfer*…J'étais plus inquiet pour Mischa car je craignais qu'il n'attende de moi quelque chose qui n'était pas en mon pouvoir…*Tu ferais mieux de t'inquiéter pour ta peau, jouer les altruistes ne t'a jamais réussi…*

BY NC ND

4.

Une fois dans notre bureau, j'entrai dans le petit cabinet de toilette et je me fis la barbe avec le rasoir électrique que je laissais toujours à l'hôpital en cas de réunions tardives auxquelles je ne pouvais pas me présenter avec cette ombre noire qui à cinq heures de l'après-midi couvrait déjà mes joues.

J'étais torse nu et Mischa planté derrière moi, m'observait avec un air sévère.

« -Tu n'as pas quelques dossiers à mettre à jour au lieu de jouer les voyeurs, demandais-je bourru.

-Ce n'est pas toi que je choisirais de regarder si j'étais atteint par ce genre d'obsession. Ton charme ne réside certes pas dans ton physique.

-Heureusement que je ne suis pas susceptible, fis-je remarquer avec plus de légèreté cette fois.

-As-tu lu l'article que je t'ai passé sur l'anorexie au masculin?»

Je l'avais lu, en effet. Et, alors?! *Comment "et alors?!"*

«-Il me semble, oui, murmurai-je sans regarder Michael, exagérément occupé que j'étais à boutonner ma chemise.

-Eh, bien?

BY NC ND

- *Ah tu vois!* Eh, bien quoi?

-D'accord, Alexandre, d'accord! C'est comme tu veux, laissa tomber Michael d'un ton las, les mains haussées au niveau de son thorax pour me faire comprendre qu'il n'avait aucune intention de se disputer avec moi. Il quitta l'embrasure de la porte et alla s'asseoir à son bureau où il déplaça des papiers et des dossiers sans même y jeter un coup d'œil, simplement pour me faire croire qu'il ne s'intéressait plus à moi.

J'avais effectivement lu l'article. Le nombre des hommes souffrant d'anorexie mentale ou autres genres de troubles alimentaires était en nette augmentation. Pourtant le fait que cette pathologie fût considérée surtout un mal féminin induisait les patients mâles à ne consulter que rarement, retardant ou empêchant ainsi une possible guérison. Détectée plus difficilement chez l'homme en l'absence de signes secondaires tels que l'aménorrhée, elle était toutefois aussi dangereuse chez l'un que chez l'autre. Les motifs d'un tel dérèglement étaient souvent les mêmes chez les deux sexes. Le garçon commençait peut-être un peu plus tardivement que la fille mais les conséquences sur sa santé étaient tout aussi terrifiantes. On notait parfois, outre l'anorexie, des signes d'automutilation.

Michael m'observa un instant avec une expression que je ne parvins pas à déchiffrer puis replongea dans ses papiers.

Je jetai un coup d'œil à la fenêtre qui donnait sur le parking réservé au personnel. Une moto venait d'arriver : cinq cents centimètres cubes, rutilante. Selon les experts : un bijou. Je n'étais pas un expert et la moto me faisait peur. Je pratiquais les sports de combat, je conduisais d'une façon peu orthodoxe si cela est nécessaire, j'obtenais de très bons résultats en natation, mais il ne fallait pas me faire monter sur une moto !

BY NC ND

«-Elle est vraiment sublime! s'extasia Mischa qui avait enfin quitté son refuge de papier et s'était approché, curieux de savoir ce que je regardais.

-Tu parles de la moto ou du patron ?»

Mon collègue haussa un sourcil mais ne répondit pas à ma taquinerie.

Hélène Ledoux quitta son engin avec une souplesse que ceux qui ne la connaissaient pas ne lui auraient pas prêtée. Dans les films on s'attend toujours que la femme qui chevauche une telle monture en descende avec élégance, ôte son casque avec nonchalance, fasse voler ses longs cheveux dorés libérés de la contrainte et ouvre sa combinaison laissant apercevoir un décolleté jeune et engageant. Le professeur Ledoux, sanglée dans du cuir noir, les reins soutenus par une large ceinture, avait effectivement l'agilité de notre belle actrice, mais lorsqu'elle retira son casque, elle ébouriffa simplement de très courtes boucles grises, que l'humidité vint friser plus encore. La fermeture qu'elle tira, montra un col roulé, noir lui aussi, qui ne faisait rien deviner de ses formes. En fait, aux mesures idéales des femmes fatales, il aurait fallu ajouter au moins vingt centimètres à chaque numéro pour avoir une idée de la silhouette de notre grand patron. Elle se définissait en surpoids mais ne voulait pas entendre parler d'obésité. Le visage avait échappé à l'accumulation des kilos et bien que marqué de nombreuses petites rides, il me donnait toujours l'idée d'une grande fraîcheur. Peut-être parce qu'Hélène Ledoux était une femme très souriante, d'un rare équilibre tant extérieur qu'intérieur. Je ne l'avais jamais entendue hausser le ton depuis que je travaillais avec elle. Elle avait un profond respect pour chacun et recevait en retour de grandes marques d'es-

BY NC ND

time. Nous avions le même âge mais je me sentais un vieillard à ses côtés.

Je quittai la fenêtre à regret, enfilai une blouse propre dont je remplis les poches des différents objets qui me servaient au chevet de mes patients. Michael plaisantait toujours sur la quantité et la diversité de ce que je trimballais, mais je ne supportais pas de laisser un malade à moitié nu parce je devais aller quérir le marteau pour les réflexes qui ne se trouvait pas sur le chariot de visite ou parce qu'un ECG n'avait pas été interprété et que sans règle je ne réussissais pas à compter les minuscules carrés qui me renseignaient sur un éventuel trouble du rythme cardiaque. Michael était d'ailleurs le premier à m'emprunter un peu de mon «cirque» quand il lui manquait quelque chose et que nous nous trouvions dans la même chambre. *«Tu es toujours tellement prévoyant et… prévisible»*

«-Mischa, écoute…» commençai-je sans toutefois proférer un autre mot. Michael quitta la fenêtre et me dévisagea d'un air interrogatif.

«-Je t'écoute, m'encouragea-t-il avec chaleur cette fois.

Son ton me rassura. J'étais comme un enfant grondé qui n'ose plus regarder son interlocuteur de peur de se voir réprimander à nouveau.

«-Je ne suis pas anorexique. Je t'assure. Je sais que les apparences sont contre moi, mais je mange, crois-moi. Je sais aussi que tu penses que si je l'étais, je ne viendrais pas te le confesser. Je ne peux pas être mon propre avocat, les anorexiques sont comme les drogués, on finit par ne plus croire à ce qu'ils disent. Je viendrai déjeuner avec toi, à midi, au self.» *Je veux voir cela de mes propres yeux! Ce sera un spectacle édifiant!*

BY NC ND

Les paroles avaient franchi mes lèvres avant que mon cerveau ne se rende compte de ce que je disais. J'avais parlé avant de réfléchir. Comme Lucky Luke, j'avais tiré plus vite que mon ombre, et mon ombre était là, ricanante, qui attendait le résultat de cette imprudente promesse. *Tu peux en être certain!*

Mischa suivit la courbe de mon bras d'un doigt léger puis saisit ma main dans les siennes et la posa sur son cœur.

«-Tu ne dois pas te forcer si tu n'en as pas envie, murmura-t-il. Tu n'es jamais descendu au self depuis que tu travailles ici. Tu ne dois pas le faire pour moi.

-Je voudrais seulement de démontrer que tu te trompes, répondis-je avec effort.

-Je peux te croire sur parole…

-Non, ce n'est pas vrai, tu ne peux pas. Je viendrai. » *Mon héros!*

«-C'est bon. Allons travailler à présent.»

Nous rejoignîmes les infirmières qui fêtaient Aline Aubert à grand renfort d'orangeade. Elisabeth Tailleur, une jeune infir mière d'environ vingt cinq ans se précipita vers Michael et lui tendit un verre qu'il accepta avec un sourire qui aurait fait fondre en quelques secondes l'iceberg heurté par le Titanic. J'imaginai la jeune femme, flaque d'eau informe aux pieds de l'assistant. En réalité des formes, elle en avait et elle s'évertuait à les mettre sous le nez de Michael qui depuis qu'il savait que la moralité de l'infirmière n'était pas à proprement parler celle de Mère Teresa, et surtout depuis qu'il avait appris que la jeune femme avait fait particulièrement souffrir Martin Averi, un ami anesthésiste, il prenait un malin plaisir à répondre à ses minauderies, promettant sans promettre. L'homosexualité de Mischa

BY NC ND

n'était pas connue dans le service et plus d'une jolie fille était tombée sous le charme du bel assistant.

Je reçus mon verre des mains de Mehdi Kassem, infirmier lui aussi qui aurait certainement convenu bien plus à Michael que sa collègue. Mehdi, d'origine maghrébine, avait un visage d'une grande délicatesse dont la peau était malheureusement abîmée par une forme récalcitrante d'acné. D'immenses cils frangeaient des yeux très noirs et sa bouche charnue dessinait un éternel mais franc sourire. Il était marié et père de trois enfants en bas âge. Il venait d'une petite maison de retraite où il n'avait jamais été confronté aux techniques sophistiquées que possédait le CHG. Il était parfois décontenancé par certaines pratiques mais apprenait vite et n'hésitait jamais à poser une question ou à demander une démonstration. Il s'adressait souvent à moi et je l'aidais toujours avec plaisir.

Nous trinquions à Aline et à son bébé quand le patron entra. Elle avait troqué sa tenue de motard contre une jupe de crêpe bariolé qui lui caressait les chevilles et sous la blouse ouverte elle portait un chemisier vert foncé au col Mao. Elle avait pris l'habitude de ne plus fermer sa blouse depuis que le premier bouton fortement tendu par sa poitrine opulente avait sauté au visage d'un vieux prêtre qu'elle visitait. Elle s'était redressée vivement, rouge d'embarras et avait murmuré une excuse. L'homme d'Eglise avait eut un grand sourire.

«- Il ne faut pas avoir honte de ce que le Seigneur nous offre, ma fille. L'abondance de bien n'est pas toujours nuisible. Il ne faut rien gaspiller des dons du Très-Haut. » Puis il avait allongé la main vers Hélène avec un geste imprécis. Nous n'avions pas compris s'il désirait bénir cette abondance ou s'il voulait se rendre compte par lui-même des capacités artistiques de notre Sei-

BY NC ND

gneur. Vu le taux de son cholestérol, de celui de sa glycémie et de la syphilis pour laquelle nous le soignions, j'avais opté pour la seconde hypothèse! Le saint homme n'avait certes jamais rien gaspillé des cadeaux divins!

Quoi qu'il en soit, Hélène Ledoux aimait les vêtements amples et pratiques. Elle n'était pas du genre tailleurs et robes élégantes. Elle portait des mocassins à talons plats car son mètre soixante quinze n'avait pas besoin d'échasses. Son visage sans maquillage s'illumina en nous saluant. Elle avait un nez un peu fort, légèrement épaté et une bouche gourmande qui révélait son amour pour la vie. Ses yeux marron clair ne se posaient jamais sur personne par hasard ou par curiosité, et quand Hélène te regardait cela voulait dire qu'elle te portait son entière attention et que tu étais le centre de son intérêt à ce moment précis. Contrairement à Michael elle n'aurait jamais eu sa place sur Vogue mais je la considérais une personne tout aussi exceptionnelle.

«-Une journée qui commence bien fit-elle en levant un verre qu'elle s'était retrouvé dans les mains.

Comme l'orangeade était terminée, une aide-soignante décida d'ouvrir une bouteille de Coca-Cola. Malheureusement le flacon devait avoir été secoué, car quand la femme dévissa le bouchon le liquide gicla avec force. Les cris et les rires fusèrent en même tant que la boisson. Hélène Ledoux qui était directement sous le jet, recula précipitamment et finit sur mes pieds qu'elle écrasa sans pitié. Je la retins aux épaules pour lui éviter de tomber. Elle se retourna à demi et s'excusa en pouffant puis elle tendit son verre à la pauvre aide-soignante qui ne savait plus si elle devait rire ou pleurer.

BY NC ND

«Ce n’est pas du champagne, mais le petit David nous pardonnera de l’arroser au Coca, j’en suis sûre! A David!»

Nous imitâmes le chef de service et levâmes nos verres pour trinquer au nouveau-né.

Je m’aperçus que Michael me dévisageait et haussai un sourcil interrogateur. Son regard courut à mes mains que je tenais encore sur les épaules d’Hélène. L’assistant m’adressa alors un demi-sourire ironique et haussa imperceptiblement son verre pour un toast plein de sous-entendus. J’ôtai brusquement mes mains comme si elles avaient été brûlées par un tison incandescent. Le professeur Ledoux se retourna à nouveau et me sourit, puis elle s’adressa à Michael.

«-J’aimerais vous voir avant de partir pour la visite, Docteur Konrad, mais laissez-moi un instant en tête-à-tête avec Mouret. Je vous attends dans mon bureau dans dix minutes. A tout à l’heure», salua Hélène Ledoux en quittant la pièce.

Je lui emboîtai le pas. Elle marcha vivement sans m’adresser la parole. Elle s’effaça pour me laisser entre chez elle puis referma la porte. Elle me désigna une chaise en aluminium et en cuir noir placée devant son bureau. Elle fit le tour de ce bureau qui faisait toujours venir la chair de poule tant à Michael qu’à moi, vu notre maniaquerie respective. Nous ne comprenions pas comment elle pouvait s’y retrouver. Dossiers pêle-mêle, revues scientifiques, échantillons médicaux et autres choses encore. Dans les bibliothèques qui se dressaient derrière elle, la situation n’était guère meilleure. Heureusement qu’elle ne recevait pas ses patients dans ce bureau, sans quoi ils ne seraient jamais revenus pour le second rendez-vous. Elle prit donc place dans son

BY NC ND

vaste fauteuil de cuir, noir lui aussi, joignit ses mains sous son menton puis elle me fixa. Je soutins son regard.

«-Marc Colin vient de m'appeler, m'informa-t-elle finalement. Il paraît que vous avez maltraité un de ces internes. » Le ton n'était pas à la polémique. Hélène désirait seulement une explication. Ma réponse résonna moins paisible.

«-Il a eu le courage de se plaindre! lançai-je avec sarcasme.

-Je ne crois pas qu'il se soit plaint, il a seulement raconté l'épisode à son chef de clinique et comme entre Colin et moi ne coulent pas des fleuves de miel, il a sauté sur l'occasion pour me dire de mieux tenir mon personnel.

-De mieux tenir…mais qui se croit-il? répliquai-je indigné.

-Vous lui avez vraiment lancé le dossier à la tête? voulut savoir le patron.

-Oh! Seigneur! Je n'ai pas molesté ce jeune imbécile, si c'est ce que vous voulez savoir.» Je me levai indigné. «Je lui ai simplement conseillé de…Oh! Et puis, à quoi bon! cédai-je découragé. Si vous pensez que je passe mon temps à agresser les internes, que je ne vaux rien comme chef de service, que mon travail est mal fait, alors fichez-moi dehors mais ne m'obligez pas à répondre à des questions pareilles.

-Alexandre, asseyez-vous, s'il vous plaît! Personne ne met en doute vos qualités professionnelles, moi moins que quiconque. Pourquoi dites-vous des sottises de ce genre ! A quarante-cinq ans, vous devriez connaître votre valeur.» *Ta valeur, tu entends, tu vaux quelque chose! Tu le savais?* «J'ai remis Colin à sa place et je lui ai interdit de s'occuper de mon p ersonnel. Je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire. Alexandre! Vous m'entendez? Pourquoi êtes-vous bouleversé à ce point?»

BY NC ND

Je n'étais pas à proprement parler bouleversé, mais qu'Hélène me fasse la morale me blessait profondément. Elle n'avait jamais rien eu à me reprocher et ce stupide épisode ébranlait le peu de confiance en moi que j'avais réussi à retrouver en deux ans passés dans ce service. Une semonce de la part de mon su périeur n'était pas ce dont j'avais besoin. Je me fichais éperdument de ce que pouvait penser Colin ou le reste du monde en général. Je ne prêtais pas attention à ce que les gens pouvaient dire de moi…*Foutaises! Tu éloignes les gens pour ne pas entendre ce qu'ils ont à dire de toi, ou pour éviter qu'ils aient quelque chose à dire de toi, c'est tout à fait différent* ...Mais je ne savais pas pourquoi, je tenais particulièrement à l'estime de mon pa tron… *De ton patron, madame le Professeur Ledoux, ou d'Hélène ?*

«-Je ne suis pas bouleversé, Madame. Je ferai attention à ce que je dirai aux internes dorénavant. Avons-nous terminé?

-Konrad doit arriver, je veux vous présenter la nouvelle interne. Elle en est à sa dernière année. Elle remplacera le Docteur Aubert, expliqua Hélène Ledoux en soupirant. Cela vous ennuie vraiment d'attendre un instant?

-Non, bien sûr, fis-je résigné alors qu'on frappait à la porte. Michael entra et comprit immédiatement que l'atmosphère était tendue.

«-J'espère que votre venue déridera votre chef de clinique, Konrad. J'ai réussi à le fâcher, ce qui n'était pas mon intention, croyez-moi!

-Vous savez bien qu'Alexandre est un peu soupe au lait, Madame, rétorqua Mischa pour alléger la situation.

BY NC ND

-Je suis heureuse que vous vous entendiez aussi bien tous les eux. C'est reposant après votre prédécesseur, Alexandre. Lui et Michael étaient en guerre constante, expliqua-t-elle à mon intention, c'était infernal. Oh! Pas une guerre ouverte, naturellement ! Une ambiance empoisonnée par leurs désaccords permanents, une politesse envenimée, c'était insoutenable. Avec vous au moins, ce n'est pas le cas. C'est un plaisir de travailler avec vous deux.»

Hélène pensait ce qu'elle disait. Elle ne voulait pas me mettre du baume au cœur, simplement elle me mettait au courant de l'un de ses sentiments au moment où elle le ressentait et c'était très important pour moi. Plus encore que la nature de ce sentiment, il m'importait qu'elle me reconnût digne d'en profiter, tout comme elle avait voulu me mettre au fait des réflexions de Colin. Pas pour me faire un sermon mais pour savoir ce que j'en pensais, pour savoir ce que moi aussi je ressentais. Au lieu d'ex primer la souffrance que j'avais endurée en entendant hurler le jeune homme qu'un interne de psychiatrie inattentif avait sans raison ligoté dans son lit, j'avais pleurniché sur l'avis d'un médecin à la recherche de conflits. Ce qui intéressait Hélène c'était ma souffrance et celle du malade, pas les plaintes de Colin. J'avais été ridicule.

«-Je suis désolé, Madame, je me suis comporté comme un idiot, avec vous, je veux dire. Avec l'interne j'aurais pu être peu moins bourru, je vous l'accorde, mais il devait comprendre son erreur. Entendre Pierre hurler de cette façon était au-dessus de mes forces et le traiter comme un dément était inhumain.

-C'est indéniable! Quoi qu'il en soit, Konrad, ne vous éloignez jamais trop quand je parle avec Mouret. Vous êtes encore mieux que le Lorazepam comme anxiolytique!

BY NC ND

-Ca fait déjà deux fois aujourd'hui que je m'entends taxer de malade psychiatrique, je crois que cela peut suffire, fis-je un peu froidement.» *Pourquoi? Tu trouves qu'ils ont tort?*

Je vis la main de Mischa se crisper sur le bras du fauteuil. J'étais injuste avec lui aussi. Il avait voulu m'aider en me faisant lire l'article sur l'anorexie, pas m'interner.

-Oh! Mouret! Mais qu'est ce que vous avez mangé au petit déjeuner? s'exclama Hélène.

-Non! Pas ça! Pas le petit déjeuner!» lança Mischa en se tenant la tête. Il avait un air si comique que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Cher Mischa! Nous fûmes interrompus par l'interphone. La secrétaire d'Hélène annonçait l'arrivée de l'interne. Avant de la faire entrer le patron nous regarda tour à tour puis:

«-Vous devrez m'expliquer le dernier éclat de rire, parce que je n'ai pas compris, implora-t-elle sérieuse.» Puis elle fit entrer la nouvelle interne et nous restâmes tous les trois, bouche bée.

5.

La jeune femme qui était entrée accompagnée par la secrétaire du professeur Ledoux était le pendant de Michael au fémi-

BY NC ND

nin. Lui sur une page et elle sur une autre et le magazine qui aurait publié leurs photos aurait fait fortune! Chacun de nous la regardait sans parler. Nous avions tous notre bonne raison pour la dévisager. Michael parce qu'il était un amant du Beau sous quelque forme qu'il se présentât, moi parce que j'étais un homme dans tous les sens péjoratifs du terme…*Un homme ? Si tu le dis !* et Hélène, parce que la beauté chez leurs semblables poussent les femmes à s'interroger sur leur propre aspect, provoquant des comparaisons qui, dans le cas présent, n'étaient malheureusement pas favorables à la cardiologue. Ce fut elle qui se reprit le plus vite et se leva pour accueillir le nouveau méde cin.

J'espérai pour nos malades plus âgés qu'elle se changerait avant la visite car dans le cas contraire, son habillement en aurait tué plus d'un. Elle chaussait des bottillons de cuir marron dont les talons aiguilles cambraient un mollet qu'elle avait merveilleusement galbé. La jambe était voilée d'un collant à rayures horizontales, fuchsia, beiges et tête de nègre. Une jupe foncée, si l'on pouvait appeler jupe ce minuscule morceau de tissu, couvrait à peine des cuisses longues et musclées. Un court pull, fuchsia également, moulait une poitrine haute et ferme. Dans le V de l'encolure était nonchalamment nouée une fine écharpe de soie de la même teinte de la jupe. Un blouson coordonné aux chaussures terminait cet habillement peu adapté au lieu. Le visage était hâlé, les pommettes hautes et saillantes, les magnifiques yeux noirs se tendaient vers les tempes et trouver un défaut à ce nez aux proportions idéales relevait de la mauvaise foi. Ses cheveux d'un noir éclatant descendaient lisses et volumineux jusque sous les fesses.

BY NC ND

Michael me lança en coup d'œil qui voulait dire «je t'y prends mon gaillard!» Je haussai les épaules insensiblement. Les deux femmes se serraient la main et échangeaient les banalités d'occasion. Et sa voix! Mon Dieu! Sa voix! Chaude et vibrante, avec un accent que je ne reconnus pas. Cette voix fut comme un coup de poing dans mon estomac, déjà torturé par l'ulcère, quand elle prononça le bonjour qui m'était adressé. Je pâlis tout en prenant la main qu'on me tendait et frémis en sentant la force de la poigne. Les ongles longs étaient laqués de rouge sombre. Je perçus ma propre voix comme lointaine et cotonneuse.

«-Je vous souhaite la bienvenue, articulai-je avec douloureuse difficulté.

-Je suis très heureuse de te connaître.» Elle en était déjà au tu. Grandiose! Elle salua Michael qui se mit immédiatement à la page en l'appelant par son prénom, Maïté, et en la tutoyant lui aussi. Nous apprîmes qu'elle venait de Madagascar et s'était installée en France récemment. Elle avait commencé son année chez elle, mais ayant trouvé ce poste vacant elle avait voulu l'occuper tout de suite de peur qu'il ne lui échappât.

«-Le Docteur Mouret vous expliquera les habitudes du service et vous prendra sous son aile tant que vous en sentirez le besoin. Vous arrivez le jour de ma visite, vous en profiterez pour connaître tout le monde. Je vous verrai cet après-midi et nous pourrons parler plus en détails de votre formation passée et à venir. Amélie, ma secrétaire, aurait dû vous procurer une blouse, enfilez-là et venez avec nous.

Pendant qu'elle se préparait, Mischa et moi nous regardâmes.

«-Le cœur de monsieur Galien- un septuagénaire porteur de trois by-pass- ne résistera jamais à cette vue, me murmura l'assistant.

BY NC ND

-J'ai eu la même idée que toi, confessai-je.

-Et le tien? voulut savoir Mischa avec la curiosité qu'il usait seulement à mon égard.

-Le mien ?

-Ton cœur! Ton pauvre coeur! Tu as une couleur épouvantable! Je ne savais que la vue d'une jolie fille te faisait cet effet-là. Aujourd'hui tu me sembles un peu dissipé avec la gent féminine! Moi qui croyais avoir encore quelque espoir! fit-il sur un ton qui ne me parut pas aussi badin qu'il voulait paraître.

-Tu te trompes, rétorquai-je brusquement.

-A quel propos? Je t'assure que tu as un teint qui fait peur … ou voudrais-tu me dire que je ne dois pas abandonner mes espérances!

-Mischa, s'il te plaît, le priai-je d'une voix blanche.

-J'aimerais mieux que tu ne m'appelles pas comme cela en public» me fit-il remarquer doucement.

-Excuse-moi. Je …j'ai l'impression…

-…d'avoir vu un revenant, finit-il pour moi.»

Il est génial ce petit, Alexandre, tu dois en convenir!

J'acquiesçai en avalant une salive brûlante et amère. J'aurais voulu avoir une excuse pour m'en aller, pour ne pas suivre une visite qui allait durer trois heures, trois heures durant lesquelles je devrais m'efforcer de sembler en grande forme quand je sentais au contraire monter en moi un profond sentiment de panique. Je ne pensais pas être capable de rationaliser cette sensation de danger imminent, cette impression que j'allais finalement être anéanti. L'anéantissement en soi représentait en fait une échappatoire, la fin de mes tourments, une libération désirée depuis si longtemps, une libération déjà conçue et avortée. Mais je ne souhaitais en aucun cas me donner en spectacle. *Toi qui es*

BY NC ND

toujours si discret! J'étais terrorisé à l'idée de m'écrouler au beau milieu de mes collègues, devant des malades qui n'avaient certes pas besoin de mes états d'âme branlants. Terrorisé à l'idée de devoir fuir pour éviter de regarder ou d'entendre …Marie-Thérèse Souala, Maïté. *Reprends-toi, Alexandre, tu ne t'es ja mais donné en spectacle, tu ne vas commencer maintenant. J'avoue qu'il y aurait de quoi, mais tu es capable de grandes choses, nous le savons tous les deux. Secoue-toi, Bon Dieu !*

« Le devoir nous attend, prononçai-je avec effort, allons-y. » Michael me posa une main sur l'épaule et la serra fortement. Ce contact m'instilla le courage nécessaire pour sortir du bureau et rejoindre le patron et la nouvelle interne. Mais pendant les trois heures à venir, Mischa n'aurait certes rien pu pour moi et j'aurais du ne compter que sur moi-même. *Parce que jusqu'ici…?* Je savais déjà que ce serait «la croix et la bannière».

La visite fut ce que j'avais imaginé, un calvaire, un constant combat pour contrôler mes réactions. J'étais tellement concentré sur moi-même que Michael tira ma manche plusieurs fois pour attirer mon attention et m'obliger à répondre aux questions que l'on me posait. Puis vers midi et demi tout cela enfin se termina. Je n'attendis pas Michael et me précipitai dans mon bureau, j'ouvris en grand le robinet d'eau froide et m'aspergeai abondamment puis, je me penchai pour boire. Michael me surprit, la tête dans le lavabo.

«-Tu m'expliques ou je dois deviner, me fit-t-il avec une sollicitude touchante.»

Je ne l'avais pas entendu entrer, je sursautai et battis la joue contre le robinet. Je me redressai avec un juron tout en me massant le visage. Michael s'approcha de moi, contrit.

«-Je suis désolé, je ne voulais pas te faire peur.

BY NC ND

-Mais quand cette maudite journée finira-t-elle, soufflai-je tristement. La douleur qui envahit ma mâchoire eut l'effet de calmer un instant l'angoisse que je ressentais. Une impression fugace de bien-être, l'oubli de la douleur morale dans la douleur physique. Je pensai aux hommes dont parlait l'article sur l'anorexie. L'automutilation destinée à l'apaisement des blessures de l'âme. *Alexandre!* Je n'étais pas anorexique et je ne m'infligeais pas de blessures intentionnellement, mais pendant un instant j'eus l'impression de comprendre ces pauvres diables couverts des cicatrices qu'ils s'étaient procurées eux-mêmes. *Alexandre, s'il te plaît!* Je me laissai tomber dans mon fauteuil et fermai les yeux. La douleur disparut, l'angoisse resurgit.

«-Alexandre, tu devrais rentrer chez toi et te reposer, me suggéra Michael. Tu me sembles au bout du rouleau.» Il s'agenouilla auprès de moi et me contraignis à le regarder.

«-Tu as vraiment vu un fantôme, n'est-ce pas?» Je me contentai d'un signe affirmatif puis détournai à nouveau les yeux.

«-Ta femme ?

Je te l'avais dit qu'il était génial ! Tu ferais mieux de t'en éloigner, sans quoi…

Mon coeur s'affola, je cherchai l'air comme un noyé et mes mains se crispèrent sur les accoudoirs. Michael toujours attentif aux réactions des autres s'aperçut de tout cela, mais crut bon poursuivre la conversation.

« -Tu ne m'as jamais parlé d'elle. Depuis quand es-tu veuf ? demanda-t-il en posant une main sur mon avant-bras raidi par la tension.

Tu vas réellement continuer ce bavardage ?

« -Depuis….depuis quatre ans, répondis-je à voix basse.

-Comment s'appelait-elle ?

BY NC ND

-Léa » fis-je en m'étranglant. Je me mis à tousser pour chasser la salive que j'avais inhalée.

-Maïté lui ressemble ? » Je haussai les épaules.

Si Maïté lui ressemble ? Alexandre, dis-le-lui ! Dis-le-lui, que Léa c'était autre chose ! Que Léa, c'était la grande classe, l'élégance faite femme ! Que Léa était merveilleuse, splendide, divine…

« -Elle…*Léa, Léa !* Elle était spéciale…*Spéciale ! Oh, Alexandre ! Si un jour tu décides de ne plus faire le médecin, tu pourrais te donner à l'écriture ! Le mot juste, au bon endroit ! Spéciale !*

« -Je comprends. »

Non, je ne crois pas qu'il ait compris notre petit génie !

« -Elle te manque à ce point ? interrogea Michael. Tu as l'air tellement malheureux » ajouta-t-il.

Alors ? Elle te manque ? Réponds !

« -Mischa, pardonne-moi, mais je n'ai ni l'envie ni la force de poursuivre cette …cette conversation, m'excusai-je en évitant le regard investigateur de mon collègue.

« -C'est toi qui dois me pardonner, je ne devais pas être aussi curieux. Allons manger, fit Michael en se redressant.

Manger ! Oh ! Seigneur, j'avais oublié le self et le déjeuner ! Nous étions à la mi-journée et j'avais l'impression que depuis le matin il s'était écoulé une semaine entière. Je soupirai puis avec réticence, j'ôtai ma blouse et enfilai ma veste. Nous nous rendîmes au restaurant du CHG sans prononcer un mot.

A table, je laissai parler Michael. Il me parla d'un type qu'il avait connu la veille et le décrivit avec un humour tellement caustique qu'il m'arracha un éclat de rire. Il ne mentionna ni le boulot, ni Maïté. Il voulut en savoir davantage sur Quentin et

BY NC ND

Laurent. Il avait l'intention d'acheter une montre et me dit qu'il irait voir si, dans sa bijouterie, mon fils possédait le modèle qu'il désirait. Michael connaissait Laurent et Quentin parce que je lui en parlais souvent, mais il ne les avait jamais rencontrés. *Cachottier, comme d'habitude !* Quand nous nous retrouvions ensemble hors du service, nous allions chez Michael ou nous sortions dans des bars ou des boîtes qu'il connaissait. Il ne m'avait jamais demandé de l'inviter à la maison et je ne lui avais jamais proposé. Laurent et Quentin étaient mon jardin secret. Les mettre en contact avec mon monde extérieur équivalait à contaminer mon refuge. *A moins que ce ne soit le contraire !*

Je mangeai consciencieusement tout ce que j'avais posé sur mon plateau sous les œillades discrètes de Michael. S'il avait su ce que me coûtait cet effort, il ne me l'aurait jamais demandé. *Tu n'avais qu'à lui dire !* Chaque bouchée augmentait la nausée qui m'avait pris en m'asseyant à table, chaque fourchetée était une méchante claque à mon estomac et surtout à ma pauvre cervelle. J'allai chercher un café au distributeur et l'envoyai, d'un coup, rejoindre ce que j'avais déjà ingurgité. La caféine n'améliora pas la situation. Je pressai Michael. Je voulais remonter dans le service le plus rapidement possible car je n'étais pas certain que mon repas resterait là où je l'avais mis. Je n'eus que le temps de me précipiter dans le cabinet de toilette et vomis avec violence. Comme au matin, Michael s'était placé derrière moi. Je l'entendis gémir alors qu'il me plaçait une main sur le dos pour me soutenir. Quand j'eus terminé, il me prit par le bras me tira en arrière puis me fit face. Nous nous dévisageâmes. Il avait des larmes dans les yeux. Les miens, malgré le vomissement, étaient secs et brûlants. Mon collègue essuya d'une main tremblante la sueur qui perlait à mon front puis m'attira à lui et me

CC BY NC ND

serra dans ses bras. Je me laissai bercer en fermant les yeux. J'aimais et à la fois je détestais ces instants de faiblesse. Que quelqu'un d'autre que Laurent s'inquiétât pour moi, me dorlotât, m'emplissait d'une sérénité dont j'avais perdu le souvenir, mais que ce quelqu'un fût un homme, me laissait un léger sentiment de culpabilité. J'avais décidé de ne pas trop me poser de questions mais à certains moments je ne pouvais m'empêcher de me demander où me porterait ce comportement. A m'inquiéter était aussi cette faiblesse que je percevais comme une menace… *Tu as toujours été faible, si l'on regarde bien*...Une fissure dans un mur construit avec la force du désespoir…*avec ton sang, tu veux dire !*...et que je refusais de voir s'écrouler, me laissant à la merci de …*de qui, de quoi ?*

« -Pourquoi, Alexandre ? Pourquoi, murmura-t-il ? Si tu le savais, pourquoi as-tu accepté ?

-Je croyais …j'espérais…

-Il faut te faire aider. Tu ne peux pas continuer comme cela. » Je me détachai lentement de Michael qui me laissa aller à regret.

« -Mischa, j'ai une dizaine de consultations, et à présent il faut que j'y aille. J'aimerais que tu viennes à la maison ce soir, j'aimerais que tu dînes avec nous.

-Que tiens-tu tant à me démontrer ? Tu t'es déjà rendu malade une fois. Cela suffit ! Et puis, j'ai un rendez-vous » ajouta-t-il avec une irritation contenue. Il n'était pas fâché contre moi, je le savais. Je pense qu'il s'en voulait de m'avoir fait souffrir.

Il avait ôté le couvercle d'un chaudron où bouillait une mixture qui m'empoisonnait et qui risquait de l'intoxiquer à son tour s'il en respirait les miasmes de trop près. Il était partagé entre l'envie de m'aider, la crainte de me blesser et la tristesse de me savoir en difficulté. Je voulais à tout prix éviter qu'il se sente

coupable de quoi que ce soit et j'insistai. Chez moi, je ne courrais aucun danger, je tenais à ce que Michael s'en rende compte afin que ses doutes puissent s'apaiser…*et qu'il te fiche ainsi la paix avec ses questions et ses préoccupations, hein !*

« -Si tu as un rendez-vous… C'était une occasion pour connaître enfin mes deux garçons. *La paix a son prix, n'est-ce pas !* Ils te plairont, j'en suis sûr ! J'ai même peur que Laurent ne te plaise un peu trop, essayais-je de plaisanter.

« -Pourquoi, il te ressemble ?

« -Pas physiquement, non ! Mais tu m'as dit que ce n'était pas mon physique qui fait mon charme !

-S'il a ton caractère, je peux passer sur le physique.

-Tu aurais tort ! On ne passe pas sur le physique de Laurent, précisai-je, pensif.

-Tu es en train de me faire l'article, ou quoi ? demanda Michael en riant.

-Non, pas du tout, rétorquai-je, un peu choqué. Je voulais simplement dire que Laurent est très beau, rien de plus…*et qu'il est le portrait craché de Léa*. Si tu viens, tu jugeras par toi-même. Mais je ne veux pas te priver d'une agréable soirée, ajoutai-je un peu pincé.

-Dis-moi qu'il s'agit d'une crise de jalousie ! me taquina Mischa.

-Absolument pas !

-On dit ça, on dit ça ! » rit-il en m'agitant un doigt sous le nez. Puis il fouilla dans la poche de ses pantalons et en tira un petit calepin qui feuilleta rapidement. Il se pencha sur son bureau, saisit le combiné du téléphone qu'il coinça entre son épaule et sa joue et tout en maintenant ouvert le carnet d'une main, il composa un numéro.

BY NC ND

« -Monsieur Dupuis, je vous prie, pour le Docteur Konrad… Sébastien ? Salut. Michael. Très bien, merci. Je voulais te prévenir que j'arriverai plus tard que prévu, cela t'ennuie ? Parfait ! A ce soir ! » Mischa raccrocha et rangea son agenda. Il se tourna vers moi et me sourit.

« -Je viens admirer ton chef-d'œuvre !

-Sébastien ?

-Ne change pas de conversation !

-J'en étais resté à Paul !

-Tu suis cela de trop près pour être honnête, petit Alexandre !

-Tu crois ?

-J'en suis sûr ! »minauda Mischa qui me prit le menton dans une main et déposa au coin de mes lèvres un de ces baisers qu'il me réservait. « Va travailler sinon je ne réponds pas de moi.

-Pense à Sébastien !

-Fiche le camp ! » Je quittai le bureau le coeur plus léger que quand j'y étais entré. L'après-midi vola. Il était dix-neuf heures-trente quand mon dernier patient quitta la pièce que l'on m'avait assignée pour mes visites. J'étais épuisé mais j'avais réussi à me concentrer sur mes malades sans que mes pensées se laissent attirer sur des chemins peu sûrs. Je me rendis dans le hall et choisis un café corsé que je sirotai le dos appuyé à la vitrine du mini marché qui proposait une multitude d'objets pouvant servir aux malades ou à leurs visiteurs : pyjamas, chemises de nuit, savons, biscuits, eaux minérales, babioles à offrir en cadeaux et autres choses encore. J'avais fermé les yeux et songeais au café que je me ferais en rentrant à la maison. Un vrai café dont l'arôme se répandait en toi, avant encore que tu y aies trempé les lèvres.

BY NC ND

« -Tu pensais à moi ? murmura Michael à mon oreille.

-Non, répondis-je en rouvrant les yeux, content de le trouver là.

-Tu devrais apprendre l'art du mensonge ! Quelquefois c'est nécessaire, tu sais ! »

Cela s'appelle prêcher à un converti !

« -Si tu allais te changer, nous pourrions quitter ce temple de la médecine. Je t'attends ici. Si je remonte, je suis certain qu'une infirmière me tombera dessus pour un dernier conseil. Dépêche-toi ! »

6.

Quand j'avais eu la confirmation de ma mutation dans la Loire, à Roanne, Laurent me demanda où tout cela se trouvait exactement. Je dus à ma grande honte, chercher la Loire dans l'atlas, car je n'avais qu'une très vague idée de l'emplacement de ce département. Une fois vérifiées la latitude et la longitude des lieux, nous cherchâmes quelques renseignements sur la région et je fus surpris de voir venir à ma rencontre une multitude de souvenirs d'enfance. Sans le savoir, je la connaissais cette Loire, autrement que par les cours de géographie que mon institutrice de CE1 nous faisait réciter par cœur : la Loire est le plus long fleuve de France, elle prend sa source au mon Gerbier-de-Jonc et se jette dans l'Atlantique formant un estuaire. Elle reçoit…

BY NC ND

Mais la Loire, c'était aussi un département, le département de Saint-Étienne, du stade Geoffroy-Guichard où l'équipe de football des Verts avait enthousiasmé l'enfant que j'étais, me persuadant qu'un petit pouvait devenir géant, la Loire c'était le catalogue Manufrance que je feuilletais ébloui chez mon grand-père maternel, quand nous allions le trouver en Sologne. Mon grand-père était naturellement un chasseur invétéré et il me montrait sur le fameux catalogue, les armes qu'il s'achèterait peut-être un jour. Puis il me laissait feuilleter ce dictionnaire aux définitions insolites et aux images qui me laissaient rêveur, un cigare perpétuel, une fourchette automatique…Plus grand, je regardais le Chasseur Français, un mensuel publié lui aussi par la manufacture stéphanoise et je lisais en cachette les annonces matrimoniales, rêvant d'y trouver l'âme sœur.

Le nom singulier des Troisgros quant à lui, faisait rêver les gourmands et ce dans le monde entier pas seulement à Roanne.

Je pensais en arrivant dans la Loire retrouver ces émerveillements d'enfants, mais le temps avait passé, blessant cruellement des industries, détruisant des rêves. Pourtant je fus surpris de constater que malgré les difficultés, ces villes meurtries avaient su retrouver un nouvel essor, remontant leurs manches, luttant férocement pour survivre et développant d'autres ressources et d'autres qualités que les leurs. Je voulus y voir un signe du destin : l'homme écorché que j'étais, saurait-il à l'image de ce département puiser au fond de lui-même pour se permettre une renaissance.

J'habitais un minuscule village à une quinzaine de kilomètres de Roanne, Chazelle, où je possédais une maison particulière. C'était une maison de plain-pied, édifiée sur un mouchoir de gazon. Un médecin et un bijoutier auraient certes pu se permet-

BY NC ND

tre quelque chose de plus important, mais nous n'avions pas besoin de grand luxe. Le luxe ne nous avait pas particulièrement rendus heureux et Laurent et moi préférions vivre plus simplement à présent.

Je fis signe à Michael de se garer puis, je descendis de ma voiture. Cet après-midi, entre deux patients, j'avais prévenu mon fils que nous aurions un invité pour le dîner. C'était lui qui généralement décongelait et réchauffait les plats que je préparais durant mes heures de repos. Il m'avait fait répéter plusieurs fois pour s'assurer qu'il avait bien compris ! Un invité ? Tu es sûr Papa ? *Il a raison le pauvre, non ?* J'avais souri à son incrédulité. A présent j'avais un peu peur d'amener un étranger chez nous. Laurent ne recevait pas ses amis à la maison. Nous n'en avions jamais parlé, mais d'un commun accord chacun de nous vivait sa vie privée en dehors des murs familiaux. *Quelle vie privée ! Laurent en a peut-être une, mais toi !* En fait tout cela avait quelque chose de pathétique et je m'en rendais bien compte. Cela signifiait que nous conduisions une vie terriblement retirée et que, depuis que nous étions arrivés à Chazelle deux ans auparavant, nous n'avions pas connu beaucoup de monde. *Parle pour toi, Laurent n'est pas un sauvage, lui !*

Je sonnai deux fois, m'interrompis puis appuyai de nouveau deux fois sur la sonnette. Quentin savait ainsi que j'étais arrivé et d'ordinaire courait m'ouvrir. Ce soir là pourtant la porte-fenêtre qui donnait dans notre salle à manger fut ouverte par Laurent.

« -Salut Papa, me salua-t-il en m'embrassant sur une seule joue comme à son habitude.

-Ciao ! Tout va bien ? Quentin…

BY NC ND

-Oui, Papa, tout va bien, ne t'inquiète pas ! Présente-moi plutôt », coupa mon fils en souriant à Michael. « Mais d'abord, entrez, il fait un froid de canard. »

Laurent referma la porte et guida Michael vers un haut tabouret placé devant le muret qui séparait la salle à manger et le coin cuisine et servait de table d'appoint. La salle était une grande pièce où trônait une immense table de bois clair. C'est là que nous prenions nos repas. La cuisine occupait tout le mur de droite ; à gauche un angle spacieux où nous avions installé un divan à angle de cuir clair, un téléviseur et une table basse. En face du divan une cheminée dans laquelle Laurent avait allumé une belle flambée. Entre l'âtre et le coin télé une porte pénétrait dans le studio que Laurent et moi partagions.

Michael se hissa lestement sur le tabouret.

« -Eh bien ! Voilà ! Michael, le médecin assistant dont je t'ai parlé souvent. Laurent, mon fils. » Les deux hommes se serrèrent la main et Laurent proposa un apéritif que nous acceptâmes. Michael y mettait toute la discrétion qu'il pouvait mais ne réussissait pas à cacher sa stupeur. La même qu'Hélène, lui et moi avions éprouvée devant Maïté quelques heures auparavant. Lau rent était aussi blond que j'étais noir. Ses cheveux souples étaient courts mais il gardait une mèche relativement longue qui retombait continuellement sur ses yeux verts et qu'il repoussait d'un geste vif, des centaines de fois par jour, d'une main longue aux doigts délicats. Ces doigts-là manipulaient or, diamants et autres pierres précieuses quand ils n'étaient pas occupés à dessiner de nouveaux modèles de bijoux que Laurent réalisait ensuite avec l'aide des employés spécialisés de la bijouterie. Laurent avait vingt deux ans mais travaillait dans le secteur depuis qu'il en avait seize, depuis le jour où il nous avait annoncé qu'il allait

devenir père. *Tu te rappelles, Alexandre ?* Il dirigeait le magasin de main de maître. *Il a eu une excellente enseignante !*

Laurent aimait le sport et nous fréquentions ensemble la piscine ou encore nous allions courir dans les bois qui entouraient Chazelle. Nous atteignions l'un comme l'autre notre mètre quatre-vingt, mais à Laurent, aucun kilo ne manquaient. Il se déplaçait avec une élégance innée…*dis plutôt héritée de sa mère*...et avait des mouvements de fauve, à la fois puissant et délicat…*elle s'appelait Léa ! ...*

« -Où est passé Quentin, demandais-je en finissant d'avaler un amuse-gueule.

-Je vais le chercher, vu que tu ne peux pas attendre cinq minutes… Grand -Pa ! » Laurent sortit de la pièce par la double porte qui faisait face à la porte-fenêtre. Michael siffla en me dévisageant d'un air ébahi.

« -Mes compliments, Docteur ! Je suis sans voix.

-Ca nous changera un peu, répondis-je en riant.

-Je comprends que tu le caches !

-Je ne le cache pas, mais si tu continues comme cela je vais finir par regretter de te l'avoir présenté !

-Je me contenterai d'admirer, je te le promets.

-J'espère bien !

-J'adore quand tu es jaloux !

-Grand-Pa, mon Grand-Pa ! » Je sautai à bas du tabouret avant que Quentin ne me jette par terre et le soulevai dans mes bras en l'embrassant. Il me retira mes lunettes pour pouvoir mettre où il voulait tous les baisers qu'il me destinait puis les remit sur mon nez très consciencieusement.

« -Je n'ai pas entendu la sonnette, je jouais avec Lili. Tu sais Lili mange avec nous. J'ai tellement torturé Papa qu'à la fin il a

cc BY NC ND

accepté. Pas vrai Papa ? Pas vrai Lili ? » J'avais légèrement pâli aux mots de Quentin et Laurent s'en était aperçu…*Tu m'étonnes !* Il haussa un sourcil interrogateur auquel je répondis par un imperceptible mouvement d'épaules. Laurent et moi étions spécialistes des gestes invisibles, des coups d'œil profonds mais indécelables. Nos conversations étaient souvent plus gestuelles que parlées. Notre alphabet était fait de regards, de frémissements, de mouvements discrets. En outre, bien que vivant ensemble, nous avions une correspondance incroyablement fournie. Les billets que nous nous laissions comportaient en plus du message pour lequel ils avaient été écrits, des digressions parfois très longues sur nos états d'âmes…*la fin justifie les moyens…*

Je m'aperçus qu'en même temps que Quentin et Laurent, était entrée dans la pièce la jeune institutrice de mon petit-fils. Elle devait avoir trois ou quatre en de plus que Laurent, mais sem blait une gamine. Elle avait tressé ses cheveux mi-longs en deux nattes brunes qui sautaient de chaque côté de sa tête à tous ses mouvements. Elle avait un corps d'adolescente, sans taille et presque sans poitrine. Elle portait des jeans et un pull irlandais qui lui faisait des épaules carrées qu'elle était loin de posséder. Elle avait un teint de lait, des yeux gris, un nez en trompette et une bouche au doux sourire. Elle semblait plus la sœur de Quentin que son enseignante. Je n'étais pas convaincu que Quentin ait dû trop insister pour que son père acceptât de la garder à dîner. Laurent me la nommait souvent lorsqu'il me racontait les progrès de Quentin à l'école et j'avais compris que son intérêt pour Lili n'était pas seulement dû au fait qu'elle avait su donner à Quentin une confiance en un être qu'il ne connaissait pas : la femme.

BY NC ND

Quentin avait fréquenté l'école maternelle pendant quelques mois lorsque nous habitions encore à Paris, mais je dois avouer que ce fut un désastre. L'entrée à l'école est souvent un cap difficile à franchir pour chaque enfant, mais aux problèmes habituels rencontrés par un gamin de trois ans pour s'adapter à cette nouvelle activité, s'ajoutait chez Quentin le fait que jamais jusque là il n'avait été contraint à se mesurer à une figure féminine. Il ne se souvenait pas de sa grand-mère et moins encore de sa mère. Il avait vécu depuis sa naissance dans un univers uniquement masculin, entre Laurent et moi. J'étais brouillé avec mes parents et le seul frère que j'avais habitait Seattle, aux Etats-Unis.

L'institutrice de maternelle qu'il avait connue à Paris était certainement très capable, mais avec Quentin le rapport avait été totalement impossible. Il refusait son autorité, son amitié et plus encore ses comportements maternels. Il ne participait pas aux jeux qu'elle proposait, ne répondait pas à ses questions et lui niait tout contact physique. Il avait par contre une attitude tout à fait adéquate avec ses compagnons de classe, filles ou garçons. La directrice nous avait conseillé de contacter un psychologue mais c'était le moment où nous avions déménagé et nous avions espéré qu'en changeant d'école les choses auraient été différentes. Elles changèrent effectivement du tout au tout car Quentin fut mit dans une classe dirigée par un homme. Ce dernier prit toutefois sa retraite en cours d'année et fut remplacé par Lili. Les premiers jours Quentin recommença à prendre les distances puis Lili le conquit. Nous n'avons jamais très bien compris pourquoi. Peut-être cette apparence d'adolescente asexuée la rendait-elle moins menaçante, moins différente de ce qu'il était habitué à voir et à vivre à la maison. Par la suite, je ne sais, si

par reconnaissance ou pour une raison plus intime, Laurent s'était mis à rencontrer Lili plus souvent que le nécessitait le suivi scolaire de son fils. Il se rendait chez elle avec ou sans Quentin, mais je ne connaissais pas la nature exacte de leur relation bien qu'en les voyant ensemble ce soir, je supposai qu'il y avait entre eux une certaine intimité. Je n'aurais pas juré toutefois qu'il s'agissait d'intimité sexuelle.

Je gardai Quentin dans mes bras et il ne donna aucun signe de vouloir descendre de son perchoir. Il regardait Michael en souriant puis il lui tendit sa petite main.

« -Je m'appelle Quentin Mouret, déclara-t-il avec sérieux.

-Moi, Michael Konrad. Je suis très heureux de te connaître Quentin, répliqua Mischa sur le même ton.

-Et moi, Lili Talleyrand, se présenta l'institutrice, sans rire et en offrant sa main à mon assistant. »

Ce dernier se leva cette fois et, avec un très léger claquement de talon, il s'inclina sur la main tendue qu'il avait prise dans les siennes. Laurent éclata de rire et nous l'imitâmes.

« -Parfait, fit-il, maintenant que tout le monde connaît tout le monde, on pourrait peut-être manger, qu'en dites-vous ?

-Je me mets à côté de Lili, déclara Quentin d'un ton décidé.

-Voyez-vous cela, bougonna son père en me jetant un coup d'œil où je lus le soulagement. »

Je m'asseyais toujours en bout de table, le dos à la porte-fenêtre, Laurent à ma droite et Quentin à ma gauche. Ce soir-là c'est Michael qui s'assit à ma droite à côté de Laurent et en face de lui se plaça Lili qui se retrouva ainsi auprès de son élève, enchanté.

Laurent avait réchauffé une soupe de potiron et un rôti de porc au lait qui embaumait le romarin. Il avait fait cuire un peu

BY NC ND

de riz long et le menu plut à tout le monde. Michael essayait, à chaque fourchetée que je portais à ma bouche, de deviner si j'avais quelques symptômes annonçant un malaise. Je savais pertinemment que je n'en aurais pas et le dévisageai plusieurs fois en secouant la tête. Le repas fut très agréable, détendu et je fus heureux d'avoir osé inviter Michael…*Méfie-toi !* ...Alors que Laurent avait débarrassé les assiettes et posait sur la table des fruits et des yaourts, la sonnette retentit. Il se faufila derrière moi et entrouvrit la porte.

« -Je suis bien chez les Mouret ?

-Je suis Laurent Mouret, oui. Vous désirez ?

-Bonsoir ! A dire vrai le Mouret que je cherchais est plus vieux et…moins séduisant » ajouta la voix que Michael et moi avions reconnue avec autant de surprise que d'irritation. Maïté ! Que faisait-elle ici à cette heure ! Je serrai les poings et Michael ne put s'empêcher de tendre sa main vers moi mais suspendit ce geste qui aurait parut déplacé aux yeux de Lili, qui semblait ne pas avoir apprécié les commentaires de Maïté quant à la beauté de Laurent.

« - Je vois, répondit Laurent un sourire dans la voix.

-Je suis le docteur Souala, Maïté.

-Je vous en prie. » Laurent avait dû s'effacer et la jeune Malgache entra.

« -Bonsoir à tous ! » salua-t-elle avec un petit geste de la main.

Quentin eut une réaction inattendue. Il descendit de sa chaise et se précipita sur mes genoux. Il avait un yaourt dans la main, qu'il posa devant moi, me tendit sa cuiller d'un geste décidé et me fit comprendre de lui donner la becquée. Son père se mordit

BY NC ND

les lèvres, me regarda d'un air abattu puis sembla chercher l'aide de Lili. Cette dernière était décontenancée.

Maïté s'approcha de mon petit-fils et lui ébouriffa les cheveux. Il tourna vivement la tête contre ma poitrine et y resta blotti.

« -Aussi sauvage que son père » me lança-t-elle en riant.

Je ne sais pas quels liens de famille Maïté avait cru deviner en nous voyant, mais apparemment elle se trompait complètement.

J'expliquai qui était qui avec une froideur qui, si elle ne surprit pas Michael, étonna Laurent et Lili, même si j'étais convaincu que cette intrusion leur déplaisait autant qu'à moi, surtout après la réaction de Quentin. Je me penchai vers lui et lui demandai dans l'oreille s'il voulait que je lui donne son yaourt. Il secoua vivement la tête de droite à gauche et ses cheveux aussi blonds que celui de son père me chatouillèrent le visage. Je le serrai plus fort contre moi et reportai mon attention vers l'interne que Laurent avait fait asseoir en bout de table, en face de moi. Il lui avait offert un café qu'elle avait accepté et en posa un autre devant Michael et devant moi. Lili avait préféré un thé.

« -Qui vous a donné mon adresse ? demandai-je avec humeur.

-Elle est dans les registres du service, celle de Michael aussi d'ailleurs. J'y suis allée avant de venir ici mais il n'était pas chez lui et pour cause » rit-elle en regardant Mischa avec l'air d'un aigle qui du haut de son ciel guette la proie qu'elle a choisie de mettre à mort…*Alexandre ! Tu ne vas pas recommencer ! Tu te tenais tranquille…*

« -Le docteur Konrad n'apprécie pas que l'on fouille dans sa vie privée et moi encore moins, laissais-je tomber glacial.

-Mon père est un peu ours de temps à autre, murmura Laurent pour excuser mon ton polaire. »

BY NC ND

Je le foudroyai du regard, il baissa la tête.

« -Vous aviez besoin de quelque chose en particulier ou il s'agit d'une visite de courtoisie ? demandai-je toujours aussi froidement. Quentin tremblait et cela faisait monter en moi une rage que je contenais avec peine…*Que tu ne réussisses pas à la contenir serait nouveau !*

-N'avions-nous pas décidé de nous tutoyer, interrogea la jeune femme sans se départir de son sourire.

-De quoi avais-tu besoin ? fis-je, docilement cette fois »… *Nous y revoilà !... Alexandre, Bon Dieu !*

Laurent s'était rassis. Il était pâle et me jetait des regards implorants. Michael semblait désolé et Lili, inquiète, tant pour Laurent que pour Quentin.

« -J'avais besoin d'un texte qui puisse m'aider sur le cas du 412, mais je n'ai rien trouvé dans le service. J'ai pensé que Michael ou toi pouviez m'aider, expliqua Maïté de sa voix profonde.

-Cela pouvait attendre demain, tu ne crois pas ?

-J'avais envie d'y travailler cette nuit, argumenta-t-elle. »

Je ne sais pas si elle disait vrai ou si elle avait trouvé cette excuse pour satisfaire sa curiosité à mon égard et à celui de Michael. Je me levai avec Quentin dans mes bras, il se serra à mon cou.

« -Je dois aller chercher un livre, mon trésor, ton papa va te prendre, tu veux ? murmurai-je pour lui seul. Il répondit un «oui » étouffé et délia les mains qu'il m'avait passées derrière la nuque. Lili fut plus rapide que Laurent et reçut Quentin qui ne refusa pas ses bras.

BY NC ND

Je cueillis rapidement dans la bibliothèque de mon bureau le livre qui pourrait renseigner Maïté sur la pathologie du « 412 » comme elle l'appelait et le lui tendit sans un mot.

La capacité qu'avait cette femme de laisser glisser l'humeur des autres sur elle était étonnante. Elle semblait ne pas s'apercevoir qu'elle avait dérangé une réunion familiale, qu'elle n'était pas la bienvenue, qu'elle avait effrayé un enfant de cinq ans et qu'elle avait provoqué des réactions douloureuses. Elle souriait en regardant autour d'elle. Elle questionna Lili sur Chazelle et ses alentours, Michael et Laurent sur Roanne et essaya sans succès d'obtenir un regard de Quentin.

Au bout d'une demi-heure Maïté décida qu'il était l'heure de partir et nous laissa après nous avoir gratifiés d'un ultime sourire.

Quentin s'était endormi dans les bras de Lili qui, accompagnée de Laurent, décida de mettre le petit au lit. Les deux jeunes quittèrent la pièce me laissant seul avec Michael.

« -Elle ne passe pas inaperçue et ne permet à personne de l'ignorer, commenta-t-il avec un soupir.

-C'est le moins qu'on puisse dire !…*Il y en a comme cela !* ... Il est tard, n'est-ce pas, fis-je à regret en contemplant ma montre. Sébastien…

-J'ai passé une très bonne soirée, tu sais. Laurent et Lili sont très agréables, et Quentin est irrésistible ! Dommage pour l'épilogue ! » Michael se leva. Je l'accompagnai à sa voiture et lui souhaitai une bonne nuit. Je fus surpris d'éprouver une sensation de vide en voyant disparaître les feux arrière de l'Audi de Michael. Je rentrai en traînant les pieds. Je mis de l'ordre puis après une douche rapide et rejoignis finalement mon lit. Je n'avais pas osé déranger Laurent et Lili et j'avais laissé un mot

BY NC ND

en la remerciant de sa gentillesse en la priant de revenir quand elle le voudrait.

7.

Laurent frappa légèrement à ma porte.

« -Entre, dis-je sans hausser la voix. »

Il avait revêtu un pyjama bleu clair de laine polaire où étaient imprimés des ours blancs batifolant sur une banquise. C'est Quentin qui l'avait choisi dans un centre commercial de Roanne et m'avait supplié de l'acheter pour l'offrir à son père le jour de son anniversaire. Laurent était très frileux et le portait souvent, remplissant son fils de fierté pour avoir trouvé le cadeau idéal.

« -Ça va, Papa ?

-Oui, bien sûr. » Je refermai lentement le classeur dans lequel j'étais en train d'écrire puis rebouchai mon stylo plume. Laurent s'assit sur le lit.

« -Il est sympathique, ton assistant !

-Ta maîtresse aussi !

-Ce n'est pas ma … » Laurent s'interrompit se rendant compte qu'il s'était mépris sur le sens de mes paroles. Je lui souris.

« - Ah ! Freud en aurait dit sur une pareille réponse.

BY NC ND

-Et toi, que dis-tu, interrogea Laurent avec une voix où perçait l'espoir d'une réponse positive.

« -Elle me plaît beaucoup et à Quentin aussi, il me semble ! » Laurent hocha la tête. Il jouait avec l'angle effiloché du classeur que j'avais sur les genoux puis sans réellement penser à ce qu'il faisait, il l'ouvrit…*Tu es trop imprudent, aussi*…J'aurais pu le refermer et empêcher mon fils de lire ce qu'il contenait mais je ne trouvai aucune excuse plausible pour le faire. Laurent commença à lire, puis il feuilleta s'arrêtant plus aux dates que comportaient les pages qu'à leur contenu et arriva enfin à celle que je rédigeais à son entrée. Il leva son visage vers moi mais je n'eus pas le courage de soutenir son regard et baissai les yeux. Il se saisit de mon poignet et le tira fortement…*Alexandre !*

« -Tu les as publiés, ces articles ?! » Je secouai la tête. Mon bras ma faisait mal…*Alexandre !*

«-Pourquoi ? Bon sang, pourquoi, hurla mon fils. Il y en a un qui date de… de …Oh ! Papa pourquoi ? » Laurent laissa aller mon poignet puis se leva en proie à une rage qu'il ne contenait plus. Il me regarda, méchant, puis explosa.

Il balaya les photos de lui et de Quentin que j'avais sur un petit secrétaire. Les cadres en argent firent un bruit mat en tombant sur le parquet. Des verres se brisèrent.

« - Pourquoi, pourquoi ? Ça ne finira donc jamais ? Tu ne peux pas continuer comme cela, tu entends ! Regarde-moi, mais regarde-moi, à la fin, cria Laurent en revenant vers moi. J'avais la tête penchée en avant et je tremblais violemment. Laurent me prit le menton dans une paume puis me releva le visage brusquement.

« -Je t'ai dit de me regarder, cracha-t-il, et réponds-moi, bordel ! »

BY NC ND

J'étais incapable de proférer un seul mot. Le nœud que j'avais dans la gorge ressemblait au nœud coulant d'une potence. J'attendais que Laurent tire la trappe et je serais mort étranglé…*Mais pourquoi ne réponds-tu pas ? Ne le laisse pas dans cet état là ! A quoi joues-tu Alexandre ! Ça suffit maintenant !*

« -Pourquoi, pourquoi ?! » Laurent tenait à présent mes deux poignets dans ses mains et les secouait de façon hystérique, puis finalement il s'effondra. Il tomba à genoux et enfouit son visage dans mes doigts en les inondant de larmes. Dire que j'étais bouleversé était un reflet blafard de la vérité. J'aspirai le peu d'air que laissait passer le nœud coulant puis dégageai lentement une main que je posai dans les cheveux de mon fils. Je ne trouvais aucun mot, aucune consolation. J'étais à la fois présent et absent. J'entendais pleurer Laurent, j'aurais voulu le serrer dans mes bras, le dorloter, lui dire que je l'aimais, qu'il ne s'était rien passé mais le sentiment de panique, de terreur dans lequel je baignais m'ôtait la force d'agir. Sa voix arriva enfin étouffée par la couverture et je ne compris pas. Il se redressa. Il me tenait encore fermement.

« -Papa ! Papa ! Je n'ai pas pu faire cela ! Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Pas moi ! » Sa voix mouillée était suppliante, sa prière, déchirante. « Papa, j'ai tellement peur…je ne veux pas…je ne vais pas »…*Il est mal parti, le petit !* La ferme ! intimai-je à l'ombre ricanante, puis j'essayai de faire taire mon fils aussi. Je m'éclaircis la voix et le nœud glissa un peu.

« -On s'en sortira Laurent, on s'en sortira, tu verras, susurrai-je. J'avais plongé mes yeux dans le lac des siens et espérai ne pas m'y noyer.

-Tu…tu as entendu sa voix… » Je compris immédiatement à quoi il se référait et acquiesçai.

BY NC ND

« -Sa poignée de main, sa façon de s'exprimer…

-Laurent, ça ne sert à rien…*C'est toi qui dis ça !*

-Sa démarche, sa manière de secouer les cheveux…

-Laurent, je l'ai eue trois heures durant sous les yeux, ce matin en visite…

-C'est pour cela que tu étais si froid, si distant ce soir ?

-Ce n'est pas de sa faute, mais c'est plus fort que moi.

-Personne ne te comprend mieux que moi. Tu crois que Quentin a pu reconnaître sa voix, questionna Laurent avec une frayeur soudaine.

-Il était si petit…

-Mais c'est possible, non ?

-Tout est possible, Laurent…*Tu peux bien le dire. !*

-Je ne veux pas ! Pas lui, pas mon Quentin ! déclara Laurent avec un ton étrangement enfantin qui me fit frissonner.

-Je sais, je sais.

-Pourquoi aurait-il eu cette réaction sinon !

-Tu sais bien que Quentin et les femmes…

-Et toi ?

-Moi quoi ?

-Tu sors avec quelqu'un ? » Je rougis. D'ordinaire Laurent n'était jamais aussi indiscret mais la soirée avait fait sauter nombre de ses inhibitions.

« -Non.

-Pourquoi ? Pourquoi, Papa ? Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre à nouveau ? Lili me plaît beaucoup, mais je suis terrori sé…Je l'épie dans tous ses mots, dans tous ses gestes pour savoir si je ne fais pas une erreur. Si je me trompe, Papa… C'est pour cela que tu ne sors avec personne ? Dis ? Sommes-nous

BY NC ND

condamnés au passé, vivre et revivre le passé…Je n'en peux plus, Papa. »

Je n'avais rien à dire. J'avais vécu les craintes de mon fils et le passé avait gagné. Laurent faisait des efforts, moi, je ne voulais plus en faire. Je savais que je ne sortirais jamais des sables mouvants où je m'étais embourbé. Je bougeais le moins possible pour éviter d'être englouti trop rapidement, mais ce n'était qu'une question de temps. Un jour ma bouche et mes narines se rempliraient et je disparaîtrais. Laurent avait au contraire le droit et le devoir de s'extirper du bourbier et en attendant de succomber, je devais l'y aider…*Tu l'as déjà fait, tu as été fantastique, pourquoi ne recommences-tu pas ?* Mais cette aide, je ne pouvais la lui offrir qu'en cherchant à mon tour un soutien, ce que jusqu'ici je n'avais pas voulu faire et ce que j'étais très loin de désirer. Voir Laurent dans un tel état d'agitation et de désespoir aurait dû me motiver. Pour l'heure cela ajoutait seulement à mon sentiment de culpabilité et à mes propres angoisses…*Il n'en peut plus, t'a-t-il dit…*

« -Je veux aller voir un psychiatre, murmura mon fils, surtout après ce soir, ajouta-t-il en me lâchant enfin le poignet qu'il cramponnait encore. Il désigna de la main les objets épars et brisés sur le sol puis il me regarda à nouveau.

-Je peux, Papa ?

-Bien sûr que tu peux, mon chéri, répondis-je la bouche pâteuse. C'est même une excellente idée.

-Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? »

Oh ! Oh ! Les Mouret commencent à raisonner ! Il était temps !

«- Je n'en sens pas le besoin pour l'instant, bafouillai-je…*C'est une plaisanterie, Alexandre…n'est-ce pas ? Tu plaisantes ?…*

BY NC ND

-Pourtant…

-Laurent, tu dois penser à toi et à Quentin, tu ne dois pas t'inquiéter pour moi…*C'est maintenant que tu lui dis cela, mais s'il n'a jamais fait que s'inquiéter pour toi ce pauvre enfant…Il est un peu tard, tu ne penses pas ?*

« -Comme tu préfères », murmura Laurent résigné. Il se leva puis revint avec une pelle et un balai. Il nettoya et passa l'aspirateur. Il remit sur le secrétaire les photographies qui tenaient encore debout et coucha les autres sur le bois vieilli du meuble ancien. Il sortit à nouveau et j'entendis l'eau couler. J'imaginai qu'il se lavait les mains. J'allongeai le bras pour déposer le classeur sur la table de nuit. Ce faisant la manche de mon pyjama remonta, découvrant un hématome en forme de bracelet autour de mon poignet. Ma respiration se bloqua. Je soulevai lentement l'autre manche et découvrit une trace similaire. J'abaissai vivement le tissu sur ces vilaines marques et regardai Laurent. Il était debout à côté du lit et se balançait d'une jambe sur l'autre.

« -Je peux dormir avec toi, murmura-t-il d'une voix tremblante.

-Tu crois qu'un psychiatre trouverait cela normal, demandai-je en étirant un sourire douloureux sur mes lèvres.

-Je m'en fous, répondis Laurent sans animosité.

-Moi aussi ! Viens ici ! » J'écartai les draps et mon fils se faufila à côté de moi. Il fit attention à ne pas me toucher comme si cela pouvait donner un air de normalité au fait qu'un jeune de vingt-deux ans demande à son père de coucher dans son lit.

« -Je n'ai jamais dormi dans ton lit quand j'étais petit, constata-t-il.

BY NC ND

-C'est vrai…*Pas même dans votre chambre si nous voulons être exacts…Lui dit : ton lit. C'était votre lit, à toi et à* ...Bonne nuit Laurent !

-Bonne nuit, Papa ! »

J'éteignis la lampe de chevet et fermai les yeux. Je les rouvris immédiatement car comme le savait parfaitement le malade qui souffre, le fait de fermer les yeux rendait la douleur omniprésente. Plus rien ne distrayait de la perception lancinante et le sujet se fixait sur sa souffrance sans réussir à penser à autre chose. La nuit ne favorisait guère la distraction. La voix de Laurent fit diversion.

« -Papa ? Pourras-tu jamais pardonner mon geste ?

-Je t'ai déjà pardonné, répondis-je sincère.

-Mais pourras-tu l'oublier, insista-t-il. » Le problème n'était jamais le pardon, c'était l'oubli. Laurent le savait aussi bien que moi. Je cherchai sa main sous les draps et la serrai. C'était la seule réponse qu'il pouvait espérer de moi.

8.

Michael n'était pas encore là quand je partis pour ma visite. Son retard qui en réalité n'en était pas un m'étonna. Nous avions l'habitude d'arriver de bonne heure et de parler de nos patients avant de les visiter. Nous nous informions auprès du personnel infirmier d'éventuelles nouvelles entrées ou d'événements parti-

BY NC ND

culiers ayant eu lieu durant la nuit. Nous faisions la même chose vers midi à la lumière du résultat des divers examens. Nous ne revoyions pas ensemble tous nos cas, naturellement, mais ceux qui posaient les problèmes plus difficiles, tant au niveau médical qu'au niveau humain. J'aimais ces moments de tranquillité, nous pouvions réfléchir sans masque, appeler un chat un chat, sans déguiser la vérité, sans la peur de trop révéler ou de blesser un malade avec ce qui pouvait lui sembler de la hâte, de l'indifférence ou de la cruauté. Il était toujours extrêmement ardu de prendre certaines décisions et le fait de pouvoir en parler avec un confrère qui partageait votre façon de travailler se révélait une aide irremplaçable.

Je démarrai donc sans avoir vu mon assistant. Maïté était au rendez-vous, pleine de vitalité et tout sourire. J'étais loin d'être dans la même disposition d'esprit. Je n'avais pas vraiment dormi. Seulement de brefs moments d'inconscience peuplés de visions désagréables, alternés à d'autres moments plus longs d'une conscience, elle, envahie d'images encore plus lugubres. Laurent était agité. Il ne cessait de remuer en se plaignant doucement. J'avais dû le secouer vers trois heures du matin alors que sa respiration haletante et le mouvement désordonné de ses mains témoignaient d'un cauchemar insupportable. Heureusement, Quentin était resté dans son lit.

Je commençai donc, accompagné de Maïté et d'Elisabeth. Mehdi, que je croisai dans le couloir, me chuchota d'un air en tendu :

« -Vous ne pourrez pas vous plaindre, Monsieur, on vous a donné les plus belles. » Je souris et entrai dans la première chambre. Maïté interrogea le malade, l'examina, fit des prescriptions que je corrigeai légèrement en lui expliquant pourquoi.

BY NC ND

L'infirmière prenait note diligemment dans ses cahiers. Je m'aperçus qu'Elisabeth Tailleur observait l'interne à la dérobée, cherchant sans doute un défaut dans l'élégante silhouette et se désespérait de ne pas en trouver. Pourquoi les femmes devaient-elles se gâcher la vie de cette manière, cela m'a toujours paru incompréhensible. Maïté était sûre d'elle, un peu trop à mon goût, mais tant qu'elle ne se laissait pas emporter et ne se trompait pas je ne pouvais certes pas lui reprocher son aplomb. Ce que je me permettrais de lui dire en privé, par contre, était qu'elle ne devait jamais oublier d'avoir en face d'elle un être humain et pas un amas de chair complètement idiot. Elle donnait peu d'explications aux patients, les assommait de termes médi caux qu'ils ne saisissaient pas et s'étonnaient qu'ils me redemandent un éclaircissement dont elle venait, selon elle, de les gratifier. Nous étions à peine arrivés dans la seconde chambre quand deux coups légers furent frappés à la porte qui s'entrouvrit. Michael passa seulement la tête, salua et me demanda si j'avais un instant. Je sortis disant à Maïté de poursuivre sans moi.

Michael ne m'avait pas attendu et je le rattrapai sur le seuil de notre bureau où il pénétra sans un mot. Je refermai la porte et me mordis les lèvres lorsque je vis enfin son visage. Il avait les lèvres tuméfiées, un hématome sur la pommette droite et des yeux où se lisait une fatigue extrême.

« -Seigneur ! fut la seule chose qui me vint à l'esprit.

-J'ai passé la nuit au commissariat, commença-t-il, alors qu'il se jetait dans son fauteuil. Je suis vanné.

-Qui t'a fait cela ?

BY NC ND

-Un amant de Sébastien. Il nous a découverts ensemble au « Lapin bleu » et il n'a pas apprécié.

-Tu veux dire que ce Sébastien jouait sur deux tableaux ?

-J'aime bien l'expression, ricana Mischa, amer. Plus que jouer sur deux tableaux il devait foutre à droite et à gauche, ce qui en soi n'a rien de tellement exceptionnel. Tu sais très bien que nous ne sommes pas des monstres de fidélité, mais jusqu'ici je n'avais jamais eu à payer physiquement les conséquences d'un tel comportement.

-Tu as mal ? demandai-je en palpant avec délicatesse la joue blessée.

-Rien que pour tes mains sur moi, je me ferais frapper tous les jours, » essaya de plaisanter Michael. Mais le ton n'y était pas.

« -Tu as passé une radio ?

-Non, je n'ai rien de cassé, c'est inutile.

-Tu l'as dénoncé ?

-Quelle question ! Bien sûr ! Je t'ai dit que j'arrivais du commissariat, répéta Mischa avec un peu d'impatience

-Tu veux rentrer chez toi ? Je m'arrangerai…

-Non ! Je voudrais seulement que nous racontions la même histoire. J'ai été agressé hier soir en rentrant du cinéma, on m'a volé mon portefeuille et je n'ai pas vu le malfaiteur.

-D'accord…*Il n'a pas beaucoup d'imagination…Mais il a raison…S'il ne veut pas étaler sa vie sexuelle au grand jour… Ce n'est pas toi qui va lui donner tort, non !*

-Je suis désolé de t'avoir interrompu. Comment se comporte-t-elle, Miss Madagascar ?

BY NC ND

-Ni bien, ni mal. Elle connaît son boulot mais selon moi, elle n'arrive pas à la cheville d'Aline Aubert ou de Julia Couturier.

-Tu l'aimes bien la petite Couturier, hein ?

-Ce n'est pas un secret ! »

Julia Couturier, interne en dernière année de spécialisation en médecine interne était une longue jeune femme maigre, qui ne savait jamais que faire de ses grands bras, qui trébuchait sur ses propres pieds, était d'une timidité maladive et portait une blouse qui même lorsqu'elle venait tout droit de la blanchisserie semblait avoir été repassée un mois auparavant. Elle perdait complètement les pédales lors des grandes visites quand le patron lui demandait son avis et n'osait pas regarder Michael en face, on ne sait pourquoi, d'ailleurs ! J'étais le seul qui ne perdait pas patience devant sa gaucherie et qui lui avait avoué combien il admirait la gentillesse et la compréhension qu'elle prodiguait aux malades. Elle avait entre autres une excellente préparation médicale qui malheureusement ne sautait qu'aux yeux de qui prenait son temps pour l'écouter et oubliait ses maladresses.

« -Tu as de la chance, c'est elle qui est partie avec tes malades, tu devrais la rejoindre. Mais si tu préfères, je t'envoie la Miss…

-Non ! Je suis moins bête que j'en ai l'air, je garde la Couturier. »

Mon dernier patient était en homme de soixante-dix ans qui provenait des « Trois Tilleuls », un institut privé qui accueillait les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer. Monsieur Louis Perret avait contracté une bronchopneumonie et les Tilleuls n'étaient pas suffisamment équipés pour affronter ce genre de pathologie. Il avait été transféré la veille au soir et je ne

BY NC ND

l'avais pas encore vu. Quand nous entrâmes, il était assis sur son lit et lisait le journal.

« -Bonjour Monsieur Perret !

-Oh ! Bonjour Docteur, fit l'homme en repliant le quotidien avec soin.

-Je suis le Docteur Mouret, nous aurons l'occasion de nous voir souvent durant votre hospitalisation. Comment vous sentez-vous ? » Le vieux monsieur expliqua clairement les symptômes de sa maladie, la date de leur apparition et le traitement qu'il avait reçu jusque là. Tout correspondait à ce que m'avait écrit le collègue des Tilleuls dans la lettre qui accompagnait Louis Perret. L'Alzheimer n'avait pas encore fait des ravages trop cruels dans le cerveau du vieillard et ce dernier coopérait avec gentillesse à sa propre visite. Lorsque j'ôtai sa veste de pyjama pour l'ausculter, je notai des ecchymoses au niveau des côtes et des bras.

« -Comment vous êtes-vous procuré ces bleus Monsieur Perret, demandai-je sur un ton désinvolte.

-Je ne sais plus » répondit-il vivement. Un peu trop vivement…*Tu n'as vraiment pas de chance, Alexandre !* Mon fils m'a dit que quand je …quand …

-Quand vous avez des trous de mémoire …proposai-je en mettant une main rassurante sur une des épaules étonnamment musclées de Louis.

-Oui, c'est cela, quand j'ai des vides, je m'agite, je deviens agressif et je tombe souvent. Je ne me souviens pas… » L'angoisse transpira sous les derniers mots.

« -Pensez-vous réussir à vous lever, malgré votre fièvre?

BY NC ND

-Oh ! Je n'en ai pas beaucoup ! Je tiens encore debout, vous savez Docteur, protesta l'homme avec fierté.

-J'en étais certain ! J'aimerais vous faire un examen neurologique, vous savez du genre : fermer les yeux et se toucher le nez, tenir sur une seule jambe, me serrer la main très fort…

-Oui, j'ai compris. Allez-y. »

L'examen ne mit en évidence aucun trouble capable d'expliquer des chutes répétées de Louis et son état mental actuel ne faisait présager aucune crise de la violence décrite par le fils. J'aidai le patient à s'étendre, il était un peu essoufflé et j'attendis un instant qu'il se reprenne avant de continuer mes questions.

« -Comment vous trouvez-vous aux « Trois Tilleuls », Monsieur Perret ?

-Vous y êtes déjà allé, Docteur ?

-Quelquefois, oui.

-C'est luxueux mais c'est triste. Si vous aviez l'occasion de vous faire dire par une voyante la façon dont vous mourrez, le feriez-vous ? » Je secouai la tête. « On ne m'a pas demandé mon avis, on m'a mis aux Tilleuls parce que je suis atteint de cette saloperie et j'ai vu ma mort en face. C'est décourageant. Vous ne pouvez pas faire semblant d'être incapable de guérir mes poumons et me laisser mourir, demanda sérieusement Perret ?

-J'ai peur que ce ne soit pas possible, non, mais ce que je peux faire c'est parler avec votre famille et leur proposer des aides à domicile afin que vous puissiez rester chez vous tant que ce sera possible.

BY NC ND

-Ils n'accepteront pas. Dommage, si j'étais resté chez moi j'aurais pu continuer à bricoler. » Je m'étais assis sur le lit et du coin de l'œil, je vis Maïté consulter sa montre. Je serrai les dents.

« -Que faisiez-vous comme métier, Monsieur Perret ?

-J'étais ébéniste. Meubles d'art.

-Je vous envie ! Je ne sais rien faire de mes dix doigts !

-Vous êtes doué d'une autre façon. Il n'y a pas beaucoup de docteurs qui s'asseyent sur le lit de leurs malades et qui perdent leur temps à discuter avec eux. » Louis Perret leva les yeux vers l'interne et la dévisagea longuement. J'espérai qu'elle rougirait.

« -Ce que vous dites est très gentil. » Je parlai encore un peu avec le vieil homme, puis lui promis de revenir dans l'après-midi. Je signalai à l'infirmière d'ajouter un anxiolytique trois fois par jour afin d'alléger, peut-être, l'angoisse de cet homme qui avait lu son futur.

Au sortir de la chambre je me heurtai à Madame Godin, la surveillante.

« -Oh ! Excusez-moi Monsieur ! Je vous cherchais justement ! Dans mon bureau, j'ai la famille du petit vieux que vous venez de visiter. Ils veulent des nouvelles.

-Pourquoi ? Ils sont pressés d'hériter ? fis-je sèchement.

-Je ne comprends pas, balbutia la surveillante décontenancée.

-Je dois passer un coup de fil, envoyez-les-moi dans dix minutes.

-Comme vous voulez ! » Madame Godin disparut laissant derrière elle une traînée d'eau de Cologne bon marché.

cc BY NC ND

« -Je dois venir avec toi, demanda Maïté.

-Tu as mieux à faire? aboyai-je. » Je n'attendis pas la réponse. Une fois dans mon bureau je me fis passer le médecin des Tilleuls qui avait signé la lettre de transfert et discutai avec lui pendant un bon moment. Quand je raccrochai, Maïté ouvrait la porte à la femme et au fils de Louis Perret. Je leur désignai un siège.

« -Comment va mon père ? » Le jeune Perret ressemblait à son géniteur, petit, râblé, la mâchoire volontaire, mais les yeux étaient froids et n'avaient rien de la bonté que j'avais lue dans ceux de Louis. Il n'y avait rien non plus de la détresse de bête traquée que j'apercevais dans le regard de Madame Perret. La femme se tordait les mains en jetant des coups d'œil inquiets tour à tour à son fils et à mon thorax. Elle ne m'avait pas encore regardé en face. Elle semblait plus vieille que son mari et beaucoup plus fragile. De longs pendants d'oreilles allongeaient ses lobes fripés.

« -Comment va mon père, insista le fils ?

-Ce n'est pas sa broncho-pneumonie qui m'inquiète, répon dis-je posément, mais son état dépressif et ...les blessures que j'ai découvertes sur son corps, ajoutai-je en fixant Perret fils.

-Il tombe quand il perd la tête.

-Chez vous alors, parce qu'aux Tilleuls il n'est jamais tombé. » Les mains de la vieille dame torturèrent le tweed du manteau qu'elle n'avait pas ôté.

-Ils peuvent dirent ce qu'ils veulent, ceux des Tilleuls.

-Votre père n'est pas arrivé à un stade d'Alzheimer où les crises d'agressivité sont fréquentes et son examen neurologique ne

BY NC ND

montre pour l'instant aucun trouble particulier. Je suis certain qu'il oublie beaucoup de choses, que son comportement est parfois illogique, mais je ne crois en aucun cas qu'il se soit fait ces hématomes en tombant.

-Qu'est-ce que vous insinuez ? cracha le fils en se levant à demi, le cou tendu vers moi.

-J'insinue que voir les gens qu'on aime se transformer en des êtres inconnus, irritants, dangereux, est une expérience intolérable…*Tu as un accent de douloureuse conscience*...Que parfois il est infiniment difficile de contrôler la frustration qui nous étreint, et que nous nous laissons aller à certains gestes que nous regrettons par la suite. Personne ne nous prépare à certaines épreuves. Un père devrait rester un père, un mari devrait rester un mari…*Et une femme, une femme*... Malheureusement, il n'en va pas toujours ainsi.

« -Je ne frappe pas mon père…

-Le médecin des Tilleuls affirme qu'il a noté plus d'une fois ce genre de marques après un retour de permission, le lundi matin.

-Il ment, souffla le fils têtu.

-Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous, répliquai-je sans hausser le ton. Je désire vous aider et aider votre père. Lui, aimerait rentrer à la maison pour pouvoir bricoler - la femme de Louis eut un petit cri, vite étouffé- nous pouvons demander une aide à domicile, qui vous évitera d'avoir à tout supporter sur vos propres épaules. Si vous préférez le laisser aux Tilleuls, nous devrons envoyer les services sociaux contrôler la façon dont vous vous occupez de lui durant les permissions… Si vous n'acceptez ni l'une ni l'autre de ces solutions, je serai contraint à

BY NC ND

prévenir la police. » Je ne voulais pas menacer, mais je ne voulais pas non plus permettre au fils de Louis de maltraiter son père, même si je comprenais que la situation était difficile. Elle le deviendrait toujours plus et tout cela risquait de finir avec un de ces meurtres qu'on lit dans les journaux : « Un fils qui ne supportait plus la maladie de son père, le tue d'un coup de carabine ».

« -Allons-nous-en, fit Perret fils en saisissant sa mère par la manche.

-Je voudrais parler au docteur, supplia la vieille dame. » Son garçon la lâcha avec un geste de dépit et claqua la porte en sortant.

« -Il n'est pas méchant Docteur, vous savez. Il aimait beaucoup son père. Ils travaillaient ensemble…et maintenant. Il ne faut pas appeler la police. Je le ferai raisonner.

-Je ne souhaite rien d'autre, Madame, croyez-moi.

-Mais les services sociaux, eux, ils parleront avec la police.

-Je parlerai avec l'assistante sociale et nous verrons ce qu'il est possible de faire sans nuire ni à votre fils, ni à votre mari.

-Merci Docteur, merci » La dame se leva et quitta la pièce à pas lents…*Tu peux respirer à présent, tu as retenu ton souffle pendant tout le colloque…Oh ! Alexandre, si tu avais toujours été aussi inspiré, tu aurais fait de grandes choses.*

Maïté ne fit aucun commentaire. Moi non plus. Je la priai de me laisser et je crois qu'elle obéit volontiers. J'appuyai mes coudes sur la table et enfouis mon visage dans mes mains. Je comprenais la douleur de l'un et de l'autre et ces deux douleurs m'écartelaient.

BY NC ND

La sonnerie du téléphone me fit sursauter. Julia Couturier qui était de garde, venait d'accueillir un adolescent qui provenait du SAMU et avait besoin de moi car elle n'avait jamais été confrontée à un cas semblable. Elle ne voulait pas interrompre Michael qui n'avait pas encore terminé sa visite.

BY NC ND

9.

“-Je connais le problème en théorie mais pas en pratique, s’excusa Julia. Il s’agit d’un adolescent de dix-sept ans qui ce matin vers cinq heures a bu de l’antigel. Il ne sait pas préciser la quantité. Il aurait aussi, à ce qu’il dit, ingurgité pas mal de bière.

-J’espère pour lui qu’il a une bonne cuite ! » Julia me communiqua le taux d’alcoolémie.

-C’est insuffisant. Ils lui ont déjà fait quelque chose aux urgences ou ils nous l’envoient avec la mention "**débrouillez-vous**" ?

-Ils sont débordés par un accident monstrueux. Cinq ou six voitures dont une qui a pris feu. Un vrai désastre !

-D’accord. Allons-y ! Montrez-moi les autres examens.

-Tout n’est pas arrivé, voilà ce que nous avons. » Julia me tendit les résultats. « Ah ! Mehdi, appelai-je, en arrêtant l’infirmier au passage, pourriez-vous me récupérer immédiatement les examens de …de Kévin Marchand. C’est urgent. Puis préparez une perf. de glucose à 5% avec … » Je calculai la dose nécessaire d’éthanol selon le poids du jeune homme et la communiquai à Mehdi. « Faites-la descendre en une demi-heure. »

-Tout de suite, Monsieur. »

Nous nous rendîmes dans la chambre de Kévin. Il avait la tête tournée vers la fenêtre et ne bougea pas. Je fis le tour du lit et le garçon ferma les yeux pour ne pas me voir.

« -Kévin, je m’appelle Alexandre Mouret. J’aimerais parler un peu avec toi et t’examiner aussi. » Mehdi entra, me tendit un

feuillet sur lequel il avait écrit les derniers résultats communiqués par le labo, changea la perfusion en cours et la régla à la bonne vitesse. Je le remerciai d'un signe de tête.

« -Salut, Kévin, fit-il, en tapotant le bras du jeune malade, à plus tard. » Puis il sortit.

Kévin ne souffrait pour l'instant d'aucun trouble respiratoire, mais ses examens étaient mauvais.

« -Kévin, avant toute chose, j'aimerais savoir si c'est un accident ou si tu savais ce que tu buvais. L'antigel n'a pas un mauvais goût et tu pourrais t'être trompé de bouteille. Tu avais descendu aussi pas mal de canettes, n'est-ce pas ?

-Je me suis trompé ! Et puis qu'est-ce que ça peut vous faire, de toute façon, siffla-t-il en ouvrant les yeux.

-Ecoute-moi bien Kévin, j'ai besoin de ton aide pour venir à bout de cette situation. Nous devrons te faire de nombreux prélèvements dans les heures qui suivent, ce que nous sommes en train de t'injecter pourra te donner des malaises. Je veux savoir si tu collaboreras ou si tu as l'intention de prendre la porte dès que nous aurons le dos tourné.

-Et si je ne collabore pas, que ferez-vous ? Vous m'attacherez au lit ?

-Non, je resterai ici à discuter avec toi en espérant que nous finirons par nous entendre. » Kévin me regarda d'un drôle d'air.

-Et vous perdriez votre temps de grand docteur, assis sur mon lit, pour me convaincre de me soigner ? » C'était la seconde fois aujourd'hui qu'un patient pensait qu'un médecin assis au chevet d'un malade était un événement exceptionnel. Dans ce service c'était plutôt chose courante, mais je commençais à croire que le "dépotoir" avait des habitudes peu orthodoxes.

BY NC ND

« -Et à comprendre pourquoi un jeune garçon de ton âge, bien fait de sa personne et intelligent ne s'est pas rendu compte qu'il buvait de l'antigel.

-D'abord j'étais en colère, murmura Kévin, puis l'instant d'après j'étais tellement triste que je me suis dit que tout serait mieux pour tout le monde si je débarrassais le plancher.

-Et maintenant comment te sens-tu ? »

Kévin haussa les épaules mais ne répondit pas. Il me regardait d'un air abattu, sa rage avait disparu et avait fait place à la crainte.

« -Tu as peur Kévin ?

-Oui.

-Peur de quoi ?

-Des autres…Et de mourir… » Des larmes coulèrent le long de ses joues mais il ne fit rien pour les arrêter.

« -Tu ne mourras pas Kévin, je te le promets. Seulement, il va te falloir beaucoup de courage, mais je suis certain que tu es quelqu'un de très courageux. Tu vas devoir t'accrocher, car l'antigel est une saloperie. Il provoque pas mal d'inconvénients dans l'organisme. Le plus grave est l'insuffisance rénale, c'est-à-dire qu'il empêche les reins de bien faire leur travail car il se trans forme dans ton corps en cristaux qui vont boucher les petits tubes se trouvant dans les reins. Pour essayer de bloquer ce processus, nous sommes en train de t'injecter de l'alcool par voie intraveineuse, une espèce de cuite médicale ! Puis nous contrôlerons tes examens toutes les demi-heures. Si les choses ne s'améliorent pas …

-Je finirai en dialyse, conclut Kévin d'un ton plat.

-Peut-être aurait-il mieux valu que tu sois moins intelligent, murmurai-je surpris par l'acuité du jeune garçon. C'est une pos-

BY NC ND

sibilité, en effet. C'est pour cela que nous avons besoin de toute ta collaboration, tu comprends à présent.

-C'est on ne peut plus clair.

-Tes parents savent que tu es ici ?

-Non, ils sont partis travailler ce matin, j'étais encore au lit. Plus tard j'ai appelé un copain et je lui ai dit ce que j'avais fait. C'est lui qui m'a amené au SAMU.

-Nous allons les prévenir…

-Non ! Non ! Je ne veux pas…

-Kévin, tu es mineur, nous ne pouvons pas te garder à l'hôpital sans que tes parents soient au courant. Je ne leur parlerai que de tes conditions physiques, pour le reste c'est à toi de décider ce que tu veux faire.

-Je ne veux pas les voir !

-Je leur expliquerai que tu as besoin de repos. Kévin, tu m'as dit que tu avais peur de la mort et je t'ai démontré que tu n'avais rien à craindre. Pour ce qui est du reste, quand tu en auras envie, nous pourrons en parler.

-C'est une façon de me demander pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait ?

-C'est une façon de te dire que je suis là si tu as besoin de moi.

-Merci. » Nous quittions la pièce quand Kévin me rappela.

« -Docteur, vous avez le temps, maintenant ?

-Bien sûr ! » Je tendis le dossier à Julia et lui dis de prévenir la dialyse que nous pourrions avoir besoin d'eux avant la fin de l'après-midi.

Je m'assis de nouveau sur le lit et cette fois Kévin n'évita pas mon regard.

« -Je me suis disputé avec mes parents hier soir.

BY NC ND

-Oui.

-Je leur ai dit que …que j'étais homosexuel. » Kévin baissa la tête.

« -Et la suite fut un désastre, murmurais-je.

-Maman s'est mise à pleurer et mon père m'a giflé. Il m'a dit que j'étais fou, que je ne devais pas raconter d'idioties, qu'à force de faire voir certains films à la télé les jeunes avaient les idées embrouillées. J'ai essayé de leur faire comprendre, mais ils n'écoutaient pas. Alors je suis parti, j'ai acheté un pack de bières et je les ai toutes bues. Puis j'étais si malheureux en rentrant à la maison, que j'ai décidé de…d'en finir. Voilà. » Kévin releva la tête et quêta mon approbation. Je lui souris. Nous continuâmes à parler. Mehdi revint faire les prises de sang et changea à nouveau la perfusion. Le jeune homme se laissait faire docilement.

Réticent au début, il accepta peu à peu de se confier. Je ne lui cachai rien de son état. Il se dit prêt à coopérer mais refusait absolument de parler avec ses parents. Je lui promis que tant qu'il voudrait rester seul j'interdirais les visites.

« -Kévin, à présent je dois te laisser. Je connais une personne qui pourrait te donner quelques bons conseils. Je te l'enverrai. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle, d'accord ?

-Merci Docteur.

-Ciao Kévin ! »

J'allai parler avec Julia et avec Mehdi pour m'assurer qu'ils avaient bien compris ce qu'ils devaient faire puis réintégrai mes quartiers. Michael avait finalement terminé et gisait avachi dans son fauteuil, les yeux clos. Je croyais qu'il dormait et marchai sur la pointe des pieds pour ne pas le déranger. Je retroussai mes manches et allai me laver les mains. Comme je sortais du cabi-

BY NC ND

net de toilette en m'essuyant avec des serviettes en papiers, Michael ouvrit les yeux et m'observa un instant.

« -Tu aimes le sexe violent, fit-il en indiquant mes poignets d'un geste de la tête. Tu t'en es donné à cœur joie après mon départ ? voulut-il savoir. Il se redressa sur son fauteuil et ses massa le front. J'abaissai mes manches d'un coup sec alors que je rougissais violemment. J'avais oublié que la poigne de Laurent avait laissé des traces !

« -Eh ! Bien ! Tu ne réponds pas ! Qu'était-ce ? Menottes, chaînes…*Dis-le-lui, que tu as des goûts plus raffinés !*...Tu joues les saintes Nitouche et puis… » Le ton badin de Michael était voilé d'un sarcasme qui m'irrita. J'avais aussi l'impression qu'il me faisait une scène de jalousie et cela augmenta ma mauvaise humeur. J'étais fatigué, physiquement et moralement. J'avais encore à l'esprit la scène de la soirée précédente, les larmes de Laurent, son désespoir, puis il y avait Monsieur Perret et sa grande tristesse et Kévin qui préférait "débarrasser le plancher". Je n'avais aucune envie de répliquer aux plaisanteries amères de Michael. *Surtout à ce genre de boutades, n'est-ce pas ?*

Je choisis donc de ne pas répondre.

« -J'aimerais que tu voies un patient qui est entré aujourd'hui.

-C'est cela, continue à garder tes secrets, Mouret, se confier à un ami à quoi cela pourrait-il te servir ? Mais que suis-je au juste pour toi, hein? Ni un ami, ni un amant, seulement un chien-chien qui fait des pirouettes et qui attend une caresse, hein, Mouret, qui suis-je ?

-Pas maintenant, Michael, s'il te plaît. » Ses paroles me donnaient la chair de poule. Je savais qu'il avait raison mais je ne pouvais pas lui donner plus, je ne pouvais pas ! …*Tu ne fais au-*

BY NC ND

cun effort !...Michael ne m'appelait jamais par mon nom de famille. Cela soulignait son dédain et sa colère et était pour moi comme du sel sur une plaie à vif…*Une expérience personnelle ?*

-Pas maintenant, Michael, me singea-t-il. Quelle surprise ! Avec toi, ce n'est jamais le moment ! Qu'est-ce qu'il a ton malade ? Parlons de cela, il n'y a que cela qui t'intéresse de toute façon. Sans le travail tu serais complètement perdu, n'est-ce pas ? » …*Que serais-tu sans ton travail, Alexandre ! Dis-lui ce que tu serais sans ta médecine*...Je ne relevai pas la provocation...*Ben voyons !*...et expliquai mon assistant ce que j'attendais de lui. J'avais pu rassurer Kévin, mais je ne pouvais imaginer les affres dont il souffrait, peut-être que Michael pourrait l'aider mieux que moi. L'éclat de rire qui fusa me frappa comme une gifle.

« -Fantastique ! Tu as des idées géniales ! Le petit est gay alors on lui envoie un médecin gay, s'il s'était agit d'une fille, tu avais une lesbienne sous la main, j'espère ? Et après, as-tu l'intention de chercher un ex-suicidé pour lui faire un sermon ? …*Splendide !...Tu ne dis rien ? Avoue que ça mérite une réplique ! ...Tu n'es qu'un lâche !*...Oh ! Seigneur ! Je vais le voir ton petit pédé, ne t'inquiète pas ! Ah ! Ensuite, je vais manger, mais je ne t'invite pas n'est-ce pas ? »

La porte claqua alors que mon cœur sautait un battement. Michael était épuisé par sa nuit, déçu par son amant, souffrait de ses blessures et j'étais loin de lui simplifier la vie…*Dire que tu es toujours le même est inutile, à certains moments, je perds espoir, Alexandre, oui, c'est cela, tu es désespérant ! Continue à trouver des excuses, continue cela a toujours tellement bien marché jusqu'ici ! Vas-y, continue, continue*... J'espérais

BY NC ND

qu'après avoir parlé avec Kévin il se calmerait et que nous pourrions reprendre une conversation plus sereine…*Mais, oui…*

10.

C'est à nouveau le téléphone qui interrompit mes pensées ce qui était préférable car j'étais au bord d'une crise de je ne sais quel genre exactement, mais qui ne m'aurait rien valu.

« -Mouret. J'arrive immédiatement. »

Comme chef de clinique je n'étais pas contraint aux gardes mais comme gastro-entérologue je faisais partie d'un pool dans lequel les services pouvaient pêcher lorsqu'ils avaient besoin d'examens endoscopiques urgents. Quand j'étais d'astreinte, je devais être disponible de huit heures à dix -huit heures. En règle

BY NC ND

générale le service de gastro était apte à faire face à tous les examens mais lorsqu'il était débordé, il criait au secours. En outre, s'il s'agissait d'un cas pédiatrique j'étais souvent appelé car j'avais une grande expérience dans ce domaine ayant beaucoup travaillé avec les enfants lorsque j'étais à Paris.

Le patient âgé de treize ans avait ingurgité accidentellement du verre cassé. L'oto-rhino. lui avait déjà nettoyé la bouche mais voulait un contrôle endoscopique pour plus de sûreté.

Je saluai le personnel du service d'endoscopie où j'effectuais moi-même les fibroscopies le jeudi matin. J'entrai dans la salle où un petit groupe était réuni autour de la table d'examen.

« -Tu es très courageux, Hugo, j'ai presque fini, ouvre grand…oui, c'est bien ! »

« -Ah, Mouret, vous voilà !fit l'ORL en se retournant. » Il me serra la main puis me mit au courant de la situation. Le gamin courait avec un verre à la main puis était tombé dessus, du moins c'est ce que le père racontait. Mon collègue avait des doutes, car le visage présentait peu de coupures. Les lèvres ainsi que la langue étaient par contre assez profondément lacérées.

« -Ou il courait en tenant le verre dans la bouche et pas dans la main ou il a voulu imiter ceux qui avalent de tout dans le Guinness des records. Cela n'aurait rien d'étonnant ! Quand vous aurez vu son oesophage et son estomac, on lui fera de toute façon manger des patates et des asperges, cela évitera des problèmes au cas où il resterait quelque chose que vous ne pourriez pas enlever, qu'en dites-vous?

-Tout à fait d'accord, confirmais-je. » L'infirmière qui jusqu'à présent se tenait devant Hugo se déplaça et me dévoila l'enfant. Je n'eus pas le temps prévenir que je me sentais mal et mon col-

BY NC ND

lègue me rattrapa au vol pour m'empêcher de tomber. Il me poussa sur une chaise et se mit à rire.

« -Oh, Mouret ! Qu'est-ce qui vous prend ? De ne fréquenter que des petits vieux et des demi-suicidés, vous perdez l'habitude des spectacles peu ragoûtants ? Ça va mieux ? Donnez-lui un verre d'eau, ordonna-t-il. »

Je bus avidement puis regardai de nouveau le gamin qui assit sur la table paraissait insensible à ce qui se passait autour de lui. Il était plutôt maigrichon pour son âge et ses vêtements n'étaient pas d'une propreté immaculée. Il avait la bouche ouverte et de sa langue pendante coulait un liquide où se mêlaient sang et salive qui finissait dans un réniforme en carton tenu par une infirmière. Cette dernière tamponnait avec une gaze trempée dans un liquide hémostatique les coupures de la langue. J'eus un haut-le-cœur et m'appuyai au dossier de ma chaise en fermant les yeux. *…Tu ferais mieux de les rouvrir tes yeux, Alexandre, sinon tu vas voir des choses que tu ne tiens pas à regarder…Tu n'as pas de chance aujourd'hui mais que veux-tu y faire ?*

« -Vous êtes sûr que vous arriverez à faire la gastro. s'inquiéta l'ORL ?

-Oui, oui c'est passé. Je n'ai pas déjeuné, c'est sans doute cela. Allons-y. Vous lui avez déjà mis un cathéter veineux.

-Il refuse de se déshabiller.

-Pourquoi ?

-Nous n'en savons rien. Il ne peut pas parler mais se démène comme un beau diable si on le touche ailleurs qu'au visage.

-Si quelqu'un m'explique ce que j'ai fait pour mériter une pareille journée » soupirai-je. Je m'approchai d'Hugo. Je me présentai et lui racontai ce que j'allais lui faire. Il avait des acquiescements sanguinolents. Quand j'arrivai à **l'abord veineux**

BY NC ND

il secoua la tête vivement nous éclaboussant de sa salive rougie. Il me fit penser à un petit chien qui s'ébroue après son bain et inonde joyeusement son maître…*ton chien-chien*…Je chassai la voix de Michael et me concentrai à nouveau sur le problème d'Hugo. Je lui proposai de placer l'aiguille sur le dos de la main pour qu'il n'ait pas besoin d'ôter son pull. Il eut un regard tellement reconnaissant que j'en fus ému. L'infirmière se prépara donc à le piquer, mais Hugo recommença à s'agiter. Il me désignait du menton tout en tenant ses mains jointes sur son estomac. Je pris donc la place de l'IDE et enfilai le petit tube de plastique, le fixai, fit un lavage avec du sérum physiologique et vissai le minuscule bouchon pour fermer la voie d'abord qui aurait servi si le gamin avait eu besoin d'un anesthésique. Alors que je terminais toutes ses opérations je notai sur le poignet une vieille cicatrice à l'aspect arrondi. Je tendis la main vers la manche d'Hugo mais ce dernier retira le bras d'un geste vif en me regardant d'un air terrorisé.

« -Excuse-moi, » fis-je penaud. J'avais un vertige insoutenable et mes mains s'étaient mises à trembler. J'étais dans un état qui frisait l'hystérie. Je pressai le personnel, exécutai la fibro rapidement car grâce au ciel, Hugo était un modèle d'obéissance et de collaboration. Je dus extraire deux débris qui s'étaient plantés dans l'œsophage et un autre dans la muqueuse de l'estomac. Je fis un lavage puis ôtai le fibroscope. Je rassurai Hugo qui hocha la tête doucement.

Je me dirigeai vers le téléphone puis appelai la pédiatrie et demandai qu'un de leur médecins nous rejoignît.

« -Les parents ne veulent pas l'hospitaliser, me renseigna l'oto-rhino.

BY NC ND

-Je m'en fous complètement de ce que disent les parents, répliquai-je rageusement ! Ah ! Leroy, je suis content que ce soit toi, dis-je en accueillant le pédiatre. Il s'agissait d'un médecin près de la retraite avec lequel je travaillais volontiers. Les enfants l'adoraient, il ressemblait au Père Noël, très grand, d'un embonpoint que son cœur ne devait pas apprécier, une grande barbe poivre et sel, surmontée d'un nez énorme et de deux yeux bleu pâle enfouis dans un filet serré de rides. Sa voix était d'une douceur que jamais sa stature n'aurait laissé présager.

« -J'aimerais rester seul avec l'enfant et avec Leroy si cela ne vous ennuie pas, demandai-je au personnel et à l'oto-rhino. Ce dernier qui avait très bien compris où je voulais arriver accepta de bonne grâce de quitter la pièce. J'exposai mes doutes au pédiatre qui m'écouta sans m'interrompre puis il se dirigea vers Hugo qui était encore allongé sur la table d'examen. Il l'aida à s'asseoir et expliqua qui il était.

« -Je sais que tu ne peux pas parler, Hugo, mais je vais essayer de le faire pour toi. Tu n'auras qu'à m'interrompre si je dis des bêtises. Tu veux ? » L'enfant fit signe qu'il était d'accord. « Le Docteur Mouret m'a dit qu'il avait vu sur tes mains de drôles de signes et nous avons peur que tu en aies ailleurs. Cela nous ferait beaucoup de peine pour toi et nous voudrions t'aider. Dans le service où je travaille, il m'est arrivé de rencontrer des enfants avec les mêmes signes que les tiens. Certains en avaient d'un autre genre, peut-être en as-tu toi aussi. Les personnes qui leur ont laissé ces traces sur leur corps leur disaient qu'ils le faisaient pour leur bien, pour qu'ils deviennent de bons garçons ou de bonnes filles. Ces personnes disaient à ces enfants qu'elles les aimaient et que ces traces étaient simplement leur façon à eux de leur prouver leur amour. Tu com-

BY NC ND

prends ce que je dis Hugo ? » L'enfant acquiesça. Il semblait attendre la suite du discours. Le pédiatre reprit.

« -Aimer de cette manière n'est pas une bonne façon d'aimer, Hugo. Quelquefois les adultes ont des difficultés et pensent bien faire mais il arrive qu'ils se trompent. Ce n'est pas de leur faute, et ils ont très certainement besoin d'aide, mais pour l'instant c'est toi qui en as besoin, Hugo, c'est toi qui as besoin de cette aide. Toi non plus tu n'as commis aucune faute, tu m'entends Hugo, aucune faute ! Aucun enfant ne se trompe au point de mériter qu'on laisse sur son corps de telles traces. Aucun, pour aucune raison. »

La tirade du pédiatre m'avait bouleversé. Il avait su sans accuser personne amener Hugo à chercher de l'aide. Les enfants battus ont souvent tendance à protéger le géniteur qui les frappe, par peur ou parce qu'ils sont convaincus de mériter ce qui leur arrive. Parlant ainsi le pédiatre voulait amener l'enfant à demander de l'aide tout en sachant qu'il ne condamnait personne et qu'au contraire il venait comme cela en aide à son père ou à sa mère. Cela était un premier pas, les autres seraient plus douloureux mais il fallait un point de départ…*Un point de départ…*

« -Tu crois que tu pourrais nous faire voir ces traces, Hugo ? » L'enfant commença à se déshabiller avec une lenteur douloureuse. Lorsqu'il se retrouva torse nu je mis une main devant ma bouche pour ne pas hurler…*Pourquoi devrais-tu hurler ? Ce serait nouveau !...* Son torse, son dos, ses bras étaient un dictionnaire des toutes les atrocités possibles. Brûlures de cigarettes, coups de fouet, de ceinture, coups de poing où l'on devinait l'empreinte d'une bague ou d'une chevalière, morsures…Certaines plaies étaient cicatrisées d'autres suppuraient. Un flot de bile me monta aux lèvres et j'allai le cracher dans le lavabo, les

BY NC ND

deux mains appuyées sur le mur. Je ne pouvais pas rester ici. Je devais m'en aller, j'allais devenir fou. Je sentis Leroy qui rassurait Hugo puis, je perçus la grande main du pédiatre sur mon épaule.

« -Tu ferais mieux de retourner dans ton service, me conseilla-t-il gentiment. Ici tu as fait tout ce que tu devais et même plus. Tu as eu du flair à suspecter une violence seulement en voyant une vieille cicatrice et en trouvant étrange le comportement du petit. Je te remercie. J'ai appelé deux infirmières. Nous allons nous occuper de lui…et de ses parents, ajouta Leroy tristement.

-C'est moi qui te remercie. Je suis désolé, tu me prendras pour…

-Ce genre de spectacle ne peut pas laisser indifférent. Je sais que j'aurai une nuit peuplée de cauchemars. Chacun paie son prix. »

BY NC ND

11.

Je n'arrivais pas à ôter de mon esprit les images de la salle d'endoscopie ni certaines phrases de Leroy…*Veux-tu que je te cite les meilleures ? Voyons… … Aimer de cette manière n'est pas une bonne façon d'aimer… C'est toi qui as besoin d'aide… Ils sont convaincus de mériter ce qui leur arrive…Tu en veux d'autres, Alexandre ? Je suis persuadé qu'elles t'ont plu infiniment. Il est très fort ce Leroy. Dommage qu'il soit pédiatre. Selon toi, c'était le père ou la mère ? Et le verre, qu'en dis-tu ? Tu crois que quelqu'un le lui a fait manger, n'est-ce pas ? C'est aussi mon avis…Et cette langue on aurait dit…*

Je ne pus me réfugier dans mon bureau car Julia vint à ma rencontre dès que je mis les pieds dans le service. Les examens de Kévin empiraient de minute en minute malgré le traitement mis en route. La seule solution était la dialyse. J'appelai le néphrologue et il tomba d'accord avec moi. Julia tint à m'accompagner auprès de l'adolescent afin que nous lui apprenions ensemble la triste nouvelle. L'interne m'indiqua un couple assis dans le petit salon ouvert, qui jouxtait la salle des infirmières et qui accueillait les parents ou les amis qui rendaient visites à leurs malades. Le père et la mère de Kévin. Julia me confia qu'elle avait respecté le souhait du jeune et n'avait pas autorisé les parents à entrer dans la chambre. Elle les avait mis au courant de la situation tout en laissant en suspens la question du suicide. Kévin avait besoin de toute son énergie afin de lutter pour sa vie, il ne pouvait pas se permettre de gaspiller ses forces pour convaincre ses parents de la justesse de ses idées. Tout cela était

sans doute éthiquement critiquable mais ce qui m'importait pour le moment était la santé de Kévin. Quand il irait mieux, alors il affronterait le problème de son homosexualité sur des bases que Michael, un psychiatre, un ami ou moi-même aurions pu l'aider à construire.

Julia me demanda si je voulais avertir les parents que Kévin allait être transféré en dialyse. Vu mon état, il était impensable que je me mette à discuter avec ces deux -là.

« -Si cela ne vous ennuie pas je préférerais que vous leur parliez, ce n'est pas de la lâcheté, je vous assure, mais … » Je ne finis pas ma phrase. Julia me dévisagea.

« -Vous vous sentez bien, Monsieur ? demanda-t-elle avec inquiétude alors qu'elle posait une main sur mon bras.

-J'ai eu des jours meilleurs, confessai-je en m'efforçant de sourire.

-Je m'en occupe, soyez tranquille, me rassura Julia.

-Je vous remercie. Allons voir Kévin. »

Nous organisâmes donc le transfert du jeune homme dans le service de Néphrologie où je tins à l'accompagner moi-même. Je n'eus pas besoin d'adresser la parole aux parents et j'en sus infiniment gré à Julia.

De retour dans en Médecine, je décidai d'effectuer la contre-visite car il était tard. J'avais hâte de rentrer chez moi, j'étais épuisé. Je sursautais au moindre bruit, mon cœur s'emballait de temps à autre et je sentais ses extrasystoles mourir dans ma gorge. Tout cela ne me disait rien qui vaille. Je n'avais pas revu Michael depuis qu'il était sorti en claquant la porte, se dirigeant en théorie vers la chambre de Kévin. J'ignorais en fait s'il y était

réellement parvenu. Je savais qu'à présent il se trouvait à l'école d'infirmières à dispenser un cours sur les transfusions.

Je voulus commencer mon tour par Monsieur Perret, mais la chambre était vide. Il était allé passer une radiographie des poumons que j'avais demandée au matin. J'attendrais donc. Il n'y avait pas de gros problèmes fort heureusement et ma visite finie, je m'arrêtai dans la salle des infirmières pour me préparer un café au percolateur. Je fus rejoint par deux IDE qui m'imitèrent. Michael apparut enfin, il portait encore son blouson et balançait de son bras droit une serviette de cuir qu'il lâcha sans précaution en arrivant près de nous. Il salua à la ronde mais ne m'adressa aucun mot en particulier. Il se plaignit de ses élèves, une promotion infernale à ses dires. Il avait pourtant de la patience, mais il faut croire que sa journée avait été aussi épouvantable que la mienne. Je repensai aux événements saillants de ce jour infernal et me rendit compte que beaucoup avaient été provoqués par un amour malade. Un vieillard battu par son fils, un enfant battu par son père, un adolescent poussé au suicide par des parents qui croyaient ne vouloir que son bien, un gay passé à tabac par l'amant de son amant…*Allez continue !*...Aimer de cette manière…. Je soupirai si fort que tous les regards convergèrent vers moi.

Pour éviter les commentaires, je déclarai que j'allais voir Monsieur Perret puis que je rentrerais chez moi.

Arrivé à la chambre du vieil homme, je frappai et poussai la porte. Mon instinct professionnel eut raison de mes nerfs ébranlés. Je ressortis immédiatement.

« -403 ! Urgence ! hurlai-je. Puis, je me précipitai de nouveau dans la pièce. Louis Perret gisait les pieds à terre, la tête à un

BY NC ND

mètre trente du sol, le cou scié par les fils du téléphone mural. Sa langue oedémateuse passait entre ses dents, son visage avait la couleur du ciel de ces dix-huit heures trente : un bleu foncé tirant au violet. Je me rendis compte qu'il était mort et que rien de ce que nous aurions pu tenter ne lui aurait redonné la vie. Les infirmières étaient entrées avec le chariot des urgences, suivies de Michael qui jura en allemand.

J'avais par acquis de conscience posé mon stéthoscope sur le torse du vieillard mais aucun son n'y résonnait. Le décrocher était inutile et la police préférait dans ces cas-là que l'on ne touche à rien. S'il y avait eu le moindre espoir, je me serais moqué des procédures mais je savais que Louis Perret ne serait plus jamais malmené par qui que ce soit et que ses outils d'ébéniste resteraient attachés à leurs clous. Je restai les bras ballants avec la sensation qu'une digue venait de se rompre en moi. Dans un suprême effort je donnai l'ordre d'appeler la police puis, je sor tis comme un automate. J'entendais Michael me parler mais je ne comprenais pas ce qu'il me disait. Sans m'occuper des mots qu'il prononçait, je lui demandai d'attendre les autorités ; de mon côté, j'allais dans mon bureau prévenir la famille. Michael voulut me retenir par le bras, mais je me libérai. La conversation avec le fils fut très courte et très formelle. Puis, ce que la digue ne retenait plus à présent me submergea.

Je poussai un hurlement de bête et commençai à balayer d'une main rageuse tout ce qui ses trouvait sur mon bureau, je renversai mon fauteuil à coups de pieds, je frappai de mes poings la vitre fermée. Je tournai sur moi-même et ramassai mon Vidal dans lequel j'avais trébuché et le lançai violemment contre la porte. Je ne parvenais pas à respirer et l'air en sortant de ma bouche faisait un cri rauque. Je sentais ma salive couler

BY NC ND

au coin de mes lèvres, elle avait le goût de la bile vomie peu de temps auparavant. Je tombai à quatre pattes et battis plusieurs fois mon front contre le linoléum puis, je reculai et me blottis dans un angle de la pièce, sous la fenêtre. J'embrassai mes genoux et commençai à me balancer. C'est à ce moment-là qu'entra Michael.

Je l'entendis murmurer mon prénom d'une voix affolée puis le son d'une clé que l'on tournait dans une serrure m'arriva étouffé.

Michael s'approcha de moi lentement. Il m'appela, mit une main sur mon épaule et m'appela encore. Je me dégageai brusquement.

« -Ne me touche pas ! Personne ne doit me toucher !

-Alexandre…

-Il est mort…Tu as vu, il est mort !…Il a de la chance ! Il a réussi, lui ! Pas comme moi !…Pourquoi…pourquoi ne suis-je pas mort, moi aussi… » Je fixais à présent Michael qui, les yeux éperdus d'angoisse, m'observait sans comprendre. Je me levai en le repoussant brutalement. Assis sur ses talons, il fut déséquilibré par mon coup et tomba. Il se releva prestement alors que j'arrachais avec désespoir les boutons de ma chemise. Je l'ôtai et la jetai à terre, je griffai mon maillot de corps avec une telle violence que je réussis à l'arracher puis, j'indiquai à Michael l'étoile sous mon mamelon gauche, celle qu'il avait caressée avec tant de douceur le soir de l'orage.

« -Tu sais ce que c'est ? Tu le sais ? C'est un coup de revolver ! Mais je ne suis pas très doué, moi ! Au lieu d'un cercueil, cela m'a valu deux mois de réanimation ! Pas même capable de mettre fin à ses jours…Je ne suis même pas capable de cela… »

BY NC ND

Michael me saisit par les bras. Je voyais ses larmes. Les miennes n'arrivaient pas. Peut-être que si j'avais pu pleurer la sensation d'étouffement aurait diminué, mais de cela aussi j'étais incapable. Michael me tira à lui en chuchotant des paroles rassurantes. Il me caressait les cheveux, me berçait doucement.

« -Nous allons sortir d'ici Alexandre, je t'emmène chez moi et là nous parlerons, veux-tu ? » Son ton n'était ni celui qu'on emploie avec un malade mental ni celui que l'on prend en s'adressant à un enfant. Je n'aurais toléré ni l'un ni l'autre. C'était le ton rassurant d'un ami que ton sort préoccupe mais qui t'assure qu'il a la solution et que tout rentrera dans l'ordre rapidement. Il fallait que je puisse croire que tout rentrerait dans l'ordre, mais pour l'heure, il n'existait plus aucun ordre, aucune raison de croire à quoi ou à qui que ce soit, aucune raison de vivre.

Je n'avais plus de forces et me laissai vêtir. Les boutons de la chemise avaient roulé sur le lino et Michael se contenta d'enfiler les pans dans mon pantalon. Il me mit ma veste et mon par-dessus et me guida hors du bureau. Il me tint par le bras alors que nous rejoignions en silence le parking. Je trébuchai plusieurs fois et mon ami me retint.

Arrivé chez lui il me retira mon manteau puis me fit asseoir sur le divan.

« -Je te prépare un café…Ou veux-tu quelque chose de plus fort ? me demanda-t-il alors qu'il parlait pour la première fois depuis que nous avions quitté l'hôpital.

-Un café, répondis-je d'une voix enrouée. » Ma rage était tombée, la sensation de mort imminente, non. J'aurais préféré que Michael ne s'en aille pas. Heureusement il revint très vite.

BY NC ND

Nous bûmes le café en silence, assis l'un à côté de l'autre…*Tu bois le café qu'il t'a préparé, tu es vraiment secoué, Alexandre !* …Michael ne me quittait pas des yeux. Il reprit la parole.

« -J'ai été infect aujourd'hui, je n'ai pensé qu'à moi, qu'à mes petits problèmes et je ne me suis pas rendu compte que tu avais besoin de moi. Je m'en veux terriblement. Je t'ai dit des choses idiotes et méchantes. Je n'ai pas compris combien tu souffrais. Julia m'a dit qu'elle t'avait trouvé bizarre, mais je ne lui ai pas prêté attention. Je suis impardonnable. J'aimerais que tu me racontes, Alexandre, mais il faut que tu aies confiance en moi, il faut que tu te laisses aller, sans quoi rien ne changera et apparemment tu as grand besoin que les choses changent. » Michael avait pris une serviette en papier qu'il avait tirée d'une boîte décorative placée sur la table basse, m'enleva mes lunettes et commença à nettoyer mon visage de la sueur et de la salive qui le barbouillaient. Puis il se pencha vers moi et m'embrassa. Son baiser était moins chaste qu'à l'ordinaire. Il avait mis une main derrière ma nuque et m'avait attiré jusqu'à lui puis au lieu de déposer l'habituel papillon au coin de ma bouche, ses lèvres couvrirent les miennes qui tressaillirent. Nous sursautâmes au bruit de la sonnette. Michael caressa ma joue en se levant puis disparut dans le hall d'entrée. Je ne voyais pas son interlocuteur mais j'entendais sa voix.

« -Nous avions rendez-vous à sept heures et demie, pourquoi n'es-tu pas passé me prendre. » La voix était aiguë et pleurnicharde.

« -J'ai eu des problèmes à l'hôpital, expliqua patiemment, Michael.

BY NC ND

-Eh ! Bien ! Tu es rentré à présent, non, qu'est-ce que tu attends ? Habille-toi !

-Je ne sors pas ce soir, Sébastien. J'ai à faire.

-A faire ? Ça veut dire quoi ?

-Simplement que je dois travailler.

-Tu es avec quelqu'un, c'est cela ?

-Avec la personne avec laquelle je dois travailler. »

Sébastien dut pousser Michael de côté pour entrer dans la pièce principale.

« -C'est lui ? Tu dois travailler avec lui ? grinça le jeune homme dégingandé qui venait d'entrer et pointait un index tremblant dans ma direction. J'imagine votre travail ! Il est plutôt brouillon, d'ordinaire tu fais mieux les choses ! Regarde sa chemise…

-Sébastien ! Va-t'en, s'il te plaît !

-Il aurait dû te tabasser plus fort, Roby, c'est tout ce que tu mérites. Je croyais que tu avais meilleur goût ! Il est moche ton type, il est vieux et en plus il louche ! Quelle pitié ! Ne pense pas à te jeter à mes pieds pour me récupérer, je ne veux plus te voir ! » Sur ce, Sébastien sortit d'un air offensé.

Michael referma la porte et revint vers moi. Je m'étais levé. Je voulais partir. Je l'avais contraint à rompre avec son amant et cela n'améliorait pas mon déjà profond sentiment de culpabilité.

« -Tu penses aller où comme cela ? m'interrogea Michael qui se plaça devant moi.

-A la maison. Tu avais un rendez-vous.

BY NC ND

-Ne dis pas de bêtises. J'aurais rompu de toute façon, je n'ai pas l'intention de me faire taper dessus tous les soirs. »….*Voilà un homme raisonnable !...* Michael essaya de remettre de l'ordre dans mes vêtements. Il me poussa avec douceur sur le divan et me passa un bras autour des épaules. Il appuya sa tempe contre ma tempe et murmura :

« -Aussi difficile que parler puisse te sembler, garder le secret le sera plus encore. De sa main libre il frôlait ma cuisse dessinant de légers allers-retours. Ce contact finit d'exaspérer mes sens et je m'écroulai. Je cachai ma tête au creux de son cou et susurrai :

« -Je suis un homme battu ! » Je sentis que Michael inspirait profondément avant de parler.

« -Tu veux dire que Laurent te frappe ? demanda-t-il incrédule, en détachant les syllabes. » Je relevai la tête, abasourdi.

« -Laurent ? Oh ! Non ! Pas Laurent. Ma…ma femme…me…me battait…Léa me battait.

-Tu as employé le présent, Alexandre. Tu as dit "je suis un homme battu".

-C'est parce que je me sens encore comme cela aujourd'hui, même après quatre ans de veuvage, même après un suicide raté, je sens encore les coups, les humiliations, la douleur physique et morale, je les sens encore, tous les jours Mischa, tous les jours ! Il n'y a pas un instant qu'un geste, un mot ne me ramène à ces années, pas une seconde où je puisse me libérer de ce fardeau, je n'en peux plus, Mischa, je n'en peux plus ! » …*Finalement…* Quinze années de silence rompu en quelques secondes provoquèrent en moi l'effet d'une explosion. J'eus la sensation qu'une onde violente envahissait mon cerveau, se propageant peu à peu

BY NC ND

dans tout mon corps, bouleversant l'équilibre précaire dans lequel je le maintenais, brisant les murs que j'y avais érigés, détruisant les subterfuges dont j'avais jusqu'à présent vécu. Quand l'onde arriva au bout de mes doigts, je m'agrippai violemment à Michael et j'éclatai en sanglots. Des années de sécheresse se mutèrent en une saison de moussons dévastatrices. Mes pleurs étaient aussi douloureux que libérateurs. J'étais à la fois soulagé d'avoir enfin confessé mon calvaire, mais devoir faire face à cette nouvelle condition me terrorisait. Etre battu par sa femme et en supporter plus ou moins bien les conséquences est une chose, avouer l'être ou l'avoir été en est une autre…*Tu as fait le premier pas, Alexandre, je suis fier de toi*…Je n'étais pas certain d'être à la hauteur de cette épreuve.

Je me calmai peu à peu sous les caresses de Mischa. Je n'avais pas le courage de quitter ses bras et encore moins celui de le regarder en face. Ce fut lui qui s'éloigna imperceptiblement de moi. Il prit mon visage dans ses mains et déposa ses papillons sur mes yeux –mes lunettes avaient disparu une fois encore- sur mon nez, mes joues et mes lèvres. Il caressait mon front, essuyait mes larmes alors que les siennes roulaient libres et abondantes. Il me serra à nouveau contre lui et nous restâmes ainsi très longtemps. Michael brisa à nouveau le silence quand nos larmes semblèrent taries :

« -Tu penses pouvoir m'en parler à présent ?

-Je crois que oui. Mais je doute fort de réussir à tout te raconter en une seule fois. C'est au-dessus de mes forces.

-Non, bien sûr. Tu le feras quand tu en auras envie, quand tu te sentiras assez calme.

-Oui.

BY NC ND

-Je suppose que la journée d'aujourd'hui a aidé à faire tout exploser.

-Celle d'hier aussi.

-Quand je pense à ce que je t'ai dit sur le suicide, Seigneur ! Alexandre, tu ne me caches rien n'est-ce pas ? Les traces que tu portes sur les poignets…qui t'a fait cela ?

-C'est un accident, un simple accident. Hier soir Laurent et moi avons eu une discussion. Il m'a dit qu'il n'en pouvait plus, qu'il voulait consulter un psychiatre. Mais avant de me dire cela il a eu un accès de colère à cause d'une chose qu'il aurait voulu que je fasse et que je n'ai pas faite. Il m'a pris les poignets et les a serrés tellement fort que…

-Laurent est violent avec toi ?

-Non, non ! Il ne l'a jamais été, pas avec moi du moins. Je t'expliquerai. Simplement comme tu as pu comprendre hier, Maïté sous certains aspects ressemble étrangement à la mère de Laurent et il en a été aussi bouleversé que moi. C'est très dur pour lui de vivre avec un père comme moi, je crois.

-Je pense au contraire qu'il t'aime énormément et qu'il reste avec toi pour te protéger.

-Il devrait vivre sa vie.

-Ne l'as-tu pas protégé lorsqu'il était enfant ?

-Je crois plutôt que je lui ai gâché sa vie !

-Tu es trop sévère avec toi !

-Le rôle d'un enfant n'est pas de protéger son père. Cette nuit nous avons dormi dans le même lit. Deux noyés accrochés au même radeau.

BY NC ND

-Et Quentin ?

-La troisième génération touchée par Léa.

-Tu ne t'es jamais adressé à personne pour demander de l'aide ?

-Quelle aide, je n'avais pas besoin d'aide. J'ai géré ma vie comme j'ai pu et j'ai limité les dégâts.

-Tu crois ?

-Je ne sais plus, Mischa, je ne sais plus ! A certains moments, je me dis que je ne pouvais rien faire d'autre et parfois j'ai l'impression d'avoir détruit ma vie, celle de ma femme, de mon fils et aussi celle de mon petit-fils.

-Alexandre, tu es sans force, je crois qu'il est préférable que nous arrêtions cette discussion Nous la reprendrons quand tu voudras.

-Je n'ai pas appelé Laurent, il va s'inquiéter si je rentre trop tard.

-Appelle-le et je te reconduis chez toi, laisse ta voiture à l'hôpital, je passerai te prendre demain matin. »

A partir de cette soirée je narrai à Michael mon passé, il m'écouta comme personne ne m'aurait écouté par la suite et je lui dois ma vie.

12.

J'avais vingt ans, j'étais insouciant, j'aimais la vie, la jeune femme que je fréquentais depuis trois mois, mes études à la Faculté de Médecine, et ma timidité n'était pas maladive mais, à ce qu'on disait, ajoutait à mon charme et à ma

BY NC ND

gentillesse. J'étais sportif et si je ne bénéficiais pas d'un visage particulièrement séduisant, mon corps, lui, pouvait faire quelques envieux. Je savais m'en servir dans les compétitions sportives et dans un autre genre d'activité…J'étais fidèle, mais mes fidélités ne duraient jamais bien longtemps. Je n'étais pas du style à vivre deux ou trois histoires à la fois, j'étais un peu paresseux et je tenais à ma tranquillité.

J'habitais avec mes parents et mon frère Marc, de cinq ans mon aîné. Mon père aimait se faire respecter et nous avait toujours menés à la baguette, ne négligeant pas quelques gifles ou quelques coups de martinet à l'occasion, mais dans l'ensemble notre vie était sereine.

J'avais décidé d'offrir à mon flirt du moment un bijou pour son anniversaire. Nous devions dîner ensemble et je ne voulais pas arriver les mains vides. J'étais loin de posséder une fortune et ce n'était pas mes petits travaux occasionnels qui me remplissaient les poches. Pourtant j'avais résolu d'aller chez un bijoutier renommé et de choisir une babiole pensant que le paquet orné d'un grand nom aurait joué un rôle non négligeable, compensant la dépense minime que je pouvais me permettre.

Bijouterie Lambert. Orfèvres de pères en fils, beaucoup de goût, d'originalité, de classe et de zéros sur les étiquettes…J'entrai. La boutique n'était pas immense, mais respirait un luxe élégant. Rien d'excessif mais tout à la bonne place, tout de la couleur et de la texture idéale, des bouquets de fleurs fraîches, des lustres en cristal de Murano et des vendeuses habillées Yves Saint Laurent. Je me dis que j'allais faire les yeux doux à l'une de ces vendeuses, demander simplement un petit sachet à l'emblème de la bijouterie et que j'irais acheter ma babiole sur le marché

aux puces. Il était impossible qu'ils vendent ici quelque colifichet adapté à mes possibilités. Je n'eus pas le temps de parfaire mon plan de bataille car une jeune fille au parfum précieux me demanda avec un sourire enjôleur ce qu'elle pouvait faire pour moi. J'expliquai que je cherchais une bague en argent. Elle m'indiqua le chemin et m'arrêta devant une vitrine où était exposé ce que je désirais. Elle allait ouvrir la vitre, qu'aucune trace de doigts ne salissait, quand une femme d'environ vingt-cinq ans s'approcha d'elle et susurra d'une voix profonde:

"-Sandra, j'aimerais que vous alliez parler avec Madame Rochefort au sujet d'un fermoir dont vous avez discuté avec elle hier. Je vais m'occuper de Monsieur.

"-Bien, Mademoiselle Lambert ! Sandra me salua et me laissa avec la nouvelle arrivée. J'espérais que ma bouche était hermétiquement fermée et que je n'étais pas en train de baver comme un idiot. Mademoiselle Lambert m'observait avec un sourire ironique. Elle avait dû au premier coup d'œil, se rendre compte que je n'étais pas un client pour la maison. Je la dévisageais tout en donnant l'impression de m'intéresser à la vitrine, mais je devais très mal donner le change. La demoiselle me laissa toutefois le temps de tout admirer, la vitrine et le reste.

Elle portait une robe noire sans manche au décolleté carré qui mettait en évidence des épaules délicatement musclées, un cou d'ivoire où reposait un bijou en or de facture étrusque. La robe cintrée mettait en valeur un corps qu'il était difficile de ne pas imaginer parfait. Les jambes gainées de soie gris pâle l'étaient sans l'ombre d'un doute et les pieds cambrés dans des escarpins arachnéens de cuir noir auraient rendu fou n'importe quel fétichiste.

BY NC ND

Le visage avait l'ovale enchanteur des camées et la couleur particulière qu'ont ces bijoux anciens. Un rose teinté de nacre qui évoquait une douceur impalpable. Les yeux légèrement en amande brillaient d'une lumière de saphir et les lèvres gourmandes luisaient d'un reflet de grenat. La chose la plus extraordinaire était pourtant une autre : les cheveux. Je n'en avais jamais vu d'aussi longs. D'une blondeur d'or antique ils descendaient, épais et à peine ondulés jusque sous les fesses. Ils étaient retenus en arrière par une fine écharpe de soie vert turquoise. Quand Mademoiselle Lambert estima que j'en avais assez vu pour me faire une idée des trésors en exposition, elle me demanda ce qui m'attirait le plus. Je la fixai finalement droit dans les yeux et elle eut sa réponse.

« -Si vous le désirez, nous pouvons essayer quelques modèles, » reprit-elle avec cette voix qui à elle seule avait suffi à me provoquer une érection.

Elle retira de la vitrine divers anneaux et les posa délicatement sur le velours d'un plateau de bois sombre placé sur la minuscule table qui nous séparait. Elle les caressa presque amoureusement puis me proposa de lui passer quelques bagues afin que je puisse me rendre compte de l'effet. Je pris sa main dans la mienne. Elle était longue et fine mais j'en devinais facilement la force. Les ongles parfaitement manucurés portaient une laque dont la couleur était identique à celle du rouge à lèvres. Un tremblement involontaire m'agitait et cela élargit le sourire de la bijoutière. J'enfilai une bague à son index gauche et elle, re mua ses doigts sans les ôter de ma main. Ce contact affolait mes sens qui de toute façon avaient perdu depuis longtemps ce qui leur restait de logique.

« -Je ne sais pas, murmurai-je.

cc BY NC ND

-C’est pour une occasion spéciale ? demanda-t-elle.

-Pas vraiment, mentis-je.

-Peut-être pourriez-vous y penser un peu dans ce cas. J’aimerais avoir l’occasion de vous expliquer ce que désirent les jeunes femmes d’aujourd’hui en matière de belles choses, lors d’un dîner en tête-à-tête par exemple. Je suis certaine qu’ensuite vous aurez les idées plus claires. »

Si mes idées ne semblaient pas franchement claires, les siennes avaient apparemment la pureté d’un diamant de la plus belle eau. Le seul problème résidait dans le fait que mon portefeuille n’était certes pas à la hauteur des désirs de cette singulière jeune femme d’aujourd’hui. Elle lut dans mes pensées.

« -Je considère cela comme une opération publicitaire, murmura-t-elle. La bijouterie Lambert se fera un plaisir d’offrir ses précieux conseils à un client potentiel. »

Mademoiselle Lambert avait choisi le restaurant ainsi que le menu. Tout fut parfait. Je me sentais un gamin qu’on aurait emmené au parc d’attractions et auquel on aurait promis une surprise finale. Je pense que la surprise fut plus pour Mademoiselle Lambert que pour moi. Je pouvais paraître incolore mais sans vouloir jouer les mâles vantards et fats j’étais un amant plus que respectable. Je m’adaptais sans problèmes à mes maîtresses et celle du moment n’avait certes pas une fantaisie déchaînée mais, malgré mon jeune âge, j’étais heureux si je pouvais rendre heureux. Pourtant j’aimais diversifier les sensations et certaines éducations rigides ne permettaient pas aux imaginations de planer en liberté.

Léa Lambert était un animal sauvage. Elle me le fit comprendre dès que nous passâmes le seuil de son appartement.

BY NC ND

Ses gestes lents et précis exacerbèrent un désir que je contenais depuis la scène des anneaux. Elle jouait de tous ses membres, de sa langue, de ses cheveux et de sa voix pour me porter à l'exaspération puis ralentissait son rythme ce qui me contraignait à la supplier de continuer. Elle semblait adorer ces prières. Après une longue séance de cette douce torture, j'explosai enfin pensant que ma dernière heure était arrivée. Je retombai lourdement sur le tapis persan où elle m'avait jeté et essayai de retrouver mon souffle. La tête me tournait. Léa ne me laissa pas le temps de me reprendre. Elle me chevaucha puis me lança avec sarcasme :

« -Voyons un peu ce dont tu es capable. »

Elle ne s'attendait pas à ce dont j'étais effectivement capable et fut contrainte, elle aussi, à demander grâce pour pouvoir récupérer une respiration digne de ce nom.

« -Laisse tomber les anneaux en argent, Docteur. J'ai de mieux à t'offrir » chuchota-t-elle en m'enfilant sa langue dans l'oreille et… ailleurs.

Deux mois plus tard elle m'offrait nos alliances et un luxueux repas de noces.

Elle avait une réponse à toutes mes objections en ce qui concernait l'argent. Je devais étudier, c'était mon travail et mon devoir du moment. Je ne devais m'occuper de rien, c'est elle qui penserait à tout. Elle était considérée comme associée dans la bijouterie et gagnait suffisamment à elle seule pour nous faire vivre dans le luxe. Nous nous installâmes dans un magnifique appartement du XVIème arrondissement qu'elle meubla avec son goût impeccable. Nous vivions un amour fou, une lune de miel qui dura bien après notre retour de Tahiti, qui avait hébergé notre voyage de noces.

BY NC ND

13.

BY NC ND

Michael arrêta sa voiture devant chez moi. Il me demanda si je désirais qu'il m'accompagne à l'intérieur. Je refusai et le quittai sans le saluer.

La sensation relative de sécurité que j'avais éprouvée lorsque je me confiais à lui disparut dès que je me retrouvai sur le sentier d'ardoises qui serpentait jusqu'à ma porte. Il pleuvait. Une brume d'eau glacée s'insinuait entre les pans de ma chemise mal fermée. Je frissonnais. J'aurais voulu tomber malade et être contraint de garder la chambre. J'aurais évité ainsi de devoir affronter ceux qui, j'en étais convaincu, savaient. Tout le monde à présent savait. J'avais craqué, je n'avais pas su garder le secret et je devrais en payer les conséquences, mais je n'étais pas prêt. Comment un homme à la carrière assurée peut-il admettre que sa femme le battait ? Et comment ce même homme peut-il survivre à un tel aveu ?

La première personne à affronter était Laurent. Comment aurait-il pris la chose ? Je ne lui avais rien demandé. J'avais tout fait dans un accès de désespoir, j'avais, pour soulager une douleur intense, pris une décision qui le concernait lui aussi. Lui aussi, pendant toutes ces années, avait fait semblant d'avoir des parents normaux, des parents aimants et qui s'aimaient, alors qu'en réalité, il devait vivre dans une terreur constante. Laurent aussi, s'était construit des paravents protecteurs. Quel droit avais-je de les jeter à terre, l'exposant ainsi au monde, sans l'avoir interpellé ?

La lumière de la salle à manger était éteinte, mais je voyais danser sur les vitres les lueurs, parfois vives parfois ternes, des images télévisées. Je ne pouvais pas aller coucher en faisant semblant que tout allait bien. Laurent avait développé depuis sa plus tendre enfance des antennes qui lui permettaient de prendre

BY NC ND

la température des situations et des personnes avec un instinct infaillible. Je ne l'aurais pas trompé. Je me décidai à entrer chez moi après avoir passé et repassé mes clés des dizaines de fois d'une main à l'autre.

Laurent quitta le divan où il était assis et courut à moi. Il actionna l'interrupteur et mes yeux rougis de pleurs, de fatigue et de tension, clignèrent douloureusement.

« -Papa ! Que t'est-il arrivé, cria Lauren,t avec dans la gorge l'angoisse de nos plus vilains jours.

-Rien ! Rien ! Je t'expliquerai, répliquai-en levant une main que je voulais rassurante.

-Tu as pleuré ? Tu es malade ? Tu as eu un accident ? Au téléphone tu disais seulement que tu étais en retard, pas que tu rentrais dans un état pareil ! Et tes vêtements ? Qu'as-tu fait ? Tu t'es battu ? Papa ?!

-Laurent, arrête-toi ! J'aimerais prendre une douche et me changer, puis nous parlerons, je te le promets.

- Veux-tu que je te réchauffe ton repas ? » me demanda-t-il en se calmant. Il indiqua la table sur laquelle mes couverts étaient restés bien alignés sur le set aux motifs hivernaux. Laurent avait retourné le verre dans l'assiette. Les Mouret étaient maniaques de pères en fils, c'était inéluctable. Même Quentin rangeait ses jouets avec un soin méticuleux, qui était loin de me remplir d'orgueil. Ce soin m'épargnait certes le malaise de constater un désordre que Laurent et moi réputions dangereux, mais il démontrait que son père et moi lui avions transmis une manie dont il souffrirait et surtout dont il n'avait aucun besoin tant qu'il vivait avec nous. L'ordre était une belle chose, cette peur qu'un objet déplacé puisse déclencher un drame, absolument pas.

BY NC ND

« -Je te remercie, je n'ai pas faim. Je reviens tout de suite. Quentin dort ?

-Oui.

-J'arrive. »

Je préparai mon pyjama et mes sous-vêtements sur le tabouret de la salle de bains, quittai mes vêtements humides puis me jetai sous la douche. J'avais espéré que l'eau chaude dénouerait mes muscles tétanisés mais il n'en fut rien. J'essayai l'eau froide en serrant les dents, mais en pure perte. L'extérieur était propre, l'intérieur restait un enchevêtrement d'immondices, sale, gluant et étrangement chaud, de cette chaleur écoeurante qui monte des tas d'ordures. Peut-être valait-il mieux ne pas trop nettoyer en fait, car je pourrais me retrouver complètement vide, et cette chaleur disparaîtrait. D'où pourrais-je la tirer, alors ? Si tout ce que j'avais vécu jusqu'ici se révélait erroné et inutile, que me resterait-il ? Jusqu'à présent, ce qui me réchauffait - pourriture ou non - m'avait permis de survivre, mais si j'y renonçais, d'où pourrais-je extraire de quoi alimenter le feu de ma vie ?

Je remis dans la baignoire la bassine de plastique bleu, qui hébergeait tous les jouets dont Quentin remplissait l'eau de son bain lorsqu'il se lavait. Un canard d'un orange improbable, un crocodile qui ouvrait une gueule qu'un dentiste vétérinaire aurait trouvée fascinante, de nombreux petits poissons multicolores et les morceaux d'un puzzle à recomposer sur les carrelages gris et azurs qui couvraient les murs de la pièce.

Je rinçai mon verre à dents, y fis couler un peu d'eau et le portai dans ma chambre. J'ouvris le tiroir fermé à clé de la petite table que Laurent avait si effroyablement balayée la veille au soir et sortis d'une trousse de toilette un flacon de Valium. Je laissai tomber trente gouttes du liquide rosé dans le verre que je

BY NC ND

vidai d'un trait. Le goût prononcé de framboise m'écoeura. Je n'avais jamais recours aux tranquillisants. D'ordinaire, je sortais seul de mes crises d'angoisse, mais ce soir je savais que sans aide je ne serais allé nulle part. En outre, je devais absolument dormir si je ne voulais pas commettre d'erreurs le lendemain dans le service et lors des endoscopies que j'aurais dû pratiquer.

Je refermai avec soin le tiroir et reposai le trousseau de clés dans la poche droite de mon veston. Il était hors de question que Quentin mette les mains sur cette trousse. Elle contenait suffisamment de jolis comprimés de toutes les couleurs pour permet tre à un homme de quarante-cinq ans de rejoindre le paradis en très peu de temps, à plus forte raison à un bambin de cinq ans !

Je me décidai enfin à rejoindre Laurent.

J'éteignis la lumière en pénétrant dans la salle à manger, j'ôtai mes lunettes et les gardai dans les mains, les balançant lentement par une branche. Laurent s'était de nouveau assis devant la télévision, mais avait appuyé sur la touche qui éliminait le son. Il fixait les images sans les voir vraiment et devait songer à notre prochaine discussion. Il sursauta quand je m'assis à côté de lui. J'abandonnai mes lunettes sur la table basse.

« -Je ne t'ai pas entendu entrer, fit-il comme il se tournait vers moi.

-Je suis moins bruyant que Quentin, tentais-je de plaisanter.

-Cela ne fait aucun doute ! Ce soir il était particulièrement excité, j'ai eu un mal fou à l'endormir. En plus il ne cessait de me demander pourquoi tu n'étais pas à la maison. Tu sais ce qu'il m'a dit ? « Je crois que Grand-Pa a une fiancée. S'il était à son travail, il aurait téléphoné ; s'il avait eu un accident, c'est la police qui aurait téléphoné, mais s'il nous laisse ici tout seuls c'est parce qu'il a la fiancée. C'est un secret, c'est pour cela

qu'il ne nous appelle pas. Mais quand même, demain je le gronderai. Il doit nous dire où il est parce que moi j'ai un peu peur. Pas toi, Papa ? » Voilà ! Ton petit-fils pense que tu as une fiancée !

-Il est gentil ! Ça me remonte le moral que quelqu'un me pense digne d'une fiancée ! » Je souris en imaginant Quentin, son petit index en l'air, en train d'expliquer à son père les raisons de mon retard. J'étais navré de lui avoir fait « un peu peur ». Je le dis à Laurent.

« -A moi, tu es en train d'en faire énormément, Papa, chuchota mon fils, la tête baissée.

Je posai une main sur sa cuisse et m'adossai au divan. Je ne savais pas par quoi commencer.

« -Un de mes patients est mort, ce soir.

-Ce n'est pas le premier malade que tu perds. Qu'avait-il de spécial, demanda Laurent en me regardant cette fois.

-Il s'est suicidé. Dans le service. Avec les fils du téléphone. » J'entendis Laurent avaler bruyamment sa salive. Le suicide n'était pas son sujet ,favori, loin de là ! Il reprit pourtant avec un calme contraint :

« -Ce n'est pas non plus la première fois que tu dois affronter un suicide. Vous recevez souvent des TS[1], non ? »

Il avait employé l'abréviation utilisée dans les hôpitaux pour désigner les personnes ayant essayé de mettre fin à leurs jours. Je ne savais pas si c'était parce que je m'en servais de temps à autre ou s'il l'avait entendu prononcer lorsque je gisais sur mon lit de réanimation.

« -Cet homme l'a fait pour deux raisons. Je ne sais pas laquelle des deux l'a emporté sur l'autre. Il était atteint de la ma-

---

[1] TS: tentative de suicide.

BY NC ND

ladie d'Alzheimer et, bien qu'encore à un stade peu avancé, sa famille a décidé de le placer dans une maison qui accueille les personnes souffrant de ce genre de pathologie. Il a pu ainsi se rendre de ce que seraient ses derniers jours.

-Mais c'est épouvantable ! gémit Laurent indigné.

-Ça l'est, oui. Mais je ne me crois pas en droit de juger sa famille pour avoir pris une telle décision. Bien souvent, les démences, quelles qu'elles soient, sont difficilement tolérées par l'entourage et malheureusement, le fils ne supportait pas les oublis de son père, ses erreurs, ses questions répétées maintes fois et leurs réponses jamais comprises tout à fait. Il a commencé à le frapper. Cela, je ne peux l'accepter…

« -Oh ! Seigneur ! » Laurent cacha sa tête dans ses mains et les coudes appuyés sur les genoux, il agita ses cheveux blonds de droite et de gauche. Puis il se releva brusquement et me saisit un bras. Il remonta rapidement la manche de mon pyjama et resta immobile, les yeux plantés sur le bracelet d'hématomes qui entourait mon poignet. Je détachai lentement ses doigts crispés et recouvrit les traces obsédantes. Je pris le visage de mon fils dans mes mains et le l'obligeai à me regarder.

« -Laurent, ce n'est pas à cela que je voulais arriver, tu entends.

-Je t'ai fait mal. Je n'avais pas le droit…

-C'est un accident.

-Non ! Je pourrais le refaire !

-Tu ne le referas pas.

-Qu'en sais-tu ? *Elle* l'a refait *elle,* et refait et refait encore…

-Tu n'es pas *elle*.

BY NC ND

-Qu'en sais-tu, répéta Laurent ? Tu ne peux pas en être sûr. Il ne faut pas me permettre de recommencer une chose pareille, Papa, il ne faut pas !

-Je ne te le permettrai pas, fis-je avec douceur.

-Promets, implora Laurent avec un accent infantile déchirant.

-Je te le promets.

-Pourquoi ne l'as-tu pas empêchée, *elle* ? Pourquoi l'as-tu laissé faire ?

-C'était différent.

-Non, Papa, ce n'était pas différent et tu le sais très bien. Si tu l'avais retenue, peut-être notre vie en aurait-elle été changée. »

C'était bien là le doute obsédant qui me rongeait. Si j'avais agi différemment, notre vie aurait-elle été réellement autre ? Je ne croyais pas avoir eu beaucoup de choix. J'étais convaincu d'avoir fait ce qui convenait le mieux à ma famille, mais étant donné le résultat, j'avais très certainement commis quelque erreur. Pourtant je n'arrivais pas à comprendre où se nichait cette erreur, je ne discernais pas le carrefour où j'avais pris le mauvais chemin. En plus de mes expériences douloureuses, mes angoisses se nourrissaient justement des ces doutes-là, des ces interrogations, de cet éternel sentiment de culpabilité.

Ce n'était pas la première fois que Laurent me portait des accusations, il l'avait fait souvent durant son enfance et son adolescence. Celle-ci avait pourtant un autre goût. Elle me touchait profondément et arrivait au moment où j'avais décidé de partager avec quelqu'un d'autre tous ces doutes qui me rongeaient. J'aurais pu m'offenser, me sentir totalement détruit à l'idée d'avoir ruiné la vie de mon fils, pour avoir parcouru une route qui menait seulement à la souffrance et à la honte. Mais je coha bitais avec cette certitude depuis trop longtemps pour me sentir

BY NC ND

blessé si Laurent me rappelait ce que je l'avais contraint à vivre. Aucun de ses mots ne pouvait être plus dur que ceux que je m'adressais tous les jours.

Pourtant, la question qu'il m'avait posée concernait en fait davantage le présent que le passé et mettait en jeu plus sa propre personne que moi-même. Il craignait de devenir comme *elle*, de se comporter comme *elle* et il me demandait de l'aider, de le protéger de ses propres instincts pour que notre vie, pour que sa vie soit différente de ce qu'elle avait été. *Elle* ne m'avait jamais appelé à l'aide. Si *elle* me l'avait demandé, les choses auraient été complètement différentes, de cela j'étais absolument convaincu, mais *elle* ne l'avait pas fait et nous avions dû nous arranger avec les sentiments que chacun de nous avait à portée du cœur et de l'âme.

Laurent, lui, quémandait cette aide qui pouvait tout transformer. Je ne sais pas ce que j'étais capable d'offrir, mais j'aurais donné tout ce qui était en mon pouvoir et j'aurais puisé aux tréfonds de moi-même pour extraire ce qui était nécessaire sinon au bonheur du moins à la tranquillité de mon fils.

Cette décision et l'action du Valium contribuèrent à me détendre un peu et à me donner le courage nécessaire pour avouer à Laurent que j'avais parlé de nous à un étranger…*Un allemand ! Mais si, c'est de l'humour !* Laurent ne m'en laissa pas le temps.

« -Papa, je ne voulais pas t'accuser de quoi que ce soit. J'imagine que tu as fait ce que tu as pu et je ne te reproche rien. Je t'ai débité assez d'idioties quand j'étais petit…

-Tu avais de bonnes raisons à ce moment là, et il t'en reste d'excellentes encore aujourd'hui. A propos de raisons valables pour m'en vouloir, je crains de devoir en ajouter une autre à ta

BY NC ND

liste. » Laurent prit un air étonné mais se tut. « J'ai parlé de tout cela avec Michael »

« -Qu'est-ce que tu entends par "tout cela" ? demanda-t-il d'une voix blanche.

-D'*elle*. »

Si j'avais appelé ma femme par son prénom en discutant avec Michael, c'était parce qu'il devenait extrêmement difficile de poursuivre une conversation en continuant à désigner une personne bien précise par le seul pronom personnel. Avec Laurent, les choses étaient différentes. Il n'existait pas de Maman, de Léa, de ma femme ou de ta mère, de ta femme ou de ma mère, elle était seulement *elle*. Je dois ajouter que s'il avait été possible d'éliminer ce *elle*, nous l'aurions fait. Laurent et moi pouvions parfois affronter le passé, ce qui était rare, mais nous ne le faisions qu'en regard à certains de nos états d'esprit que nous ne pouvions expliquer que par ce passé. Pourtant même dans ce cas nous essayions de nommer Léa le moins possible.

« -Tu veux dire que tu lui as tout expliqué ? m'interrogea Laurent ébahi.

-Pas encore, mais je lui ai confié qu'*elle* me frappait. » Je rougis et baissai la tête. Laurent eut une réaction à laquelle je ne m'attendais pas. Il glissa au bas du divan puis s'agenouilla devant moi, il prit mes mains dans les siennes et les secoua doucement pour m'obliger à le regarder. J'obtempérai. Ses yeux luisaient. De larmes mais aussi de ce que j'interprétai comme une sorte de joie…

« -Tu as bien fait, je suis content que tu le lui aies dit.

-Tu n'es pas fâché ? m'étonnai-je.

-Pourquoi devrais-je l'être ? Michael me plaît. Si tu en avais touché mot à la pin-up je ne t'aurais plus jamais adressé la pa-

BY NC ND

role, mais je suis sûr que Michael saura t'écouter. Je comprends très bien que tu aies voulu te libérer de ce fardeau, Papa. Hier j'ai effleuré l'argument psychiatre parce que je n'arrive plus à garder pour moi tout ce qui m'agite. Si tu préfères un ami pour confident, je t'approuve totalement… Il a si longtemps que tu n'as pas d'ami, ajouta Laurent tristement.

-C'est vrai, oui. Viens t'asseoir, ne reste pas à genoux, s'il te plaît. » Mon fils reprit sa place sur le divan après avoir passé une main fugace sur mes poignets.

« -Je suis tellement soulagé que tu ne m'en veuilles pas, j'avais peur que tu n'apprécies pas que j'aille laver mon linge sale en dehors de la maison.

-Papa, nous sommes submergés de linge sale, si quelqu'un ne nous donne pas un coup de main, nous suffoquerons dans nos draps…

-Dans **mes** draps tu veux dire…

-J'ai peur qu'au point où nous en sommes il n'existe plus de 'miens', de 'tiens' ou …de 'siens'.

-Tu as raison, je présume.

-Papa, je sais que ce sera terriblement douloureux. Tu as fait le premier pas avant moi. J'ai décidé d'aller voir un psychiatre mais j'en suis encore au point où l'on ressasse la phrase à dire pour se présenter. Je ne l'ai pas encore trouvée. Toi au moins tu as eu du courage.

-J'ai craqué, lamentablement craqué, Laurent. Cela n'a pas été une question de courage.

-Quelle importance ! Pourquoi Michael ? » …*Et Maintenant qu'est-ce que tu lui racontes ?*...Je suppose qu'un père ne devrait pas aborder le sujet de sa propre sexualité avec son fils. D'ordinaire, ce sont les enfants qui posent des questions ou du

BY NC ND

moins, s'ils n'en posent pas, ce sont les parents qui commencent avec l'habituel "nous devons parler un peu tous les deux". Devais-je parler à Laurent de ce lien étrange qui m'unissait à mon assistant…*Unir ! C'est un bien grand mot…*

« -A quoi penses-tu, Papa ?

-A Michael, répondis-je simplement.

-Comment se fait-il que vous soyez devenus amis ? Je ne te connais aucun ami, si ce n'est Philippe. » Philippe Arès, le pédiatre de Laurent. Philippe, sans lequel le peu que nous avions sauvé de nos vies ne serait jamais parvenu à Chazelle, Philippe mon seul ami, avant Michael… *Une vie bien remplie, il n'y rien à dire ! Deux amis en vingt ans…Chapeau !…*

« -J'ai apprécié Michael dès que nous nous sommes connus à mon arrivée au CHG, mais nous n'avions que des rapports stric tement professionnels…*Ben, voyons !…*Puis à grâce à un compte rendu qu'il devait terminer pour Ledoux, nous avons approfondi ces rapports. Michael est gay.

-Il doit plaire beaucoup, il est très beau, déclara Laurent à ma grande surprise.

-Il l'est, oui. Michael a eu une façon toute à lui pour sceller notre amitié, dis-je avec effort.

-Quelle façon ? voulut savoir Laurent intrigué. Tu n'es pas homosexuel, toi. Je ne comprends pas.

-Baisers, caresses, murmurai-je, alors qu'un flot brûlant inondait mes joues.

-Et tu l'as laissé faire ? fit Laurent, interloqué.

-Oui.

-Tu es en train de me dire que vous êtes amants ? s'agita mon fils.

-Non ! Non, mais…

BY NC ND

-Mais quoi ? » Le ton n'était pas agressif, seulement empreint de curiosité.

« -Ses attentions ne me déplaisent pas, avouai-je en réussissant à regarder Laurent dans les yeux.

-Je vois, lâcha-t-il pensif. Je sais ce que tu ressens mieux que tu ne pourrais le croire » ajouta-t-il. Puis pour la seconde fois durant cette soirée irréelle, Laurent me surprit. « Après ce qu'*elle* nous a fait vivre, il a eu ce qu'Estelle m'a fait vivre. Et après Estelle, je m'étais juré de rayer les femmes du genre humain. Heureusement qu'il m'est né un fils. Si j'avais eu une fille, je l'aurais noyée !

-Laurent ! m'exclamai-je, choqué.

-Quoi, Laurent ! Après la naissance de Quentin, la seule idée de parler à une femme, d'en toucher une, me répugnait. J'ai travaillé avec *elle* parce que j'avais l'habitude, mais les autres je ne les regardais plus. Tu ne peux pas savoir de combien de sperme j'ai arrosé la baignoire ! » …*Tu peux toujours lui dire que celle de Chazelle,, c'est toi qui la remplis* ! … « Puis lors d'une de mes rares soirées en discothèque, j'ai connu un type, un gay qui m'a dragué. Je me suis laissé faire. C'était rassurant. Je m'étais mis dans l'idée que lui, ne pourrait me faire aucun mal, puis quand je l'ai vu insulter le type avec lequel il était arrivé, j'ai compris que je n'étais pas plus à l'abri avec lui qu'avec une femme. Pourtant pendant quelques heures, je m'étais senti mieux, et de cela je lui sais gré.

« J'ai investi dans mon travail à la bijouterie, dans l'éducation de Quentin. Puis *elle* est morte et j'ai cru que j'étais enfin libéré de son influence. J'ai recommencé à avoir une vie sexuelle plutôt intense, comme avant. Toutefois, je n'arrivais pas à avoir suffisamment confiance en moi, ni en elles, pour lier des relations

cc BY NC ND

durables. Puis il y a eu ton…ton accident et notre déménagement. Ici, j'ai eu beaucoup à faire, entre l'aménagement de ma bijouterie, l'école de Quentin. J'ai ralenti un peu. Quand j'ai connu Lili, j'ai eu le coup de foudre, mais je n'ai pas encore eu le courage de l'embrasser. Elle doit penser que je suis complètement idiot. Je te l'ai déjà dit, Papa, j'ai peur de me tromper. J'ai peur qu'elle aussi me déçoive, qu'elle cache en elle un monstre qui surgira quand je m'y attendrai le moins, j'ai peur pour Quentin. Ce qu'il y a de pire pourtant, c'est que j'ai peur de moi-même, peur de ma propre violence. Le fait de t'avoir fait mal hier prouve que je suis incapable de me contrôler et cela me terrorise. Mais je l'aime Papa, si tu savais combien je l'aime… »

Laurent secoua la tête et essuya ses yeux avant que j'aie pu y apercevoir une seule larme. L'histoire qu'il venait de me raconter, je l'avais sinon devinée, du moins entrevue dans son ensemble. Sa façon d'affronter les problèmes était différente de la mienne mais le résultat restait le même : nous avions une vie sentimentale désastreuse et notre confiance en nous était pratiquement inexistante.

« -Tu crois que je me suis réfugié dans l'amitié de Michael parce qu'affronter une femme est au-dessus de mes possibilités ? demandai-je à Laurent.

-Pourquoi, dis-tu "au dessus de tes possibilités" ? Depuis quand n'as-tu pas de relations intimes avec une femme ?

-C'est une question que je n'ai pas envie de discuter, bredouillai-je, affolé.

-Excuse-moi, je ne voulais pas être indiscret, mais tu m'as parlé de Michael, je pensais que …je croyais que tu étais prêt à aborder n'importe quel sujet…

-Pas celui-ci. Je te demande pardon.

BY NC ND

-Parlons de ce qui te va, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise. Pour ce qui est de Michael, je ne sais pas quoi te dire. Vous êtes plus amis qu'amants, non ? Que cette …disons ...relation se transforme en autre chose, j'imagine, ne tient qu'à toi. Si tu as résisté jusqu'à maintenant c'est que tu n'as pas les idées claires. Quel conseil puis-je te donner, Papa ? Nous devrions nous laisser aller, et au lieu de cela nous sommes assis sur ce divan en train de nous demander si nous pouvons nos abandonner à l'amour sans même avoir une idée précise de que devrait être l'amour. C'est plutôt pathétique, tu ne crois pas ?

-Au moins avons nous commencé à nous poser des questions, c'est un début.

-Je l'espère, Papa, je l'espère ! Sinon, je ne donne pas cher de notre peau ! »

Je ramassai les vêtements mouillés que j'avais abandonnés sur le carrelage de la salle de bains, sortis un peu de linge sale du grand panier de rotin puis portai le tout dans la buanderie. Je mis en route le lave-linge après avoir ajouté dans le tiroir qui lui était destiné l'adoucissant au parfum alpestre. « Dis, Grand-Pa, ils mettent vraiment l'air de la montagne dans la bouteille ? » J'observai un instant les chemises tourner et venir battre contre le hublot. Je m'imaginai, chaussette sale poussée de-ci et de-là, au milieu d'une eau pas très claire, tentant de respirer un peu de cet air pur que quelqu'un aurait enfermé dans le flacon bleu. Comment sortirais-je de là ? Vivifié ou mal rincé, sentant encore la sueur et plus élimé qu'avant ? Il était trop tard à présent pour sortir du programme, je devais aller jusqu'au bout, même si ce bout était une poubelle où l'on me jetterait parce que je ne valais plus rien…à moins que je ne décide de m'entortiller moi-même

BY NC ND

autour des fils du sèche-linge… Je quittai presque à regret le spectacle inepte mais envoûtant de la lessive enfouie à présent dans la mousse et je rejoignis mon lit.

J'étais épuisé. J'espérais m'endormir rapidement pour ne pas penser à tous les événements de cette terrible journée. J'aurais voulu pleurer encore, comme je l'avais fait dans les bras de Mischa. Je savais que les larmes que j'avais retenues pendant toutes ses années auraient dû couler un jour ou l'autre. Elles avaient commencé leur voyage puis s'étaient taries trop rapidement. J'eus soudain une envie irraisonnée d'entendre la voix de mon ami et je tendis la main vers mon portable que je laissais toujours sur le chevet durant la nuit. Je venais de le saisir lorsqu'il se mit à sonner. Il s'échappa de mes mains surprises et je dus le cueillir dans un pli de ma couette.

« -Mouret.

-Je ne t'ai pas réveillé ? s'inquiéta Mischa. » Cela relevait de la transmission de pensée. Je le lui dis. Il se mit à rire douce ment. Ce rire me fit désirer plus vivement sa présence. « Je voulais savoir comment tu te sentais. » Je lui narrai ma conversation avec mon fils, omettant les commentaires que nous avions faits à son sujet.

« -J'ai l'impression d'être un aveugle guidant un autre aveugle, lui confiai-je. J'ai une peur terrible de porter Laurent à se cogner contre un mur.

-Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider à recouvrer la vue, murmura Mischa.

-Je t'en suis profondément reconnaissant.

-Alexandre…

-Oui, l'encourageai-je alors qu'il s'était interrompu.

-Je…

BY NC ND

-Tu ?

-Rien, rien. Je voulais simplement te souhaiter une bonne nuit, conclut Mischa rapidement.

-Bonne nuit ! »

14.

Ma vie avec Léa fut une constante lune de miel pendant les quatre années qui suivirent.

Le fait que, grâce à son travail, je ne sois pas obligé de chercher des boulots pour payer mes livres et mes taxes universitaires, était une manne. Je pouvais étudier tant que je voulais sans crainte d'être fatigué ou distrait par ces petits jobs peu rémunérateurs qui obligeaient mes

BY NC ND

compagnons moins fortunés à ralentir le rythme de leurs études, contraints qu'ils étaient à subvenir à leurs propres besoins. Je peux sembler terriblement véniel mais ce n'était certes pas pour son argent que j'avais épousé Léa et de toutes façons, les Lambert avaient veillé au grain: rien de ce qui était de me femme ne m'appartenait. J'avais seulement son amour et cela me suffisait amplement.

Léa était adorable, sans cesse aux petits soins, anticipant mes moindres désirs, attentive à tous ces détails qui font qu'un homme puisse se sentir un roi et jamais un mendiant, comme le disait une chanson. J'éprouvais pour elle un sentiment qui frôlait l'idolâtrie. Je la vénérais comme une déesse et je ne savais rien lui refuser, mais d'ailleurs, me refusait-elle quelque chose? Notre entente sexuelle tenait de la magie. Nous nous retrouvions à faire l'amour à n'importe quel moment du jour et de la nuit, dans les lieux les plus impensables, les cabines d'essayage de ses couturiers, les vestiaires de la piscine, les toilettes de chez Maxim's…

Nous avions à notre service une cuisinière et une femme de chambre car Léa détestait mettre ses jolies mains dans la poussière, dans le ventre d'un poisson ou sur la peau d'un poulet. Seuls les joyaux étaient dignes de ses belles mains. J'avais eu quelques difficultés à m'adapter à cette situation car je n'avais pas l'habitude que l'on me prépare mes repas. Mon père et ma mère travaillaient et bien souvent mon frère et moi devions nous débrouiller en ce qui concernait la cuisine. En outre Maman exigeait que nous fassions le ménage de nos chambres et que nous repassions nos vêtements. Mais se soumettre au luxe et au fait d'être servi n'est certes pas un grand trau-

cc BY NC ND

matisme. Je me pliai à ces nouvelles habitudes de très bon gré et avec une facilité pas si surprenante en fait.

Le jour tant attendu de ma thèse arriva enfin et je la présentai avec fierté et assurance devant Léa, mes parents et mes beaux-parents. Ma femme avait organisé une fête surprise qui rassembla tous nos amis et fut une réussite.

Ce soir là, après avoir fait l'amour dans notre lit pour une fois, je commençai à parler des concours pour l'internat et des médecins qui m'avaient demandé de les remplacer, à présent que j'en avais l'autorité. Léa me dit qu'il n'était pas utile que je me mette à gagner de l'argent immédiatement et que je pouvais poursuivre mon internat comme j'avais étudié. Elle penserait à tout.

«-Léa, mon amour, tu sais que je ne pourrai jamais te remercier assez pour tout ce que tu as fait pour moi, mais il faudra bien qu'un jour j'apprenne à voler de mes propres ailes. Remplacer quelques médecins de temps à autre ne nuira pas à mon internat et en outre, je dois acquérir un peu d'expérience. Et puis, avec ce que je gagnerai, je pourrai enfin d'offrir un cadeau de ma poche, je…» Une gifle coupa ma phrase et mon souffle.

Léa était sous des apparences délicates, une femme d'une force insoupçonnable. Ses partenaires sur les courts de tennis la connaissaient comme la connaissait son entraîneur de natation, et comme j'avais appris à la connaître moi-même lors de nos ébats amoureux.

Si la violence de la gifle pouvait ne pas m'étonner, le coup en soi était un fait complètement inattendu. Léa et moi ne nous étions jamais disputés verbalement, encore moins physiquement.

cc BY NC ND

Ma femme me regardait avec dans les yeux cet air de défi qu'elle prenait lorsqu'elle devait affronter une difficulté imprévue et qu'elle désirait gagner à tout prix.

«-Léa! m'exclamai-je avec dans la voix une surprise inquiète. Qu'est-ce qui te prend !

-Pourquoi tiens-tu tant à me prouver que tu peux gagner de l'argent? Je le sais que quand tu seras médecin, tu en auras autant que moi! Et alors, ce n'est pas une raison pour dénigrer celui que je t'ai donné jusqu'ici. Je l'ai fait parce que je t'aime, pas pour que tu me rembourses un jour ou l'autre!

-Oh! Ma chérie! Je ne voulais pas te blesser!» m'écriai- je alors que je saisissais la main qui venait de me frapper et en baisais les doigts un à un. Je sais que tout ce que tu as fait pour moi, tu l'as fait parce que nous nous aimons. Je voulais simplement dire que je suis heureux d'être médecin, heureux de pouvoir exercer enfin la profession pour laquelle j'ai tant étudié et que finalement, je pourrai moi aussi participer aux dépenses de notre ménage même si tu y pourvois déjà toi-même de façon splendide. Je ne voulais rien te reprocher, Léa. Mais tu sais que nous autres, pauvres hommes susceptibles, nous aimons nous sentir utiles. Ramener à la maison une fiche de paye me rendrait fier de moi, voilà tout. Pardonne-moi si je t'ai offensée, c'était la dernière de mes intentions.»

Elle me regardait d'un air peu convaincu.

«-Tu as une droite plutôt impressionnante, pour une femme aussi jolie, essayai-je de plaisanter et je me massai la joue qui j'en étais certain, portait encore les traces de la gifle.

BY NC ND

-Tu en veux une autre, souffla Léa avec un accent où je refusai d'entendre la méchanceté. Elle voulait plaisanter, c'était tout.

-Non ma perle, je préférerais autre chose.» Je me mis à inscrire d'un ongle langoureux de petits cercles sur ses épaules nues, puis je descendis lentement le long de sa gorge et atteignis ses seins ambrés. Le mamelon excité par mes caresses se dressait dur et tentant. Comme je me penchais pour en goûter la douceur Léa, me repoussa brusquement et me déclara que pour aujourd'hui cela pouvait suffire ! Elle me tourna le dos ostensiblement et éteignit la lumière. Je ne voulus pas insister et retombai sur mon oreiller triste et décontenancé. Je savais que Léa était une femme fière et décidée, qu'elle avait jusqu'ici été le moteur de notre couple et que devoir à présent renoncer à un peu de son pouvoir la faisait sentir peut-être moins utile, moins nécessaire. Peut-être craignait-elle que mon indépendance diminue mon amour pour elle, mais c'était tout à fait le contraire. Pouvoir la gâter, la chérir était mon seul plaisir, mon seul désir. Je devais le lui faire comprendre, j'avais été maladroit, je n'avais pas su m'exprimer et je l'avais profondément vexée. Je ne lui en voulais pas pour la gifle. Cela avait été un geste instinctif et je n'aurais jamais dû plaisanter là-dessus, j'avais certainement augmenté son malaise. J'avais été stupide. Je devais me faire pardonner à tout prix. J'aimais trop Léa pour permettre que quoi que ce soit puisse nous séparer.

Je n'arrivais pas à trouver le sommeil et j'avais l'impression que la respiration de Léa n'était pas celle d'une personne endormie, mais je n'osais pas bouger. Puis vers trois heures du matin la main de ma femme m'effleura la cuisse et mon désir frustré quelques heures auparavant

BY NC ND

put finalement s’exprimer. Je lui demandai pardon et lui criai mon amour de toutes les manières possibles, puis je m’endormis sur ces seins que j’adorais.

15.

BY NC ND

Michael était venu me chercher comme prévu. Le trajet jusqu'à l'hôpital fut silencieux. La neige fondue s'écrasait mollement sur le pare-brise où les essuie-glaces venaient la balayer à intervalles réguliers. Michael avait réglé le passage des balais sur six secondes et pendant ces six secondes le paysage extérieur s'estompait peu à peu pour redevenir tout à fait net l'espace d'un instant et disparaître à nouveau. Je me sentais un peu comme ce panorama aux contours changeants. Un moment, j'avais clairement en tête ce que je devais dire et faire, j'étais certain qu'avoir décidé de parler avec Michael était une bonne décision, l'instant d'après tout m'apparaissait brouillé, je ne comprenais plus pourquoi je m'étais mis en tête de dévoiler à un tiers mes secrets les plus terribles. Je gardai un silence pensif que Michael ne brisa pas.

Je fis rapidement le tour de mes patients puis me rendis en salle d'endoscopie. J'essuyai quelques plaisanteries au sujet du malaise de la veille. Je dus lutter contre l'image du pauvre gamin martyrisé et faire un effort pour me concentrer sur mon travail. La matinée passa toutefois rapidement et je m'autorisai une pause-café avant de remonter dans mon service. Le bar avait déjà rempli ses vitrines frigo de nombreux sandwiches et de plats tout préparés. Il proposait encore des parts de galette des rois bien que l'Epiphanie fût passée depuis une dizaine de jours. Quentin raffolait de cette viennoiserie. J'étais persuadé qu'il aimait mieux le rituel de la distribution des morceaux du gâteau, quand caché sous la table, il adjugeait à chacun son morceau, plutôt que le dessert proprement dit, mais il finissait toujours consciencieusement ce qu'il avait dans son assiette, même après la découverte de la fève.

cc BY NC ND

Je finis de boire le café pris au distributeur puis jetai le petit verre en plastique dans les grands cartons poubelles et regagnai à pied la Médecine.

Mehdi m'expliqua que l'assistant était occupé en salle de soins à examiner une patiente à peine arrivée du SAMU. Quand je demandai le pourquoi de la salle de soins, Mehdi me répondit qu'il n'en avait aucune idée. Je décidai d'aller voir si Michael avait besoin d'aide. La salle, comme son nom l'indiquait, était destinée aux soins divers, pansements, injections, préparations des perfusions, des transfusions, et était le domaine des infirmières, rarement le nôtre. Je refusai d'imaginer que le service des urgences s'était permis de nous envoyer un malade dans un état tel, qu'il nécessitait encore des attentions plus chirurgicales que médicales.

Lorsque je pénétrai dans la pièce rigoureusement tapissée de carrelage blanc, Michael était en grande conversation avec une patiente que je ne connaissais pas. Je songeai que dans un hôpital régnait la loi des séries. Michael se retourna à mon arrivée. Il arborait un large sourire, mais ses yeux étaient voilés d'une grande tristesse.

«-Alexandre, je te présente Katia Richard. Katia était infirmière en Hématologie quand j'y ai fait mon internat.» Je serrai la main de la femme étendue sur l'étroit lit de visite. Elle n'était vêtue que de son soutien-gorge et des ses slips. Je n'arrivais pas à lui donner un âge. Elle pouvait avoir trente ans aussi bien que soixante. Son corps sinistrement décharné avait une teinte indéfinissable, ses membres maigres à la peau sèche faisaient un contraste effrayant avec son ventre tendu par l'ascite et l'hépatomégalie. Une circulation collatérale s'était déjà installée et étalait sur ses flancs le lugubre parcours bleuâtre de ces veines

BY NC ND

qui s'étaient développées à cause de la maladie. Les pupilles dont il était impossible de deviner la couleur, étaient noyées dans le jaune de l'ictère. De larges cernes creusaient ces pauvres yeux et rendait encore plus pathétique cette tête sans cheveux.

La main que j'avais serrée était sèche et possédait encore une grande énergie. Je souris à Katia puis je ne sais pourquoi, mon regard se figea sur la dentelle de son soutien-gorge. Il s'agissait d'un ensemble d'une marque connue, j'avais assez fait les magasins avec *elle,* pour reconnaître les griffes importantes des vêtements, qu'il s'agisse de dessous ou de dessus.

La broderie était délicate et sa blancheur éclatait sur la peau parcheminée de Katia. Les slips coordonnés étaient formés d'un simple triangle de soie retenu sur les hanches par une mince bande de la même dentelle immaculée.

«-Vous aimez les dessous féminins Docteur Mouret? me fit Katia en souriant.» Sa voix était chaude, avec l'accent chantant du sud.

«-Oui! Non! Je veux dire…si…Oh! Seigneur!
Vous allez me prendre pour un obsédé sexuel!» fis-je en rougissant. Michael me contemplait avec un air stupéfait.

Je ne sais pourquoi, mais Katia me sembla une femme à supporter ce que j'allais lui dire et je me lançai sans trop réfléchir.

«-J'apprécie les dessous féminin, c'est un fait, et les vôtres sont magnifiques, cela ne fait aucun doute. Mais en réalité je crois que j'ai été surpris par le contraste que faisait le blanc de l'ensemble sur votre peau.» Katia sembla apprécier ma franchise et acquiesça d'un signe de tête alors que Michael étouffait une espèce de grognement.

«-Ne te fâche pas Michael, conseilla Katia en lui posant une main squelettique sur le bras. Il a raison. J'ai acheté ce complet

BY NC ND

il y quelques jours. Je ne savais pas de quelle couleur le prendre. Noir, non! J'ai toujours été habituée à mettre du clair, à cause de la blouse. Même si les films nous décrivent comme toujours prêtes à folâtrer dans nos tuniques collantes, la réalité est autre. Bref, avec cette peau tout jurait, alors je me suis décidée pour le blanc.

-Le blanc va avec tout, dis-je d'un air doctoral.

-Exact! Même avec ce jaune citron avarié.

- Marron grisâtre orange séchée, proposai-je.

-Génial, s'écria Katia. Docteur Mouret vous avez gagné!

-Vous vous amusez bien tous les deux? marmonna Michael.

-Comme des petits fous! Ton chef de service sait comment parler aux femmes!» Je m'inclinai.

«-Michael, tu le sais que je vais mourir, quoi que tu tentes, ce n'est pas la peine d'en faire une maladie! Dites-le lui, Docteur Mouret.

-Appelle-moi Alexandre» proposai-je à Katia alors que je passais directement au tu. Je tutoyais rarement les patients, mais cette femme était vraiment spéciale et je voulais établir avec elle un contact privé d'artifices. Elle n'avait pas le temps pour les salamalecs. «Je ne connais pas ton histoire, mais je présume que si tu dis que tu vas mourir, tu sais de quoi tu parles.

-J'ai toujours travaillé en Hémato ou en Cancéro, effectivement, je sais de quoi je parle. Je te fais un résumé, parce que Konrad est un grand sentimental et il n'arrivera pas au bout de mon anamnèse.» Michael soupira et s'assit sur un tabouret d'acier dans lequel se reflétaient les placards blancs qui couraient le long des murs. Il posa le dossier de l'infirmière sur la paillasse puis se mit à jouer avec son stylo plume. Il en vissait et en dévissait le capuchon sans même regarder ce qu'il faisait. Il

BY NC ND

couvait Katia d'un regard où la compassion se teintait de rage impuissante.

«-Il y a dix-huit ans, commença Katia, je me suis piquée en ôtant un cathéter veineux. Il provenait du bras d'une patiente leucémique, poly-transfusée. Elle est morte deux jours après. J'ai fait ma déclaration d'accident et je n'y ai plus pensé, puis quand la médecine préventive a commencé à rechercher systématiquement l'HCV qu'on n'avait pas encore découvert quand je me suis piquée, mes examens revinrent positifs. J'avais sans m'en apercevoir, contracté une hépatite C. Je me suis surveillée régulièrement, j'ai même essayé l'Interféron, mais rien n'y a fait. Le virus était du genre têtu. Fibrose, cirrhose et il y a deux mois, une tumeur maligne. Ils ont voulu m'opérer, j'ai eu droit à une belle chimio mais malheureusement…j'ai des métastases osseuses, D1 et D2, des varices oesophagiennes qui ressemblent plus à une bombe à retardement qu'à autre chose, un foie dont ne voudrait pas le chat de ma voisine, une ammoniémie qui de temps à autre me rend tout à fait idiote, un mari et deux enfants.

-Je vois. C'est clair concis et inéluctable, dis-je avec effort.

-Si tu réussissais à le faire comprendre au Docteur Konrad, ça m'aiderait beaucoup. J'ai été obligée de travailler mon mari et mes enfants au corps à corps pour les convaincre d'accepter de me laisser mourir, j'aimerais que l'ordre médical n'insiste pas plus qu'eux. Je suis ici parce que j'ai mal, pas pour autre chose. Trouvez-moi la bonne dose de morphine et renvoyez-moi à la maison. En fait ce que j'aimerais, c'est que mon ammoniémie me rende suffisamment dingue pour que je ne m'aperçoive pas de mon état. Ne me donnez rien pour l'abaisser, s'il vous plaît. Mais ce qui m'enthousiasmerait vraiment, c'est que ces saloperies de varices explosent une bonne fois. Rapide et indolore!

BY NC ND

Michael, si cela arrive promets-moi que tu ne chercheras pas à me réanimer.»

Michael secoua la tête sans dire un mot.

«-Cela veut dire quoi? Parle au lieu de rester muet comme une carpe. C'est moi qui meurs Michael, pas toi, que diable! Promets!

-Je te le promets, confirma Michael d'une voix assurée. Tu n'as pas besoin de t'énerver de cette façon.

-Je ne m'énerve pas, je te secoue. Tu sais Alexandre, j'espère que tu ne lui passes pas tous ses caprices au petit Konrad, sinon tu ne t'en sortiras jamais. Quand il était interne, il nous faisait mourir. La précision teutonne associée à un cœur d'or, cela ne nous laissait pas beaucoup de temps pour respirer.

-J'ai peur qu'il soit encore aussi précis qu'il l'était et qu'il tienne encore beaucoup à ses relations avec ses patients.

-Quand vous aurez fini de parler de moi comme si je n'étais pas là, Katia pourra peut-être se rhabiller. Désolé si je te prive de ses magnifiques dessous Alexandre mais je n'ai pas envie d'ajouter une bronchite aux maladies que je devrai inscrire sur le certificat de décès.

-A la bonne heure! On fera quelque chose de toi, Michael, je l'ai toujours dit, sourit Katia en tendant une main pour que son ami l'aide à se redresser. Elle laissa échapper un cri lorsqu'elle fut assisse et porta une main dans son dos. Elle pâlit puis appuya son front à l'épaule de Michael qui la soutint un instant sans ouvrir la bouche. Il caressa doucement la nuque dégarnie et attendit que la douleur s'estompât. Puis il aida Katia à passer une chemise de nuit et une robe de chambre. Nous l'escortâmes jusqu'à sa chambre. Elle marchait lentement agrippée au bras de

BY NC ND

Michael. Nous la fîmes allonger avec précautions et Michael lui assura qu'il allait la faire mettre sous morphine immédiatement.

Mon assistant donna ses ordres puis nous décidâmes malgré l'heure tardive de descendre au self même si nous savions que je n'aurais touché à rien. Je pris quand même un yaourt que je dégustai lentement pendant que Michael mangeait sans grand appétit son filet de poisson.

«-Tu la connais depuis longtemps?

-J'ai fait deux ans d'internat dans le service où elle travaillait. Nous avons sympathisé tout de suite. C'est une excellente infirmière. Elle m'a appris beaucoup de choses, comme trouver les veines difficiles et les mots justes. Elle était de celles qui viennent le dossier à la main en te disant: «Excusez-moi, Docteur, vous avez écrit 2mg vous entendiez 0,2mg, n'est-ce pas?» Elle te permettait de sauver ta face de petit nouveau en t'évitant des erreurs mortelles. Je connais son mari et ses enfants. J'ai suivi sa maladie depuis le début. Elle m'avait dit que lorsqu'elle déciderait de mourir, elle viendrait chez nous. «C'est le seul endroit où l'on te traite comme un être humain. En hémato, ils n'accepteront pas de baisser les bras, pas avec moi, avec quelqu'un d'autre oui, mais pas avec un membre du personnel, ils voudront me sauver à tout prix.» Elle a tenu parole et la voilà avec son caractère de cochon, résolue à me claquer dans les pattes.» Je comprenais le langage brutal de Michael. Décider de ne plus rien faire est souvent beaucoup plus douloureux qu'agir. L'action évite bien souvent la réflexion, on prescrit, on ordonne et on continue à espérer en se leurrant. Arrêter tout traitement et accompagner un malade jusqu'au seuil de son monument funéraire, est autrement épuisant. Renoncer à s'acharner pour la guérison est contraire à l'instinct médical. Cela est pourtant sou-

BY NC ND

vent indispensable si l'on veut permettre à quelqu'un de s'en aller avec dignité. Nous le faisions souvent dans le service mais je comprenais tout à fait les scrupules et la souffrance de Michael. Un patient était un patient, un proche était un proche. Je savais pour l'avoir directement éprouvé sur ma propre peau, le désespoir qui vous étreint quand vous réalisez que vous êtes totalement impuissant à sauver une personne que vous aimez.

Nous parlâmes encore un peu de Katia et des débuts de Michael dans le service d'Hématologie puis la conversation revint à mes problèmes. Mischa m'invita à passer la soirée chez lui afin que je puisse poursuivre le récit de mes déboires conjugaux. J'acceptai à la condition qu'il me laissât cuisiner le souper.

«-Si cela te fait plaisir, je n'y vois aucun inconvénient.» J'aurais voulu préciser que, plus que me faire plaisir, c'était indispensable si je ne voulais pas mourir de faim mais je n'eus pas le courage d'aborder le sujet et me contentai de confirmer qu'effectivement cela me ravirait.

BY NC ND

16.

Léa et moi sortions très souvent, soirées de bienfaisance, cocktails organisés par la haute société parisienne dont je faisais à présent partie, dîners donnés par Monsieur Lambert pour promouvoir les hommes politiques qu'il appuyait, bals qui rassemblaient les membres plus en vue des grands hôpitaux. J'étais loin d'être particulièrement en vue mais quand vous avez donné votre nom à une Lambert, ou du moins que votre femme a accepté d'accoler votre nom au sien, on vous regarde d'un autre œil.

Léa était parfaitement à l'aise au milieu de tout ce beau monde et j'étais fier de la voir aller de l'un à l'autre gracieuse et distinguée, accueillant les baisemains des hommes avec élégance, serrant les mains des femmes avec chaleur et riant doucement avec politesse à toutes les plaisanteries même aux plus ineptes. Je m'étais adapté à ce genre de passe-temps comme à ma vie aisée et j'avais, selon ma femme, un style irréprochable.

cc BY NC ND

Durant ces mondanités, Léa bien que toujours très occupée, revenait souvent vers moi pour m'embrasser, m'enlacer ou me susurrer quelques commentaires acides sur les participants. Nous formions un couple très envié.

Ce soir-là, nous étions réunis pour fêter les quarante ans de carrière d'un ponte de l'Hôpital Necker. Mon Chef de Service, le professeur Jean Sourdille, était présent et je n'eus pas besoin de lui présenter Léa qu'il connaissait déjà. Je suppose qu'il choisissait les bijoux de sa femme et de ses maîtresses chez les Lambert.

Comment faisait un homme aussi vieux et aussi laid pour collectionner les succès féminins était pour moi un sérieux mystère. Plutôt petit, et voûté qui plus est, un ventre proéminent que même son habile couturier n'avait pas réussi à faire disparaître sous le gilet doublé de soie, une bouche à la lippe tombante, des yeux dissimulés par des verres épais de myope et des poils qui pointaient tant de son nez que de ses oreilles.

Il était en compagnie du mandarin de Necker dont je ne me rappelais pas le nom et cessa immédiatement sa conversation quand nous approchâmes pour baiser la main de Léa. Il appuya ses lèvres charnues sur la peau dorée de ma femme pendant un temps plus long que celui pré conisé par le protocole, prolongeant un contact que ce même protocole ne prônait pas. Quand il releva la tête je vis briller dans ses yeux une lueur de lubricité et sur les doigts de Léa un abject filet de salive.

«-Vous êtes radieuse, mon petit. Mon cher Mouret, vous êtes un homme comblé. J'espère que vous consacrez suffisamment de temps à ce chef-d'œuvre, me fit Sourdille avec un coup d'œil à Léa qui rosit sur commande, comme elle savait si bien le faire. Elle s'accrocha à mon bras, es-

BY NC ND

suyant au passage sur ma manche les traces gluantes de cette limace de Sourdille.

«-Mon mari s'occupe de moi à merveille, mon cher professeur, toutefois ces derniers temps je crains que vous ne le fassiez travailler un peu trop, il rentre à la maison fatigué et son attention s'est quelque peu relâchée»

Sourdille et son confrère eurent un rire entendu et Léa baissa les yeux d'un air chaste. Je me retins pour ne pas la dévisager, serrai les poings et affichai un sourire de circonstance.

«-A votre âge mon cher Mouret, et avec une telle muse pour vous inspirer, quelques heures de travail ne devraient pas vous déconcentrer, » déblatéra Sourdille.

La sortie de ma femme m'avait tellement abasourdi que je ne trouvai rien à répondre. Je ne comprenais pas pourquoi Léa avait décidé de m'humilier devant mon patron, proférant des accusations d'ailleurs totalement privées de fondements. J'étais blessé autant dans mon orgueil de mâle que dans celui de mari. Je me considérais comme une personne extrêmement attentive aux nécessités des autres et faisais souvent passer leurs exigences avant les miennes. Je me comportais ainsi comme médecin, comme ami, comme mari et comme amant. J'estimais que Léa n'avait rien à me reprocher mais peut-être péchais-je par arrogance.

«-Ne le grondez pas, je suis certaine qu'il ne s'agit que d'un mauvais moment, supplia Léa d'un ton mutin, et qu'il retrouvera rapidement ses esprits.

-Je n'en doute pas ma chère, toutefois, si votre mari n'y voit pas d'inconvénients j'aimerais vous enseigner quelques trucs qui font merveille dans un cas comme le vôtre.

BY NC ND

Vous permettez Mouret, demanda Sourdille d'un ton melliflu, je vous l'enlève.» Il prit le bras que Léa avait passé autour du mien et le glissa sous le sien. Le gros bonnet de Necker me sourit et déclara que je devais faire attention, car Sourdille malgré son grand âge était capable de grandes choses. Je le remerciai les dents serrées et je me rendis au bar.

Je ne buvais jamais et je n'allais pas commencer parce que ma femme m'avait ridiculisé. Je savais que Léa vivait mal le fait que je ne lui demandais plus d'argent pour mes dépenses quotidiennes. Elle me proposait souvent de me signer un chèque ou me demandait pourquoi je n'utilisais pas ses cartes de crédit. Elle me disait qu'à présent que je volais de mes propres ailes, je ne l'aimais plus et que je finirais par la quitter. J'étais loin de voler de mes propres ailes car la paye d'interne n'avait rien de royal, mais si j'avais envie de m'offrir une chemise neuve ou le dernier best-seller je ne recourais plus à la bourse de Léa. Cela la blessait et je devais déployer des trésors de tendresse pour la convaincre que je la chérissais comme au premier jour. Elle s'irritait facilement et me lançait certaines piques qui me blessaient profondément. Je le lui avais fait remarquer mais elle soutenait que j'exagérais et que mon nouveau statut me rendait par trop susceptible. Je travaillais dur, il est vrai, mais je n'avais pas la sensation d'avoir tellement changé. Pourtant si Léa vivait la situation de cette façon j'avais dû forcément transformer certains de mes comportements sans m'en rendre compte.

Le reste de la soirée fut épouvantable. Léa ne revint pas à moi une seule fois et quand je m'approchais d'elle, elle m'ignorait. Elle flirtait outrageusement avec Sourdille, tout en conservant une subtile élégance. A une heure du

BY NC ND

matin, je n'en pouvais plus de Schweppes bus en solitaire et d'œillades entendues et je décidai de rentrer en taxi. Je prévins Léa que j'étais fatigué et que je m'éclipsais. Elle haussa l'un de ses magnifiques sourcils mais ne fit pas de commentaires.

Dans la voiture je me sentis triste pour la première fois depuis le jour où j'avais prononcé mon "oui" si enthousiaste.

Une fois à la maison, je me douchai rapidement et m'allongeai en espérant trouver le sommeil. Au lieu de cela, mes pensées vaguaient, inquiétantes, créant des scenarios plus apocalyptiques les uns que les autres. Je voyais Léa me lancer une demande de divorce. J'imaginais un procès sans fin où l'on se moquerait de ma virilité et où le juge déciderait que tout était de ma faute, que j'étais condamné à l'impuissance et donc incapable de satisfaire une femme. Ma peine serait, outre une pension alimentaire exorbitante, l'obligation de regarder trois fois par semaine ma femme faire l'amour avec ce baveux de Sourdille.

«- Oh Léa, mon ange bien-aimé, ne faisons pas comme tous ces couples qui se fâchent dès les premières difficultés, résolvons nos problèmes et repartons du bon pied. Je t'aime trop pour te perdre.» J'avais prononcé cette tirade le visage enfoui dans l'oreiller de ma femme embrassant la dentelle parfumée, déterminé à la lui réciter quand elle rentrerait. Le destin en voulut autrement.

Il était cinq heures lorsque la voiture de Léa balaya de ses phares les persiennes de notre chambre. J'étais épuisé. Je n'avais pas encore fermé l'œil, j'avais continué à me répéter durant les deux dernières heures qu'il n'était rien arrivé à ma femme, que la soirée s'était seulement

cc BY NC ND

prolongée, que Léa n'avait pas cédé aux avances de mon patron, qu'en rentrant elle s'allongerait à mes côtés, que nous aurions ri de nos méprises respectives et qu'enfin nous aurions fait l'amour tendrement.

Je me dressai sur un coude quand Léa après être passée par la salle de bains pénétra dans notre chambre. Elle n'était vêtue que d'un porte-jarretelles, de bas gris fumée et de chaussures à talons aiguilles. Je vis dans tout cela une promesse de paix et je tendis la main vers les hanches ceintes de dentelles noire.

«-Que fais-tu?» Les images de paix que j'avais rêvées se diluèrent dans le fiel du ton belliqueux.

-Je croyais…

-Tu croyais mal, Alexandre! Qu'est-ce qui t'as pris de me planter là, au milieu de tous ces gens? Tu pensais à quoi?

-J'ai eu l'impression que tu n'avais pas beaucoup besoin de moi, répondis-je piqué plus par le ton que par les paroles.

-Cela veut dire quoi? Tu m'accuses de quoi au juste, hein?

-Il m'avait semblé que Sourdille me remplaçait avantageusement.

- Tu me traites de pute, c'est cela?

-Léa, ma chérie, arrêtons ce…

-Non, nous n'arrêtons rien, Alexandre! Parce que j'ai été aimable avec ton patron, tu me fais une scène de jalousie écoeurante…

-Léa, je suis navré, j'ai cru…

-Tu as cru! Tu es un salaud, voilà ce que tu es, tu entends, un vulgaire salaud! » Léa se jeta sur moi. Elle fit pleuvoir une grêle de coups de poings sur mon thorax, me

cc BY NC ND

gifla à tour de bras et me cracha au visage. J'étais trop atterré pour réagir. Je me couvris le visage pour éviter d'autres brutalités et exhortai Léa au calme. Peut-être espérait-elle que je me rebelle et ce signe de reddition sembla décupler sa colère. Elle attrapa une des ses chaussures et l'ayant empoignée par le bout, me frappa violemment avec le talon pointu. Je criai de douleur et sautai hors du lit pour me réfugier dans la salle de bains de notre chambre. Je sentais le sang couler sur mes yeux et se mêler au crachat ainsi qu'aux larmes du chagrin exaspéré qui m'étreignait. Je plongeai la tête sous le robinet d'eau froide. Je sentis sous mes doigts trois ou quatre lésions carrées ouvertes par les talons et les désinfectai. L'une d'entre elles aurait nécessité un point de suture mais je n'avais pas le cœur à me recoudre devant le miroir. Je pressai une compresse stérile sur la plaie et attendit que le sang arrête de couler.

Pourquoi Léa m'avait-elle réduit dans cet état? Qu'avais-je fait ou dit pour mériter un tel traitement? J'avais beau me repasser le film de la soirée, je ne trouvais aucune raison qui pouvait expliquer une rage semblable. C'est Léa qui m'avait planté pour Sourdille et n'était plus reparue à mes côtés, alors que moi, je ne demandais qu'à demeurer auprès d'elle. Sourdille! Patron exigeant que je n'avais jamais déçu jusqu'à présent, vieux pas même beau qui se permettait des familiarités avec ma femme et sous mes yeux encore! Peut-être Léa n'avait-elle pas osé l'éloigner de façon trop brutale, de peur de me nuire. Peut-être avait-elle accepté ses attentions par politesse, simplement. J'avais sûrement tiré mes conclusions trop rapidement et j'avais joué les offensés et les maris ridiculement jaloux alors que Léa récitait le rôle de

BY NC ND

la parfaite femme du monde, désireuse d'éviter des réactions qui auraient pu se révéler néfastes pour ma carrière. Oui. Certainement elle n'avait agi que pour me protéger et moi, je l'avais remerciée avec mes doutes et mes bouderies d'enfant gâté. Je l'avais soupçonnée et elle s'était sentie traitée comme une prostituée. Je m'en voulais terriblement. Léa avait depuis quelque temps une sensibilité à fleur de peau, et je devais faire attention à mes paroles et à mon comportement. Certains mots blessent profondément même si, à peine prononcés, ils semblent tout à fait anodins, et certains gestes peuvent être mal interprétés. Je devais demander pardon à Léa, j'étais convaincu qu'elle regrettait de s'être laissé emporter de cette manière et qu'elle n'attendait qu'un signe de moi pour tout oublier, comme j'étais prêt à le faire moi-même.

Je fis tomber la compresse imprégnée de sang dans la petite poubelle et ouvrit lentement la porte. Léa avait éteint la lumière et était couchée la tête vers la fenêtre. Je devinais son corps sous les draps légers, son bras droit était allongé au travers du lit et sa main s'étalait sur la place que j'aurais dû occuper. Un flot de tendresse et de désir me submergea. J'appelai doucement et Léa se retourna. Je m'assis au bord du lit et ma femme se jeta dans mes bras en pleurant. Je couvris ses magnifiques cheveux de baisers et la berçai jusqu'à ce qu'elle se calme. Puis je l'installai amoureusement, la bordai et après une dernière étreinte, je quittai la pièce. L'heure de me préparer pour le travail était arrivée.

BY NC ND

17.

Mehdi rentrait avec le chariot des médicaments après avoir effectué l'habituelle distribution du matin. Il nous salua puis commença à remplacer les boîtes vides en prenant les pleines dans l'armoire à pharmacie. Pendant que Mischa et moi nous préparions un café, Mehdi m'expliqua qu'un patient avait de grandes difficultés à avaler les comprimés prescrits et qu'il serait préférable de les remplacer par des gouttes, du sirop ou des injections. Je hochai la tête et n'attendis pas la visite pour modifier le traitement. Je montrai à l'infirmier le dossier que j'avais corrigé et lui commentai les changements. Il acquiesça et me remercia. Maïté entra alors dans une envolée de jupes.

«-Bonjour tout le monde ! » lança-t-elle à la cantonade.

Mon bonjour s'arrêta au fond de la gorge alors que celui de Michael fusa de façon automatique.

« -Vous m'avez laissé du café, j'espère!» Elle prit une tasse dans le petit meuble sur lequel était posé le percolateur, la plaça

CC BY NC ND

sous le bec et prépara la boisson. Je regardai mon assistant d'un air scandalisé qui lui fit hausser les épaules, je cherchai un peu de soutien dans les yeux de Mehdi, qui rougit et replongea dans ses pilules.

Maïté, contrairement à son habitude, portait ce qui devait être une ample jupe multicolore, qui balayait pratiquement le sol et qui, coincée sous la blouse, formait une espèce de cloche à partir des genoux. Mais le tissu supplémentaire dont elle avait gratifié sa crinoline, faisait complètement défaut au niveau du chandail. Ce dernier, d'une fine maille rouge vif, ne permettait pas à l'imagination de divaguer. Il offrait à la vue de tous une généreuse portion de l'opulente gorge dorée. Je dois avouer à ma grande honte que lorsqu'elle s'était penchée pour choisir une tasse j'avais aperçu la dentelle du soutien gorge. Je devais absolument lui parler. Elle ne pouvait pas continuer à s'habiller de manière aussi voyante mais surtout aussi peu adaptée aux circonstances. J'étais le premier à apprécier les beaux vêtements et les mises originales, mais je tenais par-dessus tout au respect des malades.

Je ne sais si l'interne n'avait pas perçu nos réactions ou nos regards ou s'il elle s'en moquait, mais le fait est qu'elle dégusta son café tout en bavardant gaiement. Son rouge à lèvres aussi écarlate que son pull tatoua la tasse d'un large demi-cercle et ses ongles, sur la serviette en papier me firent l'effet de taches sanglantes.

Madame Godin arriva énervée comme à son habitude par je ne sais quel tracas administratif et laissa choir bruyamment une liasse de papiers sur le bureau en soupirant. Son soupir mourut à la vue de Mademoiselle Souala. Elle détourna précipitamment son regard offusqué et chercha le mien. Je ne lui donnai pas le

plaisir de me voir en accord avec elle et évitai ses yeux. C'était de l'enfantillage de ma part, mais cette femme me tapait sur les nerfs. Une bureaucrate incapable de déceler les besoins de son personnel et encore moins ceux des malades. J'en avais discuté souvent avec le patron, mais Madame Godin devait avoir des amis en haut lieu, car il était impossible de la desceller de son piédestal.

Comme Michael rentrait de trois jours de maladie, j'avais décidé que nous ferions le tour tous ensemble enfin de le mettre au courant des changements. Julia aurait certes été capable d'exposer les nouveaux problèmes, mais sachant combien Michael l'intimidait, j'avais peur qu'elle ne passe un temps fou à répondre à toutes ses questions. Je connaissais Michael autant que je connaissais Julia ; il aimait rire et plaisanter mais quand il était devant un malade qu'il n'avait jamais vu, il voulait savoir tellement de choses et attendait des réponses si précises, que Julia intimidée par lui comme elle l'était, aurait passé la matinée à lui présenter les nouveaux cas. Je les laissais travailler volontiers ensemble, car ils formaient une excellente équipe, mais aujourd'hui, le temps nous manquait pour les états d'âme.

Elisabeth Tailleur entra à son tour dans la pièce, cligna de l'œil à Michael en se disant très heureuse qu'il soit guéri puis tomba elle aussi en arrêt devant le buste de notre Malgache.

«-Splendide, ce pull! Où l'as-tu acheté?» Maïté se faisait tutoyer par le personnel. Cela m'était égal tant que cela n'avait pas lieu devant les malades. J'étais sans doute un peu vieux-jeu, mais j'étais très attaché à la forme.

«-A Roanne. Chez …Hubert ou quelque chose comme cela.

-Hubert, oui, je connais.

-Vous n'avez pas l'intention d'acheter le même ! » s'écria

BY NC ND

Madame Godin. Je ne voyais pas bien de quoi elle s'inquiétait car les infirmières portaient toutes une tunique, Mademoiselle Tailleur n'aurait pas mis les perfusions à demi nue.

-Ne vous inquiétez pas Madame Godin, je suis certain qu'Elisabeth choisirait une autre couleur! Nous savons que les femmes n'aiment pas porter les mêmes vêtements, la consola Michael très sérieusement.

L'infirmière éclata de rire et la surveillante décocha un regard assassin à l'assistant. Sur ces entrefaites, Julia arriva essoufflée, ses courts cheveux blonds en bataille, la blouse fripée comme d'habitude. Elle tira d'une main sur son col roulé comme s'il l'empêchait de respirer. Dans l'autre main, une pile de lettres que je lui avais demandé de rédiger rapidement car elle était en retard dans son courrier. Elle avait dû y passer sa nuit. Je m'en voulais, elle paraissait épuisée.

«-Excusez mon retard, ma fille a été malade cette nuit. Elle a de la fièvre et a vomi sur mon pantalon ce matin.»

Tout le monde baissa les yeux. Julia s'était changée. Les yeux, soulagés, remontèrent.

J'allais donner le signe du départ quand Julia s'aperçut de la mise de sa collègue et laissa échapper en même temps qu'un « Oh !» interdit, les lettres qu'elle tenait. Elle s'agenouilla brusquement alors que je me penchais pour l'aider.

«-Qu'en dites vous, murmurai-je? Osé, provoquant…

-Létal, » rétorqua-t-elle sans rire. Je tombai sur les genoux, pris d'un fou rire que j'endiguai avec difficulté. Je me relevai et tendis à Julia les feuillets que j'avais recueillis. Ma colère était tombée mais Maïté aurait tout de même droit à un petit discours.

La visite se poursuivait sans encombre et nous arrivâmes dans une chambre occupée par une éthylique bien connue du

BY NC ND

service, Lucette, et par une patiente que nous n'avions pas encore vue.

Il était difficile de lui donner un âge. Sa silhouette serrée dans un pyjama moulant, pouvait être celle d'une jeune de trente ans. Elle était mince et son sein était haut et ferme. Ses cheveux étaient teints d'un blond cendré, son visage disparaissait sous un pansement voyant. On aurait dit l'une de ces vieilles gravures d'autrefois qui montraient les clients malheureux des dentistes de foire. Je regardai ses mains. Celles-ci ne mentaient pas. Elles étaient pleines de rides et de larges tâches brunes s'y étalaient. Elle avait au moins soixante ans, ce que me confirma son dossier: soixante-cinq ans. Je connaissais son histoire et l'on m'avait dit son nom sans me préciser l'âge. Le chirurgien esthétique qui l'avait opérée n'avait pas eu le courage de m'appeler et c'était l'un de ses assistants qui l'avait fait à sa place. Marie d'Hernan, avait subi un lifting une semaine auparavant, elle était rentrée chez elle et les problèmes avaient commencé. Une intolérance au fil utilisé pour la recoudre avait provoqué un rejet avec une irritation qui s'était infectée. Madame d'Hernan avait refusé de retourner dans la clinique qui l'avait accueillie. Elle avait porté plainte contre son chirurgien et avait atterri en Dermatologie. De là, elle était passée en Chirurgie générale qui l'avait gardée deux jours et ne voyait pas la nécessité de laisser occuper un de ses nobles lits pour une pareille broutille. Il fallait pourtant continuer la thérapie antibiotique et refaire les pansements. Où l'envoyer? Mais chez Ledoux, bien entendu!

Marie d'Hernan était le genre de malade que l'on a envie de passer par la fenêtre dès qu'on le rencontre. Plutôt qu'à l'hôpital elle imaginait se trouver dans un hôtel de luxe où elle devait être servie au seul claquement de ses doigts. Elle demanda que son

BY NC ND

pansement fût fait par un médecin, ce que je refusai. Elle se plaignit de son voisinage et exigea qu'on la changeât de cham bre. Au grand dam de la surveillante, j'acceptai que l'on déplace Madame d'Hernan et suggérai qu'on la transférât auprès de la Baronne de Longenêt. La Baronne était une petite vieille complètement sénile qui crachait par terre et racontait sa vie avec une voix criarde sans jamais prendre le temps de reprendre son souffle. Madame d'Hernan s'était plainte de devoir côtoyer une femme comme Lucette, elle jouirait de la présence d'une Baronne!

Je n'étais pas vraiment fier de ce que j'avais fait, mais les gens comme Madame d'Hernan doivent à un certain moment de leur existence, prendre conscience du monde qui les entoure. Je n'ai rien contre la chirurgie esthétique. Dans certains cas elle redonne la vie. Dans d'autres, elle n'est qu'un moyen pour cacher de sérieux problèmes psychologiques. En ce qui concernait Madame d'Hernan, je n'avais aucun doute. Cette femme était convaincue d'avoir la faculté de plier les gens ainsi que la nature à son bon vouloir et que rien ne pouvait l'en empêcher. Son corps ne lui plaisait plus, elle le changeait, sa voisine était désagréable, elle la changeait… Marie d'Hernan devait apprendre à vivre les difficultés, pas à les éluder. Qui sait si la Baronne lui aurait fait comprendre qu'à un certain moment nous devons ac cepter ce que nous sommes car plus personne ne peut plus rien changer pour nous, ou tout au moins devons-nous affronter ces difficultés avec nos propres forces et ne pas attendre que quelqu'un se présente avec une baguette magique.

J'en arrivai à me demander si j'avais su moi-même appliquer ce genre de philosophie. Avais-je affronté les problèmes? N'avais-je pas plutôt prétendu qu'il n'existait aucune autre solu-

CC BY NC ND

tion que celle que j'avais trouvée et, avec cette excuse, n'avais-je pas cessé de chercher un autre moyen pour résoudre mes problèmes? Mais y avait-il réellement une autre façon de les affronter? Et si je la découvrais à présent, cela ne voudrait-il pas dire que je m'étais trompé pendant vingt ans?! J'eus soudain envie de fuir. Je ne voulais plus rien raconter, plus rien revivre. Contrairement à Madame d'Hernan, je ne voulais rien changer. Ce qui avait été, avait été. Il était trop tard! C'était trop douloureux! Je devais remettre en question beaucoup trop de moi-même et de ma vie. Je n'en avais ni la force, ni le courage. Je voulais de nouveau me laisser glisser dans cette torpeur angoissante certes mais connue, où je survivais. Me mouvoir équivalait à risquer de me faire du mal ou d'en faire aux autres. Je ne m'en sentais pas capable.

«-Docteur Mouret?» Michael me touchait le bras et paraissait soucieux. Tout va bien?

-Pardon? Oh! Oui, oui! Tout va bien, sursautai-je au sortir de ma transe. Nous avons terminé, n'est-ce pas? Merci à tous. Maïté, j'aimerais te parler. Quatorze heures trente dans mon bureau. Bon appétit.» Je n'attendis pas la réponse et enfilai le couloir, Michael sur mes talons.

Une fois dans notre bureau, j'allai m'asperger le visage et bus à même le robinet.

«-Matinée intéressante! Vous avez fait du beau travail pendant que j'étais malade! Nouveaux patients de choix! Cette Hernan est la crème de la crème! Certes le chirurgien qui l'a arrangée de cette façon mérite une semonce, mais elle…elle! Elle sera divinement bien avec la Baronne. Je ne te croyais pas si impitoyable!

BY NC ND

-Tu penses que j'ai été trop dur? demandai-je pendant que je m'essuyais la face avec des serviettes en papier.

-Pas du tout.» Mischa s'approcha et me caressa une joue. «Qu'as-tu? Tu es tendu comme une corde de violon.

-Je n'ai pas envie de chercher noise au Docteur Souala, avouai-je. Mais je dois le faire.

-Tu as l'habitude d'annoncer des diagnostics épouvantables et tu te préoccupes pour si peu!

-C'est différent.

-Tu t'en sortiras. Alexandre, à quoi pensais-tu il y a dix minutes?» Comme je me taisais, Michael ébouriffa mes cheveux, m'embrassa mais n'insista pas.

«-Je t'accompagne au self.»

Je pris une pomme et une banane que je mangeai avec application pendant que Michael dévorait un couscous. Je n'avais pas envie de faire la conversation et Michael respecta mon silence. Je me sentais bien auprès de lui et n'éprouvais pas le besoin de remplir le silence avec des bavardages. Comme dessert, Mischa avait choisi un éclair au chocolat, il le coupa en deux et m'en tendit une moitié. Je le regardai se débattre avec la crème qu'il avait fait gicler en mordant trop fort dans la pâtisserie. Elle lui coula sur le menton. Je tendis une main au travers de la table et recueillit de l'index ce qui allait tomber sur la chemise kaki que Michael portait ce jour-là. Sans y penser je portai mon index à ma bouche et le suçai. Mischa me fixa avec surprise. Je rougis violemment. Si quelqu'un nous avait vus…Mais il était tard et nous étions cachés par un immense ficus vert pâle et blanc qui étendait ses branches devant notre table. Pour me donner une contenance, je me mis à avaler ma moitié d'éclair. Mischa avait

BY NC ND

fini le sien et allait s'essuyer avec le carré de papier aux armes de l'hôpital, mais il interrompit son geste.

«-Tu préfères peut-être le faire toi-même, murmura-t-il avec une voix qui chamboula mes sens.» Je secouai la tête.

-Dommage!

-Mischa…

-Hum ?

-Je suis désolé…

-Il n'y a vraiment pas de quoi! On peut recommencer quand tu veux, ailleurs si possible, mais quand tu veux! Ta moitié était bonne au moins?!»

Nous rentrâmes dans le service aussi silencieux qu'à table. Ma tête éclatait.

Maïté arriva avec un quart d'heure de retard, ce qui augmenta mon malaise et ma mauvaise humeur.

Elle ne présenta aucune excuse et je ne lui en demandai pas.

«-Je vous laisse» proposa Michael en se levant.

J'avais souhaité sa présence mais sermonner un subalterne devant une tierce personne n'est certes pas un acte recommandé.

«-Pourquoi? fit l'interne. Tu as l'intention de me passer un savon, voulut-elle savoir. Si c'est ainsi je préfère avoir un témoin. Même si je suis certaine que vos deux voix couvriraient la mienne au cas où je devrais protester ici ou ailleurs.»

Son ton était à la badinerie mais elle venait de nous faire savoir ce qu'elle pensait de notre intégrité morale.

«-Je ne sais pas encore s'il s'agira ou non d'un savon, mais nous commençons très mal» déclarai-je froidement. «Je n'apprécie guère qu'on mette en doute mon honnêteté, pas plus que celle du Docteur Konrad. Je te prierai de bannir ce genre de commentaires. Etant donné que tu ne t'embarrasses pas de scru

BY NC ND

pules, je n'en userai pas non plus. Michael reste avec nous, s'il te plaît.» L'assistant se rassit. «J'avais deux choses à te dire. La première concerne le travail, la seconde est un peu plus personnelle. Tu as une bonne préparation, d'excellentes capacités déductives que tu gâches parfois par l'envie que tu as d'arriver trop vite au diagnostic. Mais c'est un péché de jeunesse. Ce que je voudrais que tu développes, par contre, ce sont tes capacités humaines. Je sais que chacun de nous a sa propre façon d'affronter les malades et la maladie, mais la tienne est décidément trop superficielle.

-Voudrais-tu que je psychanalyse chaque patient?

-Entre une séance de psychanalyse et un peu de gentillesse et de compassion il y a de la marge. Il existe un terme, «empathie», j'espère que tu le connais ; dans le cas contraire, regarde dans le dictionnaire. Ce que je te demande, c'est de te mettre à la place de tes malades et de comprendre ce dont ils ont besoin, outre tes prescriptions médicales. Je ne te reprocherai jamais de terminer ta visite en retard parce que tu as discuté pendant un quart d'heure avec un patient qui en avait besoin.

-De ce train, je pourrais finir à minuit!

-Tu apprendras à doser. Je ne veux pas que tu te mettes à pleurer avec eux sur leurs misères, je veux que tu saisisses leur angoisse et que tu essaies de l'apaiser ; je veux que tu découvres tout ce qui pourrait ralentir leur guérison ; je veux que, lorsque tu t'en iras d'ici, tu sois capable d'accompagner un mourant jusqu'au bout, sans fermer la porte de sa chambre en attendant que «cela arrive». Ces capacités ne sont pas innées. Tout dépend énormément de la sensibilité de chacun mais certaines choses peuvent s'apprendre. Michael a beaucoup de documents sur ce sujet, vu sa spécialité. Il se fera un plaisir de t'indiquer ce que tu

BY NC ND

devrais lire. Dans quelques semaines, tu tourneras avec lui et il t'en apprendra plus que moi.

-Comme tu veux, répondit Maïté avec un haussement d'épaules qui me donna envie de la gifler.

-Le second problème que je voudrais aborder est celui de ton habillement.

-Pardon?

-Je crains que ta façon de te vêtir soit peu adaptée au lieu où nous nous trouvons.» La jeune femme n'avait pas remis sa blouse après le repas, elle passa une main sur son fameux pull rouge et me dévisagea, incertaine.

«-Ce décolleté même s'il est magnifique, n'est pas de circonstance, pas plus que la jupe que tu portais ces jours-ci.

-Tu plaisantes?

-Absolument pas.

-Tu es d'accord avec lui? demanda l'interne indignée en regardant Michael.

-Je n'ai pas besoin de l'approbation du Docteur Konrad, fis-je prestement. C'est moi qui te demande d'adapter tes tenues au service, pas lui.

-C'est un ordre?

-Pourquoi le prends-tu de cette façon? soupirai-je. J'avais espéré que tu comprendrais le sens de ma requête sans qu'il y ait besoin d'en faire un drame.

-Je me suis toujours vêtue de cette manière! Qu'est-ce que tu sous-entends avec ta 'requête' comme tu dis? Que je suis une pute, que je ne mérite pas ma place ici si je ne me soumets pas à vos critères de bourgeois constipés!

-Docteur Souala!

BY NC ND

-Quoi, Docteur Souala? Je fais mon travail convenablement, tu l'as dit toi-même, le reste ne te regarde pas. Je ne fais d'avances à personne et mon comportement est correct. Alors je m'habillerai comme je veux!» Maïté s'était levée et s'était approchée de moi. «Qu'attends-tu de moi? Que je t'imite, toi et tes costumes ultra-chics qui te font ressembler à un croque-mort, ou que je me couvre de la tête aux pieds comme le patron ? Si elle n'ose pas se montrer c'est son affaire, moi je n'ai pas honte de mon corps!

-Ça suffit!» explosai-je. Les insultes portées à Hélène me blessèrent beaucoup plus que celles qui m'étaient adressées. Je me levai à mon tour. Le visage de Maïté à quelques centimètres du mien me défiait. J'aurais voulu continuer cette conversation en expliquant à l'interne que sa toilette me plaisait énormément, qu'elle se méprenait totalement sur mes motivations et que je lui demandais seulement un peu plus de discrétion, mais son regard rempli d'un défi haineux me décontenança. Il me projeta des années en arrière, quand j'affrontais ce même regard ou plus exactement quand je baissais les yeux pour ne pas avoir à l'affronter. Comme je m'étais habitué à le faire, je détournai la tête. Je me dirigeai vers la fenêtre et fixai le parking. Pour moi la conversation était terminée. L'étudiante s'habillerait comme elle voudrait et je ne reviendrais pas sur la question. J'entendis Michael dire à Maïté que ce serait tout pour aujourd'hui et qu'elle pouvait sortir.

«-Peut-être a-t-elle raison tout compte fait, murmurai-je. Tant qu'elle fait son travail comme il se doit, pourquoi devrais-je lui casser les pieds.» J'entendis les roulettes du fauteuil de Michael c risser sur le lino puis je sentis ses mains sur mes épaules. Il

cc BY NC ND

m'obligea à me retourner. Je le fis en tenant la tête basse. Il me mit alors un doigt sous le menton me contraignit à le regarder.

«-Elle a tort, elle le sait et toi aussi. L'excuser ne sert à rien.

-Elle ne fait de mal à personne.

-Si, à toi.» Je m'agitai, je voulus m'éloigner de Michael, mais il me retint, en augmentant sa prise sur mes épaules.

«-Alexandre, tu as déjà donné trop d'absolutions dans le passé et cela t'a détruit. Tu dois regarder les choses en face à présent. Tes raisons peuvent être aussi valables que celles des autres et tu as le droit de les défendre, tu as le droit de **te** défendre.» Je savais pertinemment ce à quoi Michael faisait allusion. Il connaissait mon histoire à présent et pouvait faire des rapprochements entre mes comportements passés et actuels.

«-Ma femme avait des excuses elle aussi, tu ne peux pas dire le contraire!

-Oh! Alexandre, chuchota Mischa découragé. Personne n'a d'excuses suffisamment valables pour faire vivre à quelqu'un ce que ta femme t'a fait vivre!

-Tu n'y étais pas, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas comprendre, protestai-je.

-Non, je ne peux pas savoir Alexandre, c'est vrai. Mais un jour, toi, tu devras comprendre ce que tu as réellement vécu et les conséquences que cela a encore sur ta vie.

-Pas aujourd'hui, pas maintenant, suppliai-je. Je t'ai tout raconté, cela suffit, je ne veux pas disséquer, je ne veux pas comprendre, c'est fini, tout est fini, je ne veux plus en parler. J'oublierai.

-Si tout était fini tu aurais su comment t'adresser à Maïté, au lieu de cela tu l'as laissée partir sans régler le problème. Un jour ou l'autre tu devras accepter de disséquer, comme tu l'as si bien

BY NC ND

dit, pour pouvoir vraiment commencer à oublier, si tant est que tu puisses jamais oublier.

-Tout cela est au dessus de mes forces!

-Je te les ferai venir ces forces, tu peux me croire! Nous pourrions commencer par aller faire un peu de shopping à Lyon et t'acheter de quoi remplacer tes costumes de croque-mort!

-Armani, Versace…des costumes de croque-mort! râlai-je, soulagé de la diversion.

-Tu as raison, ils sont splendides et te vont à merveille mais une paire de jeans quand je t'invite à sortir…

-J'en ai des jeans!

-Cora, Inter Marché?

-Dolce e Gabbana, dus-je confesser.

-Je t'adore!» Les mains de Mischa quittèrent finalement mes épaules pour entourer mon visage puis il l'attira à lui et me décocha un sonore baiser sur la bouche. C'est cet instant que choisit le patron pour pénétrer dans le bureau. Elle avait très certainement frappé, mais trop occupés par notre discussion, nous ne n'avions pas entendu. Nous nous séparâmes brusquement et restâmes tous deux bras ballants à observer la réaction d'Hélène Ledoux. Mon visage brûlait, celui de Michael était étrangement impassible, quant à celui de notre chef de service il s'était vidé de toutes ses couleurs.

«-Je suis navrée.» Elle toussota et s'éclaircit la voix. «J'ai frappé mais…Je désirais parler avec vous, Mouret, je peux revenir, ajouta-t-elle.

-Mais pas du tout, je vous laisse» déclara Michael. Il alla vers la porte, s'effaça pour laisser entrer Hélène qui était demeurée sur le seuil puis sortit.

BY NC ND

Le patron et moi gardâmes un silence embarrassé pendant quelques secondes puis je me décidai à parler.

«-Vous aviez besoin de moi?

-C'est au sujet de Mademoiselle Souala. Elle vient de me demander de la faire travailler en équipe avec Konrad car, m'a-t-elle dit, vous avez des problèmes de communication.

-On peut appeler cela ainsi, oui.» Maïté n'avait pas perdu de temps!

«-Cela m'ennuie beaucoup que vous ne parveniez pas à vous entendre avec elle. Elle semble avoir conquis tout le personnel.

-Je suppose que tout est de ma faute. J'ai des problèmes avec les psychiatres, avec les malades du genre de Madame d'Hernan, je laisse mes patients se suicider dans mon service…

-Cessez de jouer les martyrs, Mouret!» Jamais le ton du patron n'avait été aussi cinglant. «Au moins n'avez vous pas de problèmes avec votre assistant!» Il fallait bien que l'abcès crève! Je ne répondis rien. Qu'aurais-je pu dire, d'ailleurs? Je ne savais pas à quoi Mischa et moi à jouions exactement, ce n'était pas pour l'expliquer à quelqu'un d'autre! A Hélène moins que quiconque.

Cette femme me plaisait beaucoup. J'aurais aimé ne jamais la décevoir, j'aurais voulu qu'elle soit fière de moi comme j'étais fier d'elle. Les critiques que lui avait lancées l'interne m'avaient fait mal. Je trouvais le patron séduisante malgré ses kilos en plus, ils lui donnaient une douceur qui me touchait profondément.

«-Je n'avais pas le droit de dire une chose pareille, s'excusa-t-elle en rougissant. J'espère que vous me pardonnez.

-Ne vous inquiétez pas pour cela, fis-je sans préciser si je parlais de ce qu'elle avait dit ou de ce qu'elle avait surpris. Pour

BY NC ND

ce qui est de Maïté, j'aimerais vous demander une faveur. D'ordinaire, je n'aurais pas cédé si facilement devant les états d'âme d'un interne à peine arrivé, mais je suis terriblement éprouvé et je n'ai pas envie de devoir batailler avec Souala pour un oui ou pour un non. Rendez-moi Couturier et Michael essayera de dompter la belle Malgache.

-Non ferons comme cela, si c'est ce que vous préférez. Alexandre, avez-vous des problèmes de santé? Des ennuis dans votre famille? Avez-vous besoin d'aide?

-J'apprécie votre attention, mais je m'en sortirai tout seul.» Hélène vint jusqu'à moi et me posa une main sur le bras.

«-Je tiens à vous, même si vous vous comportez parfois comme l'ogre de la fable, sachez-le. N'hésitez surtout pas si vous pensez que je peux quelque chose pour vous. D'accord? Vous n'oublierez pas?

-Je vous remercie beaucoup. Je n'oublierai pas.» J'étais ému outre mesure par cette marque d'intérêt et j'aurais voulu serrer Hélène dans mes bras pour la remercier. Je me mis à imaginer ma tête appuyée sur son sein tendre et opulent et une chaleur que je n'avais pas ressentie depuis longtemps m'envahit. Je rougis de mes pensées et secouai la tête. D'abord le baiser de Mischa puis mes fantasmes à propos du patron…!

«Alexandre, j'oubliais! Un ami qui dirige le service production du Laboratoire G*** m'a donné des invitations pour un dîner dansant, demain soir. Tenez.» Elle sortit de sa poche deux cartons au logo du laboratoire. Le repas avait lieu dans un hôtel somptueux de Roanne. Une soirée mondaine n'était certes pas ce qui me fallait pour le moment mais j'aurais donné un carton d'invitation à Michael.

BY NC ND

«-Vous pensez venir? me demanda Hélène.» J'eus l'impression que dans sa voix perçait une pointe d'espoir.

«-Je ne crois pas non, mais Konrad se fera un plaisir de s'y rendre, j'en suis sûr.» J'appelais rarement Michael par son nom de famille, mais j'éprouvais le besoin de démontrer au patron que ce qu'elle avait surpris n'était, somme toute, pas si sérieux.

-Vous n'aimez pas les mondanités?»

J'avais passé ma vie au milieu des mondanités! Enfiler un smoking et me rendre à une soirée était devenu au cours de ma vie d'homme marié une seconde nature! Le problème est qu'il s'agissait d'un dîner et que jamais je n'aurais réussi à ingurgiter quoi que ce fût. En outre je n'avais aucune envie de rencontrer des gens que je ne connaissais pas. A Paris, les visages que l'on rencontrait étaient toujours plus ou moins les mêmes. De plus, là-bas, j'étais le mari de Léa Lambert, les gens ne s'intéressaient pas à moi, mais à elle, ce qui m'allait parfaitement, vu ce que j' avais à cacher. Plus je passais inaperçu, moins je risquais de devoir donner des explications. Nous semblions aux yeux de tous, un couple parfait et je dois avouer que Léa mettait énormément d'ardeur en public pour le démontrer. J'aimais être invisible et je ne voulais absolument pas sortir de mon brouillard protecteur. Si je l'avais fait, j'étais convaincu qu'il me serait arrivé quelque chose de grave. Je n'irais pas à cette soirée. J'étais désolé de décevoir Hélène, mais tout cela était au-dessus de mes forces. J'avais déjà employé cette expression avec Michael aujourd'hui et je me répétais, mais c'est ainsi que je me sentais. Sans force aucune, sans envie d'affronter de nouveaux problèmes et encore moins de résoudre les anciens!

BY NC ND

18.

J'essayais de mesurer mes paroles pour éviter de blesser Léa. Je ne voulais pas que notre mariage fît naufrage au bout de quelques années à cause d'incompréhensions absurdes, de mots dits sans réfléchir. Léa m'était apparue comme une femme particulièrement énergique et sûre d'elle, je supposai qu'en fait elle usait d'une façade et qu'elle avait besoin de plus d'attention et de compréhension qu'il n'y paraissait.

Durant ma seconde année d'internat, Léa fut atteinte d'une broncho-pneumonie très sévère que nous tentâmes en vain de soigner à la maison. Elle céda à mes prières et à celle de ses parents et se résigna à se laisser hospitali ser. Elle m'en voulait énormément de ne pas être apte à la

cc BY NC ND

traiter chez nous et me demanda des dizaines de fois pourquoi elle m'avait payé des études aussi chères si le résultat était aussi décevant. Bien que blessé dans mon amour-propre, je mis les insultes de Léa sur le compte de la fièvre et de l'inquiétude et cherchai à ne pas trop y penser.

Léa resta à l'hôpital pendant trois semaines car une pleurésie vint compliquer un tableau déjà problématique. Elle ne supportait pas le menu proposé par le service de pneumologie et me contraignait à quitter mon travail deux fois par jour aux heures des repas afin d'aller chercher à la maison les plats préparés par Alice, notre cuisinière. Je dus prier Sourdille de me dispenser de certains travaux car mes aller et retour me prenaient beaucoup de temps. Le vieux fut compréhensif et déclara que pour la petite Lambert il n'y avait pas des sacrifices trop grands. J'étais très fatigué car, en plus des trajets éreintants, Léa m'obligeait à rester au téléphone pendant des heures le soir et souvent la nuit quand elle n'arrivait pas à dormir et désirait que je lui tienne compagnie.

Quand elle rentra à la maison, celui qui paraissait le plus malade des deux, c'était moi. Quoi qu'il en soit, j'étais heureux de l'avoir de nouveau auprès de moi. Nous fêtâmes son retour avec un rapport d'une tendresse infinie. Sous la lionne se cachait une gazelle dont la douceur me rendit fou. J'aurais fait n'importe quoi pour cette femme aux multiples facettes. Durant sa convalescence je fus aux petits soins pour mon épouse adorée, chose qu'elle sembla apprécier au plus au point.

Quand elle me demanda si sa maladie pouvait être responsable du retard de ses règles, je lui répondis qu'effectivement, il était possible qu'un stress important pût se

cc BY NC ND

jouer de la nature mais que dans son cas cela était peu probable étant donné la prise d'un contraceptif.

Léa refusait l'idée d'un enfant dans l'immédiat et bien que j'aie pour ma part fortement désiré un héritier, j'attendais que ma femme soit dans de meilleures dispositions.

Au moment même où je prononçais le mot contraceptif, je revis les perfusions de Rifampicine qui avaient été nécessaires pour endiguer la grave infection dont souffrait Léa. Cet antibiotique extrêmement efficace avait comme beaucoup de médicaments des effets secondaires indésirables. L'un d'eux était une interaction avec d'autres produits dont il diminuait ou annulait l'action. Les oestro-progestatifs faisaient partie de ces produits dont l'action risquait d'être supprimée.

Léa était certainement enceinte.

J'expliquai à ma femme ce qui pouvait être arrivé. Bien que je me sois attendu à une réaction négative à la nouvelle, je n'aurais jamais cru assister à une scène telle que celle qui suivit. Léa se mit à hurler:

«-Si je suis enceinte, je te tue, tu entends, je te tue!» Elle saisit une statuette de bronze posée sur la cheminée et la lança vers moi de toutes ses forces. La sculpture me frappa en plein thorax et j'entendis un craquement sec au moment où quelques unes de mes côt es se brisèrent. Je me pliai en deux accablé par la douleur, le souffle coupé. Léa se précipita vers moi et me poussa aux épaules m'obligeant à me relever. Je gémis.

«-Mais qu'est-ce que vous avez dans la tête, bon sang, toi et tes satanés collègues ? Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue?» Chacune de ses demandes était ponctuée d'une méchante bourrade qui m'arrachait des plaintes étouffées. «Et arrête de geindre, tu m'énerves. C'est

cc BY NC ND

moi qui s uis dans la poisse à présent. J'intenterai une action contre la Pneumo, tu peux en être sûr, quant à toi tu me le paieras.

-Ceux de la Pneumo n'y sont pour rien…J'aurais dû les prévenir…Mais j'avais tellement peur pour toi que…que je n'ai plus pensé à la pilule.» J'arrivais à peine à respirer et parler me coûtait un effort considérable. Chaque fois que Léa me bousculait je sentais la bile me monter aux lèvres. J'étais terrorisé à l'idée de vomir sur les tapis persans. Je crois que si je l'avais fait ma femme m'aurait réellement mis à mort.

«-Tu jubiles, hein?! Tu l'auras ton marmot! Si cela se trouve, tu l'as fait exprès!

-Non, Léa, c'est une erreur…je t'assure!» Il fallait à tout prix que je m'asseye car j'étais sur le point de m'évanouir. Un voile grisâtre avait commencé à envahir mon champ visuel et les cris de ma femme m'arrivaient de très loin. Je voulus faire les quelques pas qui me séparaient du divan, mais Léa abattit ses poings sur moi et m'asséna des coups de ses mains serrées. La douleur devint insupportable et je me sentis tomber. J'atterris fort heureusement sur la laine serrée d'un tapis persan qui adoucit la chute. Je perdis complètement conscience. Quand je me repris, je me trouvais encore sur le tapis. Léa n'était pas dans la pièce. Je la supposai à l'office car une odeur de cuisine arrivait jusqu'à moi. Me relever fut un entreprise ardue et très douloureuse. Je ne savais pas combien de mes côtes étaient brisées, ni à quel niveau; le fait était que travailler le lendemain serait impossible. Pourtant j'avais déjà demandé assez de faveurs à Sourdille et je ne pouvais continuer à profiter du fait qu'il adorait ma femme. Je devais

BY NC ND

prendre un antalgique puissant, me coucher et espérer en ma bonne étoile.

Léa apparut sur le seuil de la cuisine et m'ordonna de passer à table. Jamais je n'aurais pu ingurgiter quoi que ce fût, mais irriter encore Léa, signifiait m'exposer de nouveau à son ire. Je me traînai jusqu'à la cuisine et m'affalai sur une chaise.

Léa reprit ses récriminations, m'insultant, déclarant que j'étais juste bon à vider les ordures, que je ne serais jamais un bon médecin et encore moins un bon mari. Il hurla qu'elle détestait cet enfant à naître autant qu'elle me détestait et se donna de violents coups sur le ventre. Je lui saisis le bras grâce à un effort surhumain et la priai de cesser. L'enfant n'était pas responsable de la situation, il ne servait à rien de l'invectiver.

«-Non, le seul responsable, effectivement, c'est toi! cracha-t-elle. Je te hais.» Et elle me planta dans le bras la fourchette qu'elle tenait à la main. Je ne pus me retenir et criai ma douleur. Les larmes coulaient le long de mes joues sans que je parvienne à les retenir. J'étais à bout de forces. Ma souffrance était insoutenable. J'étais anéanti tant physiquement que moralement. Je ne comprenais plus rien. Je voulais seulement que tout cela cesse au plus vite. Ce que j'avais rêvé si souvent, l'annonce d'une grossesse, se transformait en un cauchemar indescriptible, une foire aux hurlements, aux insultes, aux coups et à la douleur intense. Quel homme peut-il souhaiter apprendre qu'il deviendra père de cette manière? Où étaient donc les petits chaussons cachés sous la serviette d'un dîner romantique ou la tétine dissimulée dans une boîte de chocolats fins? Pour en terminer avec ce supplice je

prononçai des mots que jamais je n'aurais pensé pouvoir dire:

«-Préfères-tu avorter, bredouillai-je?» La fourchette s'enfonça de nouveau dans mes chairs, une fois, deux fois, encore et encore sans aucune réaction de ma part. Une plainte sourde peut-être et un vague geste de l'autre main, comme pour chasser une guêpe entêtée.

«Les Lambert sont catholiques! Si enfant il y a, enfant il y aura, mais je peux t'assurer que tu me paieras ton erreur! Je sors, je ne veux pas passer ma soirée avec un menteur et un hypocrite tel que toi! Tâche de tout nettoyer avant de te coucher. Si tu ne connais pas ton métier, apprend au moins celui de femme de chambre et rends-toi utile!»

Ma chemise s'était teintée de sang là où les dents de la fourchette avaient lacéré ma peau et la plaie battait au rythme de mon cœur affolé. Je devais me lever et mettre les assiettes dans le lave-vaisselle, puis j'aurais pu essayer de monter jusqu'à la chambre pour me panser. Je pris appui sur ma main indemne, la droite et me mis debout. Je respirais superficiellement pour que le fer rouge qui labourait mon flanc ne me provoquât pas un autre évanouissement.

Je ne sais pas combien de temps j'employai pour rejoindre la mezzanine où nous avions notre chambre. Je guettais le moindre bruit craignant le retour de Léa. Me voir dans cet état l'aurait irritée et je n'avais pas besoin d'une autre des ses attentions. Une fois dans la salle de bains, je désinfectai les coups de fourchettes, les couvris d'un pansement et étalai une pommade sur l'hématome provoqué par la statuette. Passer un pyjama m'était impossible. Je rejoignis le lit et m'étendis avec précaution.

BY NC ND

J'aurais voulu m'injecter un analgésique mais ma trousse était demeurée en bas et je n'avais ni le courage, ni la force de redescendre.

Je refusais de réfléchir. Je ne voulais pas savoir si j'étais responsable de quelque chose cette fois aussi, si ne pas avoir pensé aux interactions de la rifampicine était une erreur à m'attribuer. Je ne voulais pas savoir si j'avais mérité ou non tous les coups et les insultes que j'avais reçus. Je voulais seulement oublier la douleur pour ne garder dans mon cœur qu'un seul souvenir de cet abîme dans lequel je venais de me précipiter: j'allais devenir père.

Je me rendis à mon travail le lendemain malgré tout. Je racontai que j'avais glissé dans le métro et que je devais m'être fêlé quelques côtes. Je refusai de passer une radio et m'efforçai de contrôler mes grimaces de douleur.

Au bout d'une semaine, je m'étais habitué à mon état et j'avais développé une économie de gestes qui m'autorisait à accomplir mes activités quotidiennes sans trop d'effort.

Léa parlait peu et ne m'avait plus touché. Elle n'ouvrait la bouche que pour me reprocher mon inaptitude en tant que médecin. Elle se rendit chez son gynécologue qui confirma la grossesse. Elle avait refusé que je l'accompagne et m'annonça le diagnostic définitif le soir au souper. Il n'y eut aucun coup de fourchette, aucun cri. Elle me déclara que les Lambert auraient cet héritier et qu'il n'en arriverait aucun autre. Elle se ferait stériliser à l'accouchement. Je mis cette décision sur le désappointement de l'instant et ne discutai pas. Puis avec un calme olympien Léa me prévint qu'elle avait renvoyé Alice, la cuisinière ainsi que Syria, la femme de chambre. Elle était soi-disant

agacée de les voir s'agiter autour d'elle et à présent qu'elle attendait un enfant, elle avait besoin de calme. Comme elle ne pourrait pas accomplir elle-même les travaux ménagers, elle comptait bien que je me mettrais à l'ouvrage et que j'e tiendrais la maison comme elle avait toujours été tenue. Le ménage, la cuisine, le repassage, les courses, tout me revenait. Je protestai que je ne savais pas repasser et que mon travail ne me permettrait pas de m'acquitter de toutes ces tâches. La réponse fut que je n'avais qu'à apprendre et m'organiser. J'appris et je m'organisai. Léa me répétait sans cesse que je ne pouvais pas prétendre élever un enfant si je ne savais pas le b.a.-ba des besognes domestiques.

Je reposais quatre heures par nuit plus ou moins. Entre mon internat, mes études et la maison je n'avais pas beaucoup de temps pour autre chose, pas même pour dormir.

Durant sa grossesse, Léa ne posa jamais la main sur moi. Elle était magnifique et son état lui allait à ravir. Elle promenait son ventre avec son habituelle élégance, acceptait les compliments avec modestie et semblait la plus radieuse des futures mamans. On ne m'oubliait pas et j'admettais volontiers que j'avais vraiment toutes les chances du monde, une femme superbe qui allait me donner un enfant non moins merveilleux. Léa semblait de nouveau plus amoureuse que jamais et dans les soirées ne me quittait pas, m'embrassait et me caressait persuadant tout le monde de notre idyllique entente.

A la maison, si j'exécutais tous ses ordres à la lettre, la situation était tout à fait vivable. Léa ne parlait jamais de l'enfant à naître et ne me reprochait plus rien. Fort heureusement la grossesse suivait son cours sans complica-

cc BY NC ND

tions et Léa n'eut à souffrir ni de nausées ni de sciatique ou autres problèmes classiques des femmes enceintes.

Ma joie d'avoir enfin un enfant atténua peu à peu la façon pénible dont j'avais appris la nouvelle. Cette joie m'incita à pardonner Léa pour ses gestes un peu vifs et je repris à la cajoler comme doit l'être une femme qui porte en son sein l'enfant qu'elle et vous avez conçu. J'en arrivai à me reprocher mon inattention au moment de la bronchopneumonie et à comprendre la déception de mon épouse qui n'avait pas pu décider un événement tellement spécial.

Léa semblait avoir effacé ces mauvais moments et j'optai moi aussi pour l'oubli.

Certes elle était incroyablement exigeante, et attendait beaucoup de moi. Elle contrôlait attentivement mes travaux, me faisait remarquer mes erreurs et me contraignait à recommencer si ce n'était pas parfait. Elle désirait un ordre impeccable et jetait à terre les objets s'ils n'occupaient pas la place qu'elle leur avait réservée. Elle me taxait d'incompétence et de négligence si certains vêtements étaient encore tachés au sortir du lave-linge ou après le repassage. J'avais alors droit à des bordées d'insultes bien choisies. Je devins d'une maniaquerie obsessionnelle qui contamina aussi mon travail. Tout devait toujours être dans un ordre irréprochable sans quoi j'étais pris d'une forte anxiété. Mais il suffisait d'un peu d'habitude et de constance et il était relativement facile d'éviter les reproches. Les femmes enceintes ont des manies, tout le monde sait cela! Léa en avait peut-être un peu plus qu'une autre mais je cédais volontiers à ces petits travers car je voulais faire de sa grossesse un moment privilégié.

BY NC ND

Une de ces manies était toutefois difficile à gérer: depuis qu'elle savait attendre notre enfant, Léa refusait catégoriquement de faire l'amour. Je lui expliquai que le bébé ne courrait aucun risque, mais elle n'en voulut rien savoir. Elle m'imposa une chasteté de neuf mois. Elle me disait qu'étant donné l'envie que j'avais de cet enfant, je pouvais bien faire un petit effort. Je la soupçonnai de se refuser pour me punir, mais à Léa aussi plaisait l'amour et si ces neufs mois de totale continence était un châtiment qu'elle m'avait réservé, elle devait, elle aussi, souffrir de cette décision. Je me masturbais la nuit durant son sommeil, une main sur son ventre, en réprimant les mots que j'aurais voulu lui dire, les caresses dont j'aurais voulu la combler. Elle portait notre fils et rien n'était de trop pour elle.

La grossesse de Léa eut malheureusement quelques répercussions sur mon travail. A part le fait que j'étais extrêmement éprouvé par tout ce que l'on me contraignait à faire, j'étais aussi constamment dérangé par les nombreux coups de téléphone que Léa me faisait au cours de la journée. Elle m'appelait à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, interrompant mes visites, mes consultations ou mon sommeil déjà réduit au strict minimum durant les gardes. J'avais beau lui expliquer qu'elle ne devait me joindre qu'en cas de nécessité, elle prétendait que je devais vivre avec elle ses inquiétudes et ses malaises. Mes collègues se moquaient de moi et de ma mine défaite, ils blaguaient expliquant à qui voulaient les entendre que c'était moi qui attendais cet enfant et non ma femme. Ils espéraient que j'accoucherais bien vite pour ne plus voir mon teint terreux et ne plus supporter mes absences répétées. Je m'isolais

BY NC ND

quand Léa m'appelait car je ne savais jamais quel pli allait prendre la conversation et je ne voulais absolument pas être surpris au milieu d'une discussion un peu trop vive. Ils me charriaient tous, déclarant que me réfugiais aux toilettes à cause de mes nausées. Je riais avec eux et Sourdille était patient, il avait trop besoin de l'appui du père Lambert.

Pourtant un jour, en fin d'après-midi, il me fit appeler dans son bureau. Je venais de terminer des consultations de pédiatrie et je rêvais d'une tasse de café. Je n'osai pas toutefois retarder l'entretien et remis à plus tard l'absorption de ma drogue favorite.

Quand j'entrai chez lui, le patron était installé derrière son imposant bureau de chêne et arborait sa mine des mauvais jours. Je passai en revue toutes les bêtises que j'aurais bien pu faire, mais ne m'en rappelai aucune à même de provoquer un tel faciès.

Sourdille ne me pria pas de m'asseoir et j'attendis pratiquement au garde à vous. Il commença sans préambules:

«-C'est bien vous qui avez visité le petit Brieuc?

-En effet. Un problème de reflux gastrique provoquant des crises d'asthme. J'ai prescrit…

-Ceci» coupa Sourdille alors qu'il me tendait une copie de l'ordonnance que j'avais rédigée.» Je relus ce que j'avais écrit. Je relevai la tête et fixai le patron. J'avais pâli et sentais un froid intense m'envahir.

«-Vous avez une excuse pour cela? demanda le patron, coupant. Non ne répondez pas, car même si vous m'en proposez une je ne l'accepterai pas. Si vous êtes incapable de faire le médecin, trouvez un autre boulot. Vous rendez-vous compte que si le pharmacien ne s'était

BY NC ND

pas aperçu de votre erreur, l'enfant Brieuc pouvait y rester? Fort heureusement, lui connaît son métier et m'a appelé. Il a fait un fax de votre prescription que j'ai naturellement modifiée. Prescrire à un enfant des dosages pour adultes relève de l'incompétence grave pour ne pas dire du crime. En avez-vous conscience?

-Bien sûr, Monsieur. Je suis terriblement navré.

-Si l'enfant était mort, vous l'auriez été beaucoup plus! Je sais que vous traversez une période difficile mais que diable, vous n'êtes pas le premier dont la femme est enceinte. Léa a souvent besoin de vous, je trouve cela tout à fait normal, ce n'est pas une raison pour négliger votre travail et devenir dangereux. Par égard pour votre femme et votre belle-famille, j'enterrerai cette lamentable erreur, mais à la prochaine, vous pourrez aller pointer à l'ANPE, et croyez-moi, pas comme médecin, j'y veillerai. Vous pouvez disposer.»

Comme un somnambule, je rejoignis les toilettes où je me laissai glisser le long des carrelages vert pâle. Je finis assis par terre, la tête sur les genoux. J'étais en train d'écrire l'ordonnance quand Léa m'avait interrompu. Après avoir parlé avec elle, j'avais continué à écrire mais au lieu des dosages pédiatriques, j'avais inscrit une dose pour adulte. C'était impardonnable. Sourdille avait raison, je n'avais aucune excuse.

Je rêvai d'enfants morts pendant des semaines. Je vérifiais tout ce que je faisais trois ou quatre fois tant j'avais peur de me tromper. La grossesse de Léa due à une erreur de ma part, cet enfant qui avait risqué si gros…Peut-être n'étais-je pas fait pour devenir un bon médecin? Peut-être Léa avait-elle effectivement raison. Ces épisodes me portèrent un coup très rude, j'avais perdu une

BY NC ND

bonne part de la confiance que j'avais en moi-même et je ne sais si je la retrouvai tout à fait.

Le terme approchait et chaque fois que le téléphone sonnait dans le service, je m'attendais à ce que l'on m'avertisse qu'il s'agissait de Léa qui m'appelait à ses côtés. Nous avions décidé que j'assisterais à l'accouchement et je tremblais de bonheur à l'idée de voir naître mon enfant.

Puis un après-midi, au cours de la contre-visite une infirmière entra dans la chambre où je me trouvais avec l'assistant et d'autres internes et elle s'écria:

«-Mes compliments, Docteur Mouret!

-Je vous demande pardon? fis-je terrorisé à l'idée d'avoir commis une autre erreur.

-Eh, bien oui! Pour votre fils!

-Mon fils ! Mais vous devez vous tromper. Je dois assister à l'accouchement, ma femme m'aurait appelé, rétorquai-je, alors que dans mon esprit un doute épouvantable voyait le jour lui aussi.

-Ma copine en obstétrique m'a bien dit que le fils du Docteur Mouret interne chez nous était né il y a une demi-heure.» Je plantai mes dossiers dans les bras d'une collègue et me précipitai à la maternité. Je courais comme un fou bousculant les gens sur mon passage, sans même prendre le temps de m'excuser. Il devait y avoir eu un problème pour que Léa ne m'appelle pas. Ils avaient dû lui faire une césarienne en urgence sans doute et elle dormait encore…Quand j'arrivai sur le seuil de la chambre qu'occupait ma femme, je restai interdit. Léa était assise dans son lit et tenait dans ses bras un petit fagot de couverture bleu pâle dont je ne voyais rien dépasser. Elle souriait à ses parents qui s'extasiaient penchés sur ce que

BY NC ND

Léa serrait contre elle. J'étais à la fois heureux de la trouver en pleine forme et terriblement déçu de ne pas avoir vu naître mon enfant. Mes beaux-parents se retournèrent à mon entrée et ils se précipitèrent pour m'embrasser. Même Monsieur Lambert d'ordinaire distant, me gratifia d'un sonore baiser.

«-Mes compliments Alexandre, vous avez un fils magnifique!

-C'est Léa tout craché pontifia, ma belle-mère.

-Viens, laissons-les à leur bonheur, déclara Monsieur Lambert en tirant sa femme par la manche. On reviendra plus tard.» Ils nous laissèrent effectivement après avoir refermé la porte avec soin. Dire que ce fut à notre bonheur est une autre histoire.

Léa me plaça le petit fagot dans les bras, sans un mot et se dirigea vers les toilettes où elle s'enferma. Je n'avais pas eu le temps de l'embrasser, de la serrer contre moi pour la remercier que déjà elle disparaissait. J'eus peur qu'elle se sentît mal et l'appelai. Elle me répondit de m'occuper de mon fils et de ne pas m'inquiéter pour elle. J'écartai alors les pans bleu pâle et découvris mon bébé. Il était si petit et si parfait que j'en eus le souffle coupé. Je n'osais plus reprendre ma respiration de peur de le déranger. J'étais ému aux larmes. Ce fils pour lequel j'avais tant prié et tant souffert était là dans mes bras. J'oubliai tout.

Je lui caressai une joue avec délicatesse et il se tourna vers ma main, les yeux clos. Je le portai doucement à la hauteur de mon visage et l'embrassai tendrement.

«-Alors, tu es content, demanda sèchement Léa en sortant des toilettes.

cc BY NC ND

-Oh, ma chérie, je suis tellement heureux! Comment vas-tu? Pourquoi ne m'as-tu pas appelé? Il y eu des problèmes?

-Pas le moins du monde, mais tout a été si vite que je n'ai eu le temps de rien.» Je n'osai pas faire de commentaires. Elle se recoucha. Je sus plus tard que les infirmières avaient demandé si elles devaient me faire prévenir et que Léa avait répondu qu'il était inutile de me déranger. Je lui en voulus d'une façon indicible. Elle m'avait délibérément privé de la naissance de mon fils et cela me fit souffrir bien plus que des côtes cassées ou un bras labouré par une fourchette.

«-L'as-tu déjà mis au sein?

-Tu plaisantes, ou quoi? Je t'ai fait un enfant, un mâle qui plus est! Cela devrait te suffire. Ne m'en demande pas plus. Il est à toi et à toi seul. Je te laisse t'en occuper. A présent je suis fatiguée, j'aimerais dormir.» Sur ce, elle me tourna le dos.

J'étais infiniment déçu par le comportement de ma femme. Je connaissais l'état d'esprit avec lequel elle avait débuté la grossesse, mais j'avais espéré qu'une fois l'enfant né, elle se serait attendrie et que ses barrières seraient tombées. Il n'en fut pas ainsi. Elle ne s'occupa jamais de Laurent, elle ne se leva jamais la nuit pour lui donner un biberon, pour le bercer ou le changer. Elle fit appel à une baby-sitter et retourna travailler deux semaines après la naissance. Elle ne prenait Laurent dans ses bras que lorsque ses parents ou les miens étaient présents ou lorsque nous sortions et qu'elle devait passer pour la mère parfaite. C'est elle qui choisissait la garde-robe du petit, craignant sans doute que je le rende imprésentable. Laurent grandit appelant Papa quand les autres

BY NC ND

enfants appelaient Maman. Cela aurait pu me rendre fier, j'en étais au contraire fort attristé. Elle ne se retint jamais devant lui quand elle avait des reproches à me faire ou quand elle devenait violente. Laurent s'imagina jusqu'à je ne sais quel âge que les mères se comportaient toutes ainsi.

19.

Michael m'avait convaincu de sortir de mon trou et avait exigé que je l'accompagne à la soirée organisée par le labo. Il m'avait suggéré de me plaindre de mon ulcère pour éviter de devoir manger, si vraiment je ne m'en sentais pas capable, conseil que j'aurais suivi à la lettre, il n'avait pas à en douter!

J'avais revêtu un smoking sans y penser, mais une fois sur la route, les doutes m'assaillirent. Moi qui voulais à tout prix pas-

BY NC ND

ser inaperçu, je risquais m'étant habillé de cette manière de me faire remarquer. Le smoking n'était pas franchement à la mode mais il est difficile de se défaire de certains automatismes.

La salle de réception de l'Hôtel du Lion d'Or était immense. Avec sa tapisserie rouge et or et ses lustres en cristal, elle témoignait d'un passé fastueux. Des tables rondes étaient habillées de nappes aux couleurs de la pièce et sur chacune d'elle luisait le plus beau service de table du restaurant. Les laboratoires G*** avaient les moyens. Dommage que ces moyens se fissent très discrets pour ne pas dire inexistants quand il s'agissait de travailler sur certaines maladies rares! Une hôtesse vint à ma rencontre un sourire éclatant aux lèvres. Je lui tendis mon invitation et elle me pilota jusqu'à la table qu'on nous avait réservée. Je ne connaissais personne parmi les invités que nous rencontrâmes sur notre chemin. Je remerciai la jeune femme et prit place à table. J'étais le premier. Je commençais à lire le menu pour me donner une contenance quand la voix de Michael se fit entendre.

«-Tout est à ton goût?

-Ça pourrait l'être! répondis-je heureux de le voir.

-Smoking toi aussi?

-Nous serons au moins deux! Hélène vient d'arriver, remarquai-je. Qui est le type avec elle?

-Aucune idée. Son petit ami, peut-être proposa Mischa en observant ma réaction.

-Tu crois?» L'inquiétude perça dans ma voix.

-Vous êtes jaloux, Docteur Mouret? » se moqua Michael. Je haussai les épaules irrité.

«-Il est jaloux!» se répondit Michael.

Percale, un gynécologue que Michael exécrait, se joignit au patron et à son compagnon et le petit groupe se dirigea vers

BY NC ND

nous. Hélène était vêtue d'une longue robe de voile noir sans manches. Le tissu qui, n'étant pas doublé à la hauteur du cou et des épaules, laissait deviner des formes généreuses. Aux oreilles le professeur Ledoux portait de courts pendants d'or. Elle était maquillée de façon très légère et cela lui allait bien. Elle nous serra la main et nous présenta Monsieur Jean Tessier, le gros bonnet du laboratoire auquel nous devions nos invitations. C'était un homme sur la soixantaine, de ceux que l'on qualifie de vieux beau. Sa haute taille et son maintien lui donnait un air aristocratique. Ses cheveux aux ondulations rigoureusement naturelles étaient tout à fait blancs et ses yeux bleus délavés quittaient rarement Hélène. Je le détestai avant même qu'il ouvrît la bouche. Pur et simple parti pris!

Durant l'apéritif, nous eûmes droit à un discours que je n'écoutai pas, occupé que j'étais à lorgner le comportement du vieux beau. Il gardait presque constamment une main appuyée sur le bras d'Hélène et lui faisait à l'oreille des commentaires qui semblaient la ravir. L'oratrice remercia pour l'attention que nous avions bien voulu lui consacrer –pauvre naïve!- puis à notre grande surprise, rejoignit notre table. Mes automatismes fonctionnèrent au quart de tour et je me levai à l'arrivée de la femme, j'exécutai sur la main qu'elle me tendit le baisemain réglementaire. Michael, habitué qu'il était aux soirées d'ambassade vu la vie qu'il avait menée avec son diplomate de père, en fit autant. Percale, lui, resta assis et se contenta de serrer la main de la dame puis nous plaisanta :

«-Quel style! Vous ne m'en voudrez pas, ma chère, de ne pas être aussi galant.

-Je ne vous en veux pas, n'ayez crainte, fit Madame Isabelle Vénier, collaboratrice du vieux beau. Ce genre de choses ne

BY NC ND

m'était jamais arrivé, mais j'avoue que c'est extrêmement agréable!» A ces mots, elle m'adressa un sourire enjôleur. Elle était assise à côté de moi et son parfum m'arrivait à flots. Poison. Dior. Un peu trop fort à mon goût. Elle devait avoir environ une quarantaine d'années bien portées, qu'elle agrémentait d'un maquillage important et d'un habit un peu plus succinct, mais nous n'étions pas dans un service de médecine! Elle pouvait se permettre d'arborer une courte robe pervenche à bretelles sur laquelle elle avait enfilé une chemise transparente de la même couleur, sans qu'un docteur constipé lui fasse un sermon. Le carré de ses cheveux noirs mettaient en évidence des yeux bleus très foncés qui, je dois le reconnaître, étaient magnifiques. Quand Madame Vénier fixait sur vous ces yeux-là, vous ne pouviez pas vous empêcher de lui prêter votre attention.

Je ne touchai pas aux plats que l'on nous proposa, usant de l'ulcère comme excuse. Hélène me dévisagea, Mischa me sourit. La conversation roula sur les occupations respectives, Percale et Michael s'insultèrent civilement, Monsieur Tessier était aussi collant qu'un attrape-mouches et Hélène semblait heureuse d'être prise à ce piège gluant. Cela m'irrita profondément. Elle me regardait rarement et lorsqu'elle le faisait, elle jetait en même temps un coup d'oeil du côté de Michael. Je me mis alors à me comporter comme un gamin: je commençai à répondre aux ardeurs peu discrètes de ma voisine. Je ris stupidement à ses plaisanteries, acquiesçai à ses arguments et posai **ma** main sur **son** bras. Elle paraissait flattée par mes égards et malgré l'alliance qu'elle arborait sans pudeur, je continuai mon flirt. Cela faisait des années que je n'avais pas abordé une femme de cette façon, et apparemment je donnais le change. En réalité je n'avais nulle envie de jouer à ce petit jeu mais, Hélène étant ac-

BY NC ND

caparée par le Sieur Tessier et Michael par Percale, je n'avais pas mieux à faire. En fait, Mischa devait avoir raison, j'étais jaloux! Jaloux et ce qui était plus grave, mesquin. Au lieu de lutter pour la femme dont apparemment j'étais amoureux, je ne pensais qu'à me venger en la faisant souffrir ou tout au moins en imaginant la faire souffrir, car si Hélène était blessée par mon attitude, c'était présupposer qu'elle ressentait elle aussi quelque chose à mon égard, sans quoi tout mon petit jeu, en plus d'être ridicule, était aussi inutile. Je n'étais pas seulement jaloux et mesquin, j'étais aussi prétentieux et méchant. Je me haïs du fond du cœur.

Au dessert, tout le monde s'extasia sur la qualité de la glace au nougat. Michael, qui était lui aussi assis près de moi, s'empara de ma petite cuiller, la remplit de crème glacée et me la tendit. Je la saisis, puis fixai mon ami alors qu'il portait à sa bouche un peu de ce soi-disant chef-d'œuvre. Son regard ne quitta pas le mien alors qu'il déglutissait.

«Essaie, c'est délicieux! Je suis certain que ton ulcère résistera.»

Je mis à mon tour ma cuiller dans ma bouche et avalai. Michael me fit un clin d'oeil et m'envoya un baiser silencieux. Le manège n'échappa pas à Hélène, qui proposa que l'on appelât un serveur pour m'apporter ma part. Je refusai et Mischa déclara que je mangerais avec lui car, dit-il, il avait déjà bien mangé et pour ce soir un demi-dessert serait plus que suffisant. Nous terminâmes donc le dessert ainsi, alternant nos plongées dans l'assiette.

«Vous auriez pu faire moitié avec moi, se plaignit Isabelle. C'était autant de kilos qui ne finissaient pas sur mes hanches!

BY NC ND

-Vos hanches n'ont rien à craindre, rétorquai-je. Elles sont parfaites!

-Eh! Bien moi, je n'aurais pas été si généreuse, déclara le patron. Je suis trop gourmande! Tant pis pour les rondeurs!

-La liposuccion fait des miracles, tu dois le savoir, Hélène, expliqua Percale.» Le gynécologue et Ledoux avaient étudié ensemble et il ne se gênait pas avec elle.

-Cela s'appelle savoir parler aux femmes, murmurai-je.

-Dans le service nous ne prisons pas la chirurgie esthétique, nous préférons les gens au naturel, avec leurs défauts et leurs qualités et nous apprécions autant les uns que les autres, commenta Michael qui leva son verre à l'adresse d'Hélène.

-Et cela, s'appelle savoir parler à son patron, se mit à rire Percale.

-Mon cher Antoine, sous-entendrais-tu que les paroles de mon assistant ne sont pas sincères?

-Pourquoi, elles le sont?!

-En chirurgie, vous avez tellement l'habitude de vous faire lustrer le derrière par les langues toujours prêtes de vos subalternes que vous ne pensez pas que quelqu'un puisse vous apprécier pour vous-même, c'est dommage. Chez moi, nous nous disons ce que nous avons à nous dire et les compliments sont aussi sincères que les reproches.» Cette fois, ce fut au tour d'Hélène de soulever son calice à Michael et à moi. Je répondis d'un signe de tête.

«-Idyllique! Viens danser, cela vaudra mieux et cela fera du bien à tes hanches. Vous permettez que je vous l'ôte, demanda Antoine Percale au vieux beau.

-C'est à regret que je vous la laisse!»

Poseur !

BY NC ND

«-Vous ne m'invitez pas? minauda Isabelle.

-Mais avec plaisir.» Je me levai, lui tendis la main et l'accompagnai sur la piste de danse . Un petit orchestre jouait des classiques du musette. Heureusement ma hanche me laissait en paix et je pus faire virevolter ma cavalière au gré de la musique. J'aimais beaucoup danser et cela m'avait sauvé bien souvent. Durant mes soirées parisiennes, les valses et les tangos m'évitaient d'avoir à converser. Isabelle m'accapara puis Michael qui accompagnait Hélène s'arrêta auprès de nous et prétendit changer de partenaire. Je pris donc la main du patron et nous continuâmes le slow déjà commencé.

Nous restâmes silencieux un moment puis Hélène n'y tint plus:

«-Sympathique cette Isabelle, n'est-ce pas?

-Très.

-Votre estomac vous fait-il encore souffrir?

-Infiniment.» Je jouais les mufles ce qui était loin d'être mon genre, mais ce soir je me sentais en colère contre le monde entier autant que contre moi-même. J'en voulais à Michael pour m'avoir contraint à venir, à Hélène pour être accompagnée par Monsieur Tessier et à moi-même pour jouer les imbéciles avec Isabelle. Rien ne m'obligeait à rester naturellement, mais je voulais éviter de paraître un ours pour la énième fois. Sans y penser j'enchaînai la valse qui suivit entraînant Hélène dans un rythme vertigineux. Elle ne se plaignit pas et se laissa conduire sans problèmes. Elle dansait bien et j'oubliai mes griefs contre la gent humaine. Nous poursuivîmes avec une samba et un charleston puis je la repris dans mes bras pour une autre valse. A la fin du morceau elle appuya sa tête contre mon épaule et serra sa main plus fort dans la mienne puis murmura:

BY NC ND

«-Je suis complètement ivre!» Je la soutins un moment, mon visage était chatouillé par ses courtes boucles et son shampoing aux fragrances d'agrumes fut reposant après les effluves entêtants dégagés par Isabelle. Puis elle s'éloigna légèrement de moi et me regarda:

«-Je ne savais pas que vous dansiez aussi bien. Je crois qu'il y a beaucoup de choses que je ne sais pas de vous, en fait.» Je n'avais pas envie de répondre, cela m'aurait porté sur le terrain des confidences et c'était un terrain trop dangereux. Je me contentai de sourire et je lui offris mon bras pour la raccompagner à la table où elle fut accueillie par Monsieur Tessier à grand renfort de compliments, de caresses sur les épaules et de mots dans le cou. Je détournai la tête écoeuré et m'apprêtais à me rasseoir quand Isabelle qui revenait avec Percale me tira par la manche et m'obligea à retourner sur la piste. L'orchestre donnait un slow. Je voulus prendre la main d'Isabelle qui en décida autrement. Elle noua ses poignets derrière mon cou et se pressa contre moi. Plus explicite que cela! Je ne fis rien pour reprendre mes distances. J'étais trop fatigué et mes sentiments étaient dans un désordre tel qu'il m'était impossible de prendre une décision quelconque. J'abominais ce désordre et je me dégoûtais. Ma lâcheté me faisait horreur mais je ne trouvais pas d'armes pour la combattre. Isabelle qui avait installé sa tête dans mon cou me susurra:

«-Je suis venue en taxi, cela t'ennuierait de me raccompagner chez moi.» *Et voilà! C'est tout simple. Ne t'en prends qu'à toi, Alexandre, tu fais l'andouille depuis des heures, cela devait forcément arriver!* Oh! Non, pas toi! *Je suis revenu parce que tu es tout à fait incapable de penser avec ta petite cervelle. Si quel-*

BY NC ND

qu'un ne t'aide pas un peu tu ne t'en sortiras jamais. En attendant, réponds!

-Bien au contraire! Isabelle se colla littéralement à moi et m'embrassa derrière l'oreille. Fort heureusement le morceau était fini! Je délaçai ses bras de pieuvre et tint dans la mienne une de ses mains pour éviter que la dame ne s'en servît de façon inappropriée.

Au volant de ma voiture, je ne distinguais vraiment ni la route, ni les paroles de ma compagne. Tout cela m'arrivait confusément, assez pour suivre les indications sur le chemin à prendre que me donnait Isabelle mais pas suffisamment pour effacer le regard inquiet que Mischa m'avait jeté lorsque la laborantine avait déclaré qu'elle était fatiguée et que j'étais bien aimable d'accepter de la raccompagner. Le coup d'œil de Percale et ses commentaires avaient été éloquents, ceux de Monsieur Tessier, pleins de soulagement. En entendant Isabelle, Hélène avait plongé la tête dans son sac à la recherche de je ne sais quoi et ne l'avait pas relevée à notre départ, se contentant de marmonner un au revoir qui se perdit dans le désordre de sa pochette.

Isabelle posa une main au creux de mon aine et commença à me caresser sans perdre de temps. Je saisis à nouveau ces doigts dissipés et les serrai dans les miens. Ces effleurements m'agaçaient au lieu de m'exciter. *Nous voilà bien! Tu n'avais qu'à refuser de l'accompagner. Que vas-tu faire à présent? Un homme qui n'a pas fait l'amour depuis…depuis quand exactement?*

Nous étions arrivés. Je portai la main d'Isabelle à mes lèvres et la baisai en murmurant un au revoir, mais naturellement il n'était pas difficile d'imaginer que ce n'était pas un baiser sur la main qu'Isabelle attendait de moi! Je me laissai entraîner et nous nous retrouvâmes nus sur son lit sans que je susse trop comment

BY NC ND

nous étions arrivés là. Isabelle entendait mener la danse. J'étais quant à moi, à mille lieues de ce lit et de cette femme qui me fourrait les mains et la langue partout tentant de m'exciter des gestes et de la voix sans y parvenir. Pourquoi étais-je dans ce lit avec cette femme qui ne plaisait pas…*Tu n'as pas su lui résister, Alexandre. Tu n'as jamais su RESISTER, tu n'as jamais su t'imposer*...Pour mettre fin à cette bouffonnade, j'emprisonnai les poignets d'Isabelle au dessus de sa tête et commençai à l'embrasser fougueusement. S'abandonnant enfin, ma compagne se laissa caresser à son tour sans prétendre autre chose que son propre plaisir. L'égoïsme a parfois du bon.

Même si je n'avais pas de relations sexuelles depuis… *oui?*...un certain temps, l'attention que je savais porter à une femme n'avais certes pas changé et j'amenai Isabelle au paroxysme du plaisir sans la pénétrer, me laissant guider par son corps, attentif à toutes ses réactions, devinant, anticipant et offrant ce qui la satisfaisait le plus. Elle retomba sur son oreiller, haletante et certainement surprise qu'un homme aussi peu ardent ait pu lui donner autant. Je voulais profiter de sa torpeur pour m'éclipser mais elle ne me le permit pas. Elle s'agrippa à mon bras lorsque je voulus me lever.

«-Où vas-tu?

-Je rentre chez moi.

-Tu ne peux pas partir comme ça!

-Pourquoi?

-Moi aussi je veux te donner du plaisir, je suis douée…

-Je te crois sur parole, répliquais-je sèchement, mais ce soir, je crains de ne pas être à la hauteur.

-Ce n'est pas vrai, tu es un amant fantastique, tu…

BY NC ND

-Laisse-moi, s'il te plaît.» Je la repoussai fortement et elle retomba sur le lit, étonnée de mon geste, mais avec pourtant un sourire aux lèvres. Elle se redressa et planta ses ongles dans mon épaule puis me mordit. Pas vraiment fort mais assez cependant pour enflammer mes entrailles d'un feu que je maudis. Isabelle d'un bond se retrouva à genoux devant moi:

«-Tu pouvais le dire que tu aimais le sexe sadomaso. J'adore cela moi aussi.

-Je ne…

-Tais-toi, imbécile!» Elle me gifla sans trop de vigueur mais cela suffit pour parfaire mon érection sur laquelle Isabelle s'enfila. Durant tout le temps que je restai en elle, ma compagne continua à m'insulter, à me griffer. J'éjaculai douloureusement et les gémissements que je poussai ne furent pas de plaisir mais de souffrance et de dépit. Je me retirai immédiatement et ne pris pas la peine de passer dans la salle de bains. Je me rhabillai prestement sans écouter les compliments d'Isabelle enfin repue et immobile dans ses draps écarlates. Elle me lança un «je t'appelle demain» qui me rejoignit alors que je franchissais la porte de l'appartement. Je dédaignai l'ascenseur et descendit quatre à quatre les cinq étages qui me séparaient du trottoir. Je m'engouffrai dans ma voiture et m'abattis sur le volant.

Je tremblais lamentablement, j'avais envie de vomir, de pleurer, de mourir…*Tu dis n'importe quoi, reprends-toi. Laurent t'attend. Il va s'inquiéter. Rentre chez toi. Cesse de t'apitoyer sur ton sort. Tu as fais l'amour, c'est fini, on n'en parle plus…*
L'amour? Je n'avais été capable de réagir qu'au moment où… D'autres images s'imposèrent à moi que je chassai avec violence. Je mis le moteur en marche et passai la première. Je ne reverrais jamais Madame Vénier, cela ne faisait aucun doute. Si

BY NC ND

je voulais conserver un peu d'amour-propre, je devais l'oublier, elle et toutes les autres femmes, je devais rentrer à la maison, m'occuper de mon fils et de mon petit-fils, me rendre à l'hôpital, soigner mes patients et ne rien demander d'autre à la vie. Une vie, j'en avais eu une, elle s'était brisée quatre ans auparavant…*Elle était en miettes bien avant*…et je n'avais pas le droit d'attendre autre chose. Quand Laurent n'aurait plus besoin de moi…*Vas-y continue!*...Je penserais à moi…*Je n'ose te demander ce que cela signifie! Et Hélène? Et Michael?* ...Hélène avait Monsieur Tessier…*J'aimais mieux quand tu disais le vieux beau*...Michael. Je n'avais plus d'ami depuis si longtemps que je ne savais pas comment me comporter avec Mischa. De plus, ce que je ressentais pour lui était beaucoup trop complexe pour que notre relation continue sans que l'un de nous deux se fasse mal. Je me moquais de souffrir encore mais je ne voulais pas que cela arrive à mon ami. Je restaurerais les distances que j'avais crées et qui jusqu'ici m'avaient protégé. C'était la seule solution…*Mes compliments! On repart à zéro. Il n'y a pas à dire avec toi, ce n'est pas du gâteau!*

BY NC ND

20.

C'était un dimanche ensoleillé et la douce chaleur qui filtrait au travers du pare-brise me caressait agréablement au risque de m'endormir après la garde de vingt quatre heures que je venais d'effectuer. J'augmentai le volume de la radio et baissai la vitre pour que l'air et la musique me tiennent éveillé. J'accélérai. J'allais emmener Laurent à la pêche d'ici quelques heures et cela me remplissait de joie autant que lui. J'adorais nos après-midi dominicaux passés au bord d'un étang ou d'une petite rivière à taquiner un poisson qui souvent refusait de se laisser prendre mais qui nous offrait de superbes éclats de rire et de longues conversations à cœur ouvert où ni lui ni moi ne craignions d'évoquer nos peurs et nos angoisses. Nous nous rassurions l'un l'autre, nous bâtissions des châteaux qui bien souvent s'écroulaient à notre retour devant le visage rembruni de Léa mais cela ne nous empêchait pas d'espérer à chaque fois que les choses changeraient, qu'une

BY NC ND

bonne fée jouerait de sa baguette magique et transformerait notre famille blessée en l'une de ces familles radieuses qui vivaient heureuses, longtemps et avec beaucoup d'enfants.

Laurent avait souvent, lors de ces après-midi, évoqué le désir d'un frère ou d'une sœur mais avant même que je lui réponde, il raisonnait seul que si lui était habitué à la vie que nous menions, il n'était pas certain qu'un autre enfant s'y adapte facilement.

«-Je saurais le défendre, tu sais. Je saurais lui expliquer que Maman nous aime bien mais que quelquefois elle s'énerve et qu'elle…Mais elle ne lui ferait pas de mal à lui. Elle ne m'en fait jamais, à moi. Pourquoi tu ne fais rien, Papa, quand…

-Tu l'as dit Laurent, elle nous aime bien. Quand elle est énervée, j'attends que cela lui passe. Ca finit toujours.

-Mais elle te fait si mal parfois.

-Mais non mon chéri, ce n'est pas grand-chose.

-Tu crois que les autres mamans sont comme cela? Mes copains ne m'en parlent pas. A vrai dire je n'en parle pas non plus.»

J'allais prendre une douche, déguster un bon petit déjeuner puis nous partirions immédiatement. J'étais un peu en retard à cause d'un problème de dernière minute mais j'avais appelé Léa et lui avait demandé d'expliquer à Laurent de ne pas s'inquiéter, j'arrivais.

Lorsque je franchis la porte de l'appartement Laurent se jeta sur moi et m'asséna sur le ventre, une grêle de ses petits poings. Le souffle coupé plus par la surprise que par la douleur, j'observai mon fils qui s'était réfugié contre sa mère et me regardait avec haine. J'étais atterré, jamais Laurent n'avait eu de comportement violent à mon égard,

cc BY NC ND

jamais ses yeux n'avaient lancé cette lueur mauvaise lorsqu'ils se posaient sur moi. Je remarquai qu'il portait son blouson et que Léa, elle aussi, était habillée pour sortir.

«-Pourquoi, pourquoi? Tu avais promis! Ce n'est pas juste! Tu es un menteur, je ne te croirai plus jamais! Maman a raison, tu te fiches pas mal de nous, c'est ton travail le plus important, alors va travailler, moi je vais chez Grand-Père et Grand-Mère avec Maman puisque tu ne veux pas m'emmener à la pêche. Je te déteste!»

J'étais abasourdi. Je ne trouvais rien à dire car je ne comprenais rien à ce qui se passait. Je levai la tête vers Léa qui, un léger sourire aux lèvres, ne daigna pas me donner un éclaircissement.

«Tu étais en retard et nous avons supposé que tu avais changé d'avis. Nous avons décidé d'aller passer la journée chez mes parents. Ainsi, tu pourras te reposer sans que nous te dérangions.

-Léa, mais je t'ai appelée, je t'ai dit que…

-Que quoi? Voudrais-tu me traiter de menteuse devant Laurent, d'idiote tant que tu y es. C'est cela?» Le ton de Léa montait dangereusement. «Tu devais aller pêcher avec ton fils et tu n'as pas respecté ta promesse, point final. La prochaine fois tu penseras un peu plus à lui et moins à tes malades. Moi j'ai l'habitude que tu me négliges, mais tu pourrais faire un effort pour lui. Viens mon trésor, allons nous-en, laissons ton père se reposer.»

Léa poussa Laurent devant elle et ils sortirent sans un autre mot. J'aurais pu essayer d'expliquer à Laurent que mon retard d'une heure était du au fait que j'avais effectué une gastroscopie d'urgence à un enfant qui avait accidentellement absorbé une pastille destinée au lave-vaisselle

cc BY NC ND

et qu'à peine j'avais terminé je m'étais précipité à la maison. J'aurais pu lui expliquer que je savais combien notre journée était importante pour lui et combien elle l'était pour moi, mais Léa ne m'aurait jamais permis d'aller jusqu'au bout de mon discours. Elle m'avait interrompu après trois mots lorsque j'avais tenté de parler de mon coup de fil. Le ton qu'elle avait employé était celui qui précédait les disputes sérieuses et je n'avais pas voulu en imposer une autre à Laurent. J'avais laissé partir mon fils convaincu que je l'avais trahi. J'aurais préféré que Léa me frappât à mort plutôt que de subir le regard haineux de Laurent et ses mots autrement blessants que les coups que savait me porter ma femme.

Je me laissai tomber à côté du divan et je pleurai comme un enfant. Lorsque je n'eus plus de larmes je me relevai et raflai ce que je pus de bouteilles dans le meuble bar et allai me jeter sur le lit de Laurent où je bus jusqu'à l'évanouissement.

«-Papa, Papa.» J'ouvris les yeux avec difficulté, gêné par la lumière que Laurent avait allumée. Je me redressai avec la vivacité d'un petit vieux perclus de rhumatismes et m'assis sur le bord du lit. J'avais la nausée et ma tête éclatait. Je n'avais certes pas l'habitude de boire et les trois flacons que j'avais vidés étaient beaucoup plus que ce qu'il me fallait pour me rendre malade. Je portais encore mon blouson, je ne m'étais ni douché ni rasé et mes yeux devaient être injectés du sang de la fatigue, des pleurs et de l'alcool. J'allais épouvanter Laurent. Je voulus me lever pour fuir son regard mais je retombai lamentablement sur son lit.

«-Papa, papa! Tu es malade? Maman, viens vite! Papa se sent mal!»

BY NC ND

Léa entra dans la chambre en courant ce qui au fond du brouillard qui envahissait mon cerveau eut l'effet d'un phare qu'un bateau perdu dans la tempête aperçoit enfin après des jours d'errance. L'effet dura très peu.

«-Ton père est ivre! Regarde-le, il est incapable de… Seigneur, Alexandre, tu devrais avoir honte. Regarde-le bien Laurent! C'est homme est ton père, un menteur, un hypocrite et un poivrot! Lève-toi ! Fiche le camp d'ici! Tu entends!» Léa commença à me secouer violemment. Laurent s'interposa.

«-Il est malade, laisse-le!

-Il est ivre, pas malade.

-Ca ne fait rien. Il faut l'aider. Papa viens, je t'emmène dans ton lit.» Je me rendis compte que Léa, qui avait quitté la pièce alors que Laurent tentait de me mettre debout, revenait. Elle avait à la main une de mes ceintures de cuir.

«-Lève-toi immédiatement, sinon je vous fiche une raclée à toi et à ton rejeton…Ce que tu lui as fait ne lui suffit pas, il te défend encore…C'est cela mon tout beau, défends ton père!» Léa fit claquer la ceinture sur le lit et Laurent se précipita dans mes bras. Léa me frappa sur une cuisse frôlant l'enfant qui hurla. Je me laissai tomber sur les genoux couvrant Laurent avec mon corps pour éviter que les coups l'atteignent.

Je ne sais pas combien dura tout cela. Protégé par mon blouson et la relative anesthésie que me procurait l'alcool, je ne sentis pratiquement rien au début. Puis Léa ne cessant de frapper, le tissu léger se déchira et le T-shirt que je portais ne résista pas au cuir du ceinturon. La douleur devint cuisante et les coups m'arrachèrent des cris que je tentai de réprimer pour ne pas augmenter la terreur de Laurent que je sentais grelotter dans mes bras. Peu à

BY NC ND

peu j'eus l'impression de ne plus rien éprouver. Je n'avais plus mal, je n'avais plus peur, ma seule préoccupation était que Laurent soit indemne, le reste n'avait plus aucune importance. Les coups finirent et j'entendis Léa s'éloigner. Je desserrai mon étreinte, mais Laurent resta sous moi, sans oser bouger. Quelques heures durent passer dont je n'ai aucun souvenir. Sans doute m'étais-je évanoui. Lorsque je repris connaissance Laurent était assis à côté de moi. Il me tenait la main et ses larmes coulaient en silence. Je ne savais pas depuis quand il pleurait ainsi. Je voulus m'asseoir, cette fois ce ne furent pas les brumes de l'ivresse à me bloquer, mais la douleur intense qui irradiait mon dos. Je gémis. Laurent sanglota plus fort.

«-Tu…tu n'as plus de dos, hoqueta-t-il.

-Ta mère est à la maison? demandai-je tentant de rendre ma voix la plus ferme possible.

-Non, elle est sortie. Il faut appeler le Samu,Papa, je ne peux pas t'aider, tu n'as plus de dos, répéta Laurent en reniflant.

-Pas le Samu, non.» Je savais que cette fois je ne pourrais pas me soigner seul et il était impensable de demander à Laurent de me panser. Mon ivresse disparue avait fait place à une lucidité implacable. Je ne voulais pas alerter les urgences car aucune excuse n'aurait paru valable devant ce dos qui, selon Laurent n'existait plus. Je ne voulais pas qu'un étranger mette le nez dans nos affaires, nos problèmes ne regardaient que nous et personne d'autre.

«-Laurent, si tu veux m'aider, tu pourrais chercher mon portable. S'il n'est pas dans la poche de mon blouson, c'est qu'il est tombé en bas, près du divan.»

cc BY NC ND

J'appelai Philippe Arès, le pédiatre de Laurent, l'unique personne au courant de ce qui se passait chez moi. Philippe était un ami d'université, le seul avec lequel je fus réellement resté en contact. Il avait découvert ma situation par hasard, alors que durant une visite qu'il faisait à Laurent ce dernier déclara que Léa m'avait fait mal. Malgré mes dénégations, Philippe comprit que quelque chose n'allait pas et plus tard, lors d'un dîner, il m'obligea à me confesser. Je lui racontai le strict nécessaire, minimisant les faits et coupant court à la conversation. Ce soir pourtant je devais faire appel à lui. Il ne fut qu'à demi-surpris quand à minuit passé, il m'entendit. Je lui demandai d'apporter de quoi faire un pansement et il ne me demanda aucune explication. Dix minutes plus tard il sonnait à la porte et Laurent alla lui ouvrir.

Il jura en voyant mon dos et voulut éloigner Laurent qui s'accrocha à l'une de mes mains et refusa de me laisser. Philippe commença par m'ôter mes vêtements, ce qui ne fut pas une mince affaire. Je dus m'évanouir plusieurs fois. Puis l'injection d'antalgique que le pédiatre m'avait pratiquée commença à faire effet et je pus participer un peu plus aux soins. Le pansement terminé, Arès me conduisit jusqu'à ma chambre puis me fit allonger. Laurent se coucha près de moi et s'endormit immédiatement.

Philippe, à part les jurons du début, s'était abstenu de tout commentaire, mais quand je fus installé dans mon lit et qu'il fut certain que Laurent ne nous entendait pas, il commença:

«-Tu dois appeler la police. Cela ne peut plus durer. Je suis certain que tu ne me racontes pas le dixième de ce qui se passe ici. Tu as besoin d'aide. Léa aussi. Tu dois la quitter, ou elle te tuera. Tu m'entends?

BY NC ND

-Si nous divorçons, le juge donnera la garde de Laurent à Léa. Il ne me le laissera pas. En public Léa est une mère et une femme parfaites. Personne ne me croira. En outre une Lambert peut se payer des avocats qu'un Mouret ne peut pas se permettre. Je n'ai aucune chance et je refuse de laisser Laurent dans ses mains.» Ma voix bien qu'étouffée par le fait que j'étais étendu sur le ventre, était forte et décidée. «Je pourrais essayer de convaincre Léa de voir un psychiatre ou un conseiller matrimonial, mais c'est tout ce que je peux faire.

-Je peux témoigner, moi, insista Philippe.

-Léa aura tous les témoins qu'elle voudra. On n'entendra pas ta voix. Je te remercie d'être venu Philippe. Tu es un véritable ami. Mais crois-moi, il n'y a pas de solution.» Le docteur Arès me quitta à regret, me faisant promettre de l'appeler au moindre problème. Il reviendrait changer le pansement quand Léa serait au travail. A l'hôpital je prétexterais une chute de bicyclette au beau milieu d'un roncier et serais absent le moins possible.

Quand Léa rentra une heure plus tard, elle ne fit aucune allusion au bandage que je portais. Je ne sais si elle avait compris que quelqu'un m'avait aidé ou pas. Elle transporta Laurent dans son lit puis se prépara pour la nuit. Elle avait allumé sa lampe de chevet et celle de sa coiffeuse et se mouvait sous la lumière tamisée de ces deux réflecteurs avec l'art consommé d'une grande actrice. Je tournai la tête pour ne pas la voir. Puis je sentis ses mains sur mes épaules.

«-Faisons la paix, murmura-t-elle »

Comment pouvait-elle penser qu'après ce qu'elle m'avait fait subir, j'étais physiquement et moralement en état de faire l'amour avec elle! Il est vrai que nos disputes

cc BY NC ND

agrémentées ou non de coups terminaient très souvent par un rapport sexuel car Léa savait y faire. J'étais incapable de lui résister et en outre, même quand j'en avais la ferme intention, je me disais que me refuser à elle ne ferait qu'envenimer les choses et je me prêtais donc souvent à ce petit jeu de guerre et de paix. Elle, par contre, savait très bien me dire non quand elle le voulait et pouvait se refuser pendant des jours simplement parce que c'était moi qui faisais le premier pas.

Ce soir toutefois, il était impensable que…Léa appuya sa paume sur mon dos et pressa légèrement. Je me plaignis.

«-Je connais des occupations moins douloureuses, mon ange.» Léa aurait continué à me faire mal si je n'avais pas accepté de faire l'amour avec elle! J'étais consterné. Jusqu'ici nos rapports sexuels avaient eu lieu dans des conditions normales ou éventuellement étaient des signes de réconciliation et la paix qui s'en suivait était restauratrice et permettait à notre mariage de garder un certain équilibre. Si ces rapports devenaient un autre moyen de me supplicier, je ne sais pas combien de temps je pourrais résister. Ce soir là, malgré la douleur et l'amertume que je ressentais je me retournai, écrasant mon dos martyrisé. Ma femme me fit l'amour avec toute l'ardeur qu'elle savait y mettre. Je n'aurais jamais imaginé y trouver du plaisir, mais ayant à choisir entre ce plaisir dénaturé et la douleur infernale qu'aurait pu facilement me procurer Léa, mon instinct de survie choisit le plaisir. Le médecin que je suis repense souvent à cette nuit diabolique où je perdis la capacité d'éprouver le plaisir simplement dans les moments qui lui étaient destinés. Cette nuit-là, j'appris à dissocier totalement le désir de l'aboutissement de ce

désir, le plaisir de la jouissance. Je pouvais ne pas vouloir faire l'amour mais je m'y contraignais pour éviter de souffrir; si je souffrais, j'acceptais l'amour pour faire cesser cette souffrance. Le sexe devint intimement lié à l'idée de douleur et j'en arrivai à m'exciter sur commande sans que mon désir y soit pour quelque chose. Léa commença à me menacer avec différents objets, couteaux, ceintures et même le revolver que j'avais acheté au cas où des voleurs seraient entrés chez nous. Elle ne le faisait pas à chaque fois qu'elle voulait un rapport, mais plus souvent que ne le requérait ma santé mentale.

BY NC ND

21.

Le lendemain du bal, je restai allongé dans mon lit bien après que le réveil eut sonné. Je n'avais aucune envie de devoir affronter Michael, qui cependant, j'en étais convaincu, se serait fait discret. J'avais honte de moi pour plus d'une raison et je ne désirais aucunement mettre en paroles les idées qui torturaient ma pauvre cervelle. Quant à regarder en face Hélène Ledoux, c'était simplement inimaginable.

Laurent vint frapper à ma porte après s'être aperçu sans doute que ma voiture était encore dans l'allée. Je le rassurai et me levai à contre cœur.

«-Tu as exagéré cette nuit? voulut-il savoir, après m'avoir dévisagé longuement alors qu'assis devant son bol de chocolat il me regardait me préparer un café. Tu n'es pas rentré tard, pourtant.

-Ce sont les parents qui surveillent les enfants, pas le contraire, maugréai-je.

-A un certain âge il vaut mieux se méfier!

-Charmant!

-Tu vas être en retard.» Je décrochai le téléphone et avertis l'infirmière que j'arriverais tard, que j'avais des patients à voir hors du service et qu'ensuite je mettrais à jour des dossiers. Je

BY NC ND

ne voulais pas être dérangé, s'il y avait des problèmes, qu'ils s'adressent à Michael.

«-Tu n'as jamais fait une chose pareille! Qu'as-tu?

-J'ai exagéré hier soir.

-Comme tu veux, Papa. Garde tes secrets. J'ai l'habitude.» J'embrassai mon fils dans les cheveux puis allai m'enfermer dans la salle de bains.

Quand Michael entra dans notre bureau, je bafouillai un bonjour sans relever la tête. Il n'insista pas, passa quelques coups de fil, puis raccrocha bruyamment. Je sursautai.

«-Je viens d'appeler la dialyse, Kévin va bien. Mais tu le sais, n'est-ce pas?

-Je suis allé lui rendre visite ce matin. J'ai vu Aline et son bébé et puis j'ai fait un saut en pédiatrie.

-Ils ont eu de la chance, ces gens-là! Des dossiers à terminer… Personne n'y a cru! Tu le sais que dans cet hôpital toi et moi sommes une légende. Nous n'avons jamais de paperasse en retard. Les seuls dans tout le CHG. Les secrétaires doivent parler, car tout le monde est au courant. Alexandre! Vas-tu me regarder à la fin?» Je levai les yeux au ton exaspéré de mon assistant.

«-Ne me demande rien, implorai-je.

-Je n'en avais pas l'intention. Ce week-end je t'emmène à Lyon…Non, tu n'as pas le choix, ajouta-t-il alors que j'allais protester. Le patron veut te voir quand tu en auras fini avec tes …dossiers.» Michael se leva, fit le tour de son bureau puis vint m'embrasser.

«-Tu pouvais tout de même me dire bonjour !»

Heureusement que tu devais reprendre tes distances !

BY NC ND

L'entretien avec le professeur Ledoux fut très formel. Elle m'appela Docteur Mouret d'un bout à l'autre de notre conversation et mes «Madame» sonnaient terriblement froids. Nous ne fîmes aucune allusion à la soirée de la veille. Hélène semblait fatiguée. Peut-être avait-elle exagéré, elle aussi. Je me l'imaginai dans les bras de Monsieur Te ssier et ma froideur augmenta. Nous nous laissâmes gênés et mécontents.

Comme il me l'avait pratiquement imposé, Michael m'emmena à Lyon pour faire du shopping et me désintoxiquer de l'air irrespirable qui régnait dans le service. Il m'était impossible de résister à la gentillesse de Mischa, à ses attentions, à son humour caustique ou tendre. Je me laissai entraîner dans les magasins qu'il choisit et acceptai ses conseils en matière de jeans et autres babioles. Nous rentrâmes à l'hôtel, chargés comme des mulets. Nous abandonnâmes notre butin dans nos chambres respectives et nous retrouvâmes au bar pour un apéritif. Je pris un Perrier, en demandant qu'on me le portât non débouché. Nous nous étions assis un peu à l'écart parce que Michael avait déclaré qu'il voulait me parler sérieusement…*Une demande en mariage !*...Je n'aimais pas ce préambule car je savais pertinemment que quel que fût le sujet que Michael voudrait aborder, il serait douloureux.

« -Tu m'as raconté une grande partie de ta vie, Alexandre, mais je n'ai pas encore compris certaines de tes manies. Ta façon de manger complètement aberrante, ton goût pour le café des distributeurs, le fait que tu veuilles que l'on t'amène des bouteilles encore closes. Ce soir tu vas m'expliquer cela car je n'en peux plus de te voir agir ainsi. Je suis convaincu en outre que cela te fera un bien immense. »

BY NC ND

Je commençai alors à lui narrer l'origine de ce qu'il nommait mes manies.

Un dimanche que j'avais emmené Laurent au Musée du Louvres, nous rentrâmes plus tard que prévu car mon fils était intéressé par tout ce qu'il voyait et nous avions oublié l'heure. Quand nous arrivâmes à la maison, Léa râla bien un peu, mais sans plus. Nous passâmes à table. Nous avions faim et nous nous jetâmes sur nos assiettes : purée et saucisses grillées. Je refermai ma bouche sur la première fourchetée de purée et commençai à déglutir. Ma langue, l'intérieur de mes joues et ma gorge furent alors envahis par des dizaines de petites piqûres. Je recrachai immédiatement les pommes de terre, ce qui provoqua d'autres lésions, au palais et aux lèvres. La purée se teinta de sang. Laurent hurla. Léa me regarda d'un air vainqueur.

Je courus dans la salle de bains, la langue pendante et sanguinolente. Je tentai de me rincer la bouche, mais de minuscules morceaux de verres étaient plantés un peu partout dans ma cavité orale et je dus, avec une pince à épiler, les ôter un à un. Ce fut long et épuisant. Je ne souffrais pas, mais l'idée que Léa ait put commettre une pareille action me sidérait. Elle n'en avait mis que dans mon assiette car Laurent, qui avait commencé à manger avant moi, était fort heureusement indemne. Je craignais que certaines esquilles n'aient terminé le long de mon oesophage et dans mon estomac, mais il était hors de question que je me rende au Samu pour une fibro.

J'avalai donc avec peine beaucoup de pain pour limiter les dégâts en permettant aux éventuels morceaux de verre de se ficher dans la mie et de quitter mon corps.

Après cet épisode, d'autres eurent lieu, différents mais à chaque fois fort désagréables : plats trop salés, trop poivrés,

BY NC ND

laxatif ou diurétique dans le jus de fruit. J'en vins à ne plus manger à la maison. Je prenais mes repas au self de l'hôpital, ou au restaurant, puis un jour que nous étions à une réception je me retrouvai avec du sel dans mon café et je le vomis immédiatement. Depuis lors je refusai peu à peu d'absorber ce qui n'avait pas été préparé par moi ou qui n'était pas hermétiquement clos. Je maigris épouvantablement et mon ulcère s'aggrava.

Michael me contemplait incrédule.

« -Alexandre, je …pourquoi ne me l'as-tu pas raconté quand je t'ai parlé d'anorexie.

-Je craignais que tu ne te moques de moi.

-Seigneur ! Comment peux-tu imaginer que…

-Tout cela est arrivé, il y a dix ou douze ans et j'en suis encore là. Tu te rends compte ! A la maison je mange ce que Laurent prépare, mais c'est la seule personne en qui j'ai confiance. Je ne peux pas aller au restaurant, au self ou chez qui que ce soit, je ne parviens même pas à boire un café au bar !
Tu comprends ?

-Je comprends, oui. Ce doit être un calvaire.

-C'est une question d'habitude…*N'est-ce pas ! Tout est question d'habitudes. Tu en as tellement des habitudes, Alexandre et de tellement mauvaises qui plus est !...*

-Alexandre, as-tu confiance en moi ?

-Bien sûr que j'ai confiance en toi, mais dans ce cas c'est plus fort que moi, même si tu devais me préparer…

-Non, non, ce n'est pas à cela que je pensais. Viens, j'ai une idée. »

Nous nous retrouvâmes assis dans un restaurant avant même que je comprenne ce qu'il m'arrivait. Il s'agissait en outre d'un restaurant gay à en juger par les couples assis autour des tables.

BY NC ND

Apparemment Michael connaissait bien le lieu et plusieurs serveurs le saluèrent comme un habitué. J'étais plus intrigué qu'inquiet, car je savais qu'après lui avoir raconté la vérité, Michael ne me contraindrait pas à manger contre ma volonté. Il commanda pour deux, les mêmes plats, chuchota au serveur des mots que je ne saisis pas et me posa une main rassurante sur le bras.

« -Je suis sûr que cela va marcher, tu verras, me fit-il confiant et excité à la fois. »

Le garçon posa une assiette de charcuterie devant Michael mais rien devant moi. J'observai Michael, curieux. Il coupa en deux une tranche de rosette, prit un morceau de pain qu'il coupa également en deux puis mit dans sa bouche saucisson et pain. Il avala consciencieusement. Puis il posa ce qui restait de la rosette sur ce qui restait du pain et me le tendit aux travers de la table. J'ouvris la bouche et acceptai la becquée, étonné de ne pas ressentir l'angoisse qui m'avait étreint lorsque j'avais déjeuné au self quelques jours auparavant. Michael partageait diligemment chaque bouchée en deux, mangeait le premier puis lorsqu'il avait terminé m'offrait l'autre moitié. Nous mîmes un temps fou à finir notre souper sous les yeux surpris de certains commensaux qui, j'en étais convaincu, étaient jaloux de n'être pas traité aussi bien par leur partenaire. D'autre part Michael, qui attirait les regards simplement en entrant dans une pièce, ne pouvait pas passer inaperçu en se comportant de cette façon. Le choix du restaurant gay s'était expliqué à la lueur de la pantomime à laquelle nous nous prêtâmes. Au café, Michael but un peu dans chaque tasse avant de me les tendre. Nous n'avions pas prononcé un mot depuis le début du repas. Nous restâmes en silence quelques instants encore, les yeux dans les yeux.

BY NC ND

« -Comment te sens-tu, m'interrogea enfin Michael légèrement anxieux.

-J'ai l'impression de me sentir parfaitement bien. » Michael tendit sa main au travers de la table et saisit la mienne. Il entrelaça ses doigts aux miens puis il me sourit :

« -Cela s'appelle de la rééducation à l'alimentation.

-Ce n'est pas ainsi qu'on la décrit dans les livres de médecine, mais il y a tant des désordres alimentaires qu'il est nécessaire de trouver une solution à chacun d'eux. J'aime beaucoup ta méthode, quoi qu'il en soit.

-J'en suis très heureux. »

Michael me quitta devant ma porte de chambre en m'embrassant chastement comme à son habitude. J'aurais voulu le serrer contre moi, lui prouver ma reconnaissance autrement qu'en acceptant ses témoignages de tendresse mais je ne savais pas comment m'y prendre. Une simple poignée de main entre nous serait apparue ridicule. J'avais envie d'un contact physique mais je ne voulais pas donner à Michael l'illusion de pouvoir aller trop loin. Je restai donc les bras ballants, comme toujours lorsque je recevais mon habituel papillon. Une fois couché, il me fut impossible de m'endormir. Je revoyais tous les gestes de Michael, sa patience, sa douceur. Je l'avais à peine remercié et pourtant ce qu'il avait inventé pour moi représentait plus qu'il n'imaginait. J'avais fait confiance à une autre personne, je m'étais abandonné à un autre être humain et cela je ne l'avais pas fait depuis des années. Il ne s'agissait pas de la confiance que j'éprouvais envers mon collaborateur, cette confiance-là, j'étais capable de la donner, à lui, à d'autres médecins, aux infirmières, non, il s'agissait d'un abandon total. Je lui permettais d'avoir sur moi un certain pouvoir, une certaine influence, chose

que j'interdisais à quiconque, Laurent et Quentin mis à part. Je me levai et décidai de le rejoindre pour lui expliquer ce que je ressentais.

Il vint m'ouvrir immédiatement. Ses longs cheveux blonds étaient pour une fois libres sur ses épaules. Il ne portait que ses jeans car le chauffage était réglé sur une température trop élevée à son goût. Je le soupçonnai de se rendre dans quelque institut de beauté car sa peau arborait un hâle que le soleil de janvier était incapable d'offrir. Il s'assit de nouveau contre les oreillers qu'il avait empilés et referma un livre qu'il avait laissé ouvert à l'envers sur les draps. Le titre allemand ne me dit rien.

« -Je te dérange ? demandai-je en indiquant le bouquin.

-Pas du tout. Viens ici. » Il tapota la place libre à côté de lui. Je m'y assis. Il prit un des oreillers dans son dos et le cala derrière moi puis me regarda.

« -Tu n'arrivais pas à dormir ? » Je secouai la tête sans répondre. « Moi non plus. Certaines choses… » Un téléphone se mit à vibrer. Il était deux heures du matin. Michael regardait son portable avancer sur la table de nuit où il l'avait posé. Les vibrations le déplaçaient en minuscules secousses. Il se décida enfin à répondre.

« -Konrad. Luc ? …Quand ? …Comment ?...» Michael s'était levé et se mit à arpenter la chambre. Sa voix était tendue à l'extrême. « Vous voulez que je vienne maintenant…Non, bien sûr, je comprends très bien. Nous nous verrons lundi. Appelle-moi si vous avez besoin de quelque chose. » Michael raccrocha et alla appuyer son front à l'une des fenêtres. Je me levai à mon tour et le rejoignis. Je posai mes mains sur ses épaules. Il se laissa aller lourdement contre moi.

BY NC ND

« -Katia est morte. » Je l'avais imaginé. Je resserrai mon étreinte sans parler. « Ce soir, à huit heures. » Luc, son mari était avec elle. » Michael se mit à pleurer, doucement au début puis de plus en plus fort. Il se retourna et se blottit contre moi. « Ses varices se sont rompues, hoqueta- t-il, il y avait du sang partout, sur les murs, sur le plafond…. » Je l'éloignai un peu de moi et écartai ses cheveux qui, pris dans les larmes, se collaient sur les joues que je caressai.

« -C'est ce qu'elle désirait, Mischa…

-C'est une mort épouvantable…

-Pour son mari, oui, pas pour elle. Tout a été très vite…

-J'aurais voulu être là… » Michael recommença à sangloter. Il relevait la tête, l'agitait dans tous les sens, refusant de se calmer. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

Je l'embrassai sur le front en lui parlant doucement puis un de ses mouvements brusques fit terminer ma bouche sur ses lèvres. Je les pris. Avec douceur et avec infiniment de tendresse, puis avec plus d'ardeur et enfin c'est avec fougue que nous échangeâmes notre premier, vrai baiser. Michael continuait à pleurer les yeux fermés tout en m'embrassant. Son visage tout entier avait un goût de sel. Je le baisai pourtant avec ferveur puis ma bouche trouva sa gorge et ses épaules nues, ses mamelons et son nombril. Je posai mes mains sur sa ceinture.

« - Relève-toi » me supplia Michael en me tirant à lui. « Pas comme cela, pas comme cela, Alexandre. Tu vas trop vite. Ce n'est pas ce que veux de toi. Viens ici. » Il me poussa doucement sur le lit et tout en me fixant au travers des larmes qui perlaient encore à ses paupières, il me déshabilla complètement puis se dévêtit à son tour.

BY NC ND

« -Je veux te voir, tout entier, je veux te regarder. Regarde-moi, Alexandre. Je suis un homme à part entière et toi aussi. Je veux que tu le fasses seulement si tu en as envie pas par pitié ou par reconnaissance. » Mon envie était aussi évidente que la sienne car contrairement à ce qui m'était arrivé chez Isabelle, je n'avais eu, ici, aucun problème. L'idée que ce fut la douleur de Michael à m'exciter m'effleura puis m'abandonna aussitôt…*Tu es infernal…* Je me laissai guider par mon ami. Comme je l'ai déjà dit, j'étais toujours très attentif à l'autre durant l'amour et cela m'aida. Je savais ce qui me plaisait lorsque j'étais au lit avec une femme et je savais comment rendre ce plaisir, avec un homme, tout était à découvrir. Michael était un professeur attentionné et patient et moi, un bon élève.

Michael reposait à présent, la tête sur ma poitrine. Il entortillait sur ces ongles parfaitement manucurés les poils grisonnants de mon thorax. C'était la seconde fois de la soirée que je m'abandonnais à Mischa et j'en ressentais un bien-être que je n'éprouvais plus depuis les premières années de mon mariage. Il ne s'agissait pas de la simple béatitude que pouvait offrir un rapport sexuel, mais de cette joie de partager avec une autre personne les mêmes sensations, d'être unis dans le même bonheur, de se sentir à la fois libre et lié sans contrainte. Je respirai profondément comme pour cueillir au sortir du flacon magique de Quentin cet air vivifiant et pur de haute montagne. Mais dans le silence de Michael flottait l'esprit de son amie.

« -Je suis navré pour Katia » chuchotai-je en déposant un baiser dans les cheveux de mon assistant. Il hocha la tête.

« -J'aurais seulement voulu lui tenir la main.

-Oui.

BY NC ND

-C'était Julia qui était de garde. Elle a empêché qu'on la réanime. Elle n'était pas obligée de le faire. D'autres se seraient pliés au protocole.

-Pas les internes de chez nous. Lorsqu'un malade a émis ce genre de souhait, nous l'avons toujours respecté.

-C'est vrai. Je suis heureux qu'Hélène et toi en ayez décidé ainsi et que vous acceptiez d'assumer ce genre de responsabilités. Tous les chefs de services n'en font pas autant.

-Hélène est une femme exceptionnelle.

-Et tu l'aimes.

-Mischa !! » Michael releva la tête et s'appuya sur un coude. Il souriait doucement. « Dis-moi le contraire, si tu l'oses, fit-il, imitant la voix d'un enfant.

-Nous venons à peine de faire l'amour et tu … » Je n'arrivais pas à poursuivre. Michael avait raison. J'aimais Hélène de toute mon âme mais je ne pensais pas être capable d'intéresser encore une femme. J'étais même convaincu que mes problèmes restés en suspens l'auraient fait fuir, que mes manies l'auraient affolée, sans parler de ce que ma sexualité totalement incohérente aurait provoqué.

« -Mischa, toi, m'aimes-tu ?

-Alexandre tu ne dois pas poser de question si tu n'es pas prêt à en entendre la réponse. » Encore une fois Michael se montrait le plus raisonnable. Il était inutile que nous nous fassions de grands serments. Il existait entre un nous un lien particulier. L'appeler amour ou par un autre nom ne changerait rien. Ce que nous avions vécu ce soir avait été voulu tant par Michael que par moi. J'étais heureux d'être là avec lui et il en était de même pour lui, bien que je craignisse que de la part de Michael le sentiment fût plus profond. Je savais toutefois qu'il n'atten-

BY NC ND

dait rien de moi et qu'il savait à quoi s'en tenir. Sa question au sujet d'Hélène en était la preuve.

« -J'espère que tu ne crois pas que j'ai fait cela par dépit, par intérêt ou par pitié. J'avais réellement envie de toi.

-Je le sais, Alexandre, n'ai pas peur. Je sais aussi que tu es complètement paumé et que si quelqu'un ne te montre pas comment il faut aimer et te faire aimer, tu n'aimeras plus jamais et tu ne te laisseras plus jamais aimer.

-Pourquoi devrais-tu être ce quelqu'un, pourquoi devrais-tu risquer de te faire du mal pour m'aider ?

-Sais-tu ce qu'est l'amitié, Alexandre ?

-Je t'ai déjà dit qu'à part Philippe, le pédiatre dont je t'ai parlé, tu es la seule personne que je puisse considérer comme un ami. Mais il ne s'agit pas d'amitié…

-Et de quoi s'agit-il ? Nous ne deviendrons pas amants, Alexandre. Ce soir j'avais besoin de toi et toi de moi. D'autres amis se seraient peut-être saoulés ensemble, nous, nous avons fait l'amour, et je le ferais de nouveau » ajouta Mischa en me caressant le bas-ventre. Ma réaction fut immédiate.

« -On se calme Docteur Mouret, on se calme, se mit à rire Michael en tirant sur moi le drap. Je veux t'aider, parce que tu es mon ami. J'aimerais tant que tu y voies clair et que tu redeviennes l'Alexandre d'avant, celui d'avant ton mariage ou du moins des premières années de ton mariage. Je voudrais que tu retrouves la joie d'aimer, car je sais que tu as tant à donner. Tu n'as pas le droit d'y renoncer. Tu ne dois pas t'inquiéter pour moi, je ne suis pas en train de te sacrifier mon amour, je t'offre mon amitié inconditionnelle. » Je ne pouvais pas répondre à ces mots car l'émotion m'étouffait. J'avais peur de finir en larmes. Je me

cc BY NC ND

soulevai et c'est moi qui pour la première fois déposai un papillon au coin des lèvres de Mischa.

Michael éteignit la lumière puis se laissa glisser contre moi. Il mêla ses jambes aux miennes puis murmura qu'il était tard et qu'il était épuisé.

« -Je connais un nombre incroyable de berceuses, si tu veux en profiter…proposai-je en promenant mes mains sur son dos musclé.

-Et ta voix, comment est-elle ?

-Magnifique ! Laurent et Quentin se sont toujours endormis très vite quand je chantais pour les endormir.

-Je suis certain qu'ils s'endormaient pour ne plus t'entendre !

-Si c'est cela que tu appelles l'amitié ! J'aimerais bien t'écouter, toi !

-Crois-moi sur parole, il est préférable que je ne chante pas ! Par contre je peux te raconter une belle histoire.

-Vraiment ?

-Hum ! Hum ! C'est l'histoire d'un chef de clinique qui un soir de bal s'enfuit avec une vilaine sorcière. Quand il fut parti, le pauvre grand patron se trouva fort dépourvu et refusa de danser avec son prince charmant. Elle resta assise pendant un long moment à fixer la chaise vide qu'avait laissée le chef de clinique puis elle prit son portable et appela un taxi. Son prince essaya bien de la convaincre qu'il serait immensément heureux de la raccompagner avec son propre carrosse, mais la dame refusa et regagna seule et bien triste, son humble chaumière. Te plaît-elle mon histoire, petit Alexandre ?

-Tu me la racontes une autre fois, dis ?

-Il est tard, il faut dormir maintenant. Je te la raconterai un autre jour ! »

BY NC ND

22.

Je m'étais éloigné un instant pour me rendre au distributeur automatique de boissons, car Laurent s'était plaint que la chaleur de l'hôpital lui avait desséché la gorge. Je revenais avec une bouteille d'eau minérale quand des cris me parvinrent. Laurent hurlait et deux autres enfants plus jeunes pleuraient. Je me précipitai dans la salle d'attente des consultations de pédiatrie et trouvai mon fils aux prises avec un gamin de quatre ou cinq ans. L'un et l'autre se disputaient un livre, tirant sur les pages au risque de tout déchirer. La mère du petit implorait Laurent de céder mais lui au contraire couvrait son rival d'injures et de coups de pieds.

Un autre bambin de deux ans sanglotait dans les bras de sa maman, terrorisé par le comportement de ses aînés. Je courus vers les deux combattants et arrachai le livre de leurs mains. Laurent avait vraiment envie de batailler car avec ses onze ans, il aurait très bien pu s'emparer du livre sans autant d'invectives et de coups. Le petit se lança immédiatement sur moi et me subtilisa le bouquin.

« -Qu'est-ce qui t'a pris ? » demandai-je au comble de l'exaspération, alors que Philippe attiré par les cris sortait de son bureau.

« -Que se passe-t-il ?

-Il m'a volé le livre que j'étais en train de regarder, cracha Laurent d'un ton hargneux.

CC BY NC ND

-Baisse le ton, je te prie ! ordonnai-je. Il est plus petit que toi, tu pouvais le lui prêter ou lui expliquer pourquoi tu tenais tant à le garder pour toi. Il y a d'autres moyens que les manières fortes pour communiquer.

-Ah ! Oui !? Et ils fonctionnent, m'interrogea Laurent avec un tel sarcasme que j'en restai coi.

-Monsieur Mouret, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'aimerais que vous permettiez à ces deux dames de passer avant vous. Je désirerais avoir une conversation sérieuse avec vous. » Philippe avait employé un ton professionnel et m'avait vouvoyé. Il n'aimait pas donner l'impression de faire du favoritisme et bien que nous soyons amis, il me traitait, dans la salle d'attente tout au moins, comme n'importe lequel de ses clients.

« -Bien sûr, nous attendrons.

-Mais pas du tout ! s'insurgea Laurent dont la colère n'était pas tombée. Nous avons rendez-vous maintenant ! Je ne veux pas attendre ! C'est notre tour ! Je veux entrer tout de suite.

-Le Docteur Arès souhaite parler avec nous et cela prendra un peu de temps, expliquai-je patiemment.

-Avec toi, il veut parler avec toi !

-Je suis sûr qu'il aura bien deux mots pour toi aussi.

-Non ! Je ne reste pas si nous ne passons pas à l'heure !

-Je n'ai aucune intention de bouger d'ici, déclarai-je avec calme. Veux-tu rentrer par le métro ? » proposai-je à mon fils en lui tendant un ticket. Il me dévisagea avec surprise et sa figure se décomposa.

« -C'est de la pure méchanceté » murmura-t-il tristement.

cc BY NC ND

Je remis le ticket dans mon portefeuille et le portefeuille dans ma poche. Je me dégoûtais. A force de vivre au milieu des vexations, j'étais tombé dans le piège. J'avais humilié un enfant, mon propre enfant en se moquant d'une de ces phobies : le métro. Laurent haïssait ce moyen de transport. En fait plus que de haine, il s'agissait de terreur irraisonnée. Il rasait les murs dans les stations de peur d'être happé par la locomotive et de tomber sur les rails, sursautait violemment lorsqu'il entendait la sonnerie d'ouverture et de fermeture des portes, était affolé à l'idée que ces dernières se referment sur lui quand il entrait dans les wagons et étouffait une fois assis à sa place. Nous ne prenions pratiquement jamais le métro lorsque Laurent était avec nous, car c'était lui imposer une épreuve aussi cruelle qu'inutile. M'être moqué de cette frayeur était inqualifiable.

« -Je suis désolé, Laurent. C'était ignoble de ma part, je n'aurais jamais dû. Pardonne-moi ! Veux-tu que je te mette dans un taxi ? » Il aurait sans doute été préférable que je ne cède pas aux récriminations de mon fils mais l'avoir peiné à ce point ne me faisait pas sentir fier de moi. Laurent refusa ma proposition d'un signe de tête.

« -Tu attends avec moi, alors ?

-Oui, mais il faut que Philippe se dépêche, je n'ai pas envie de rester ici longtemps, déclara Laurent sur un ton conciliant.

-Je te promets que je ne serai pas long » lui accorda Philippe en souriant.

Malheureusement, le dernier patient demeura dans le cabinet plus que prévu et Laurent recommença à s'agiter. Il se levait, arpentait le tapis de plastique multicolore où était tracée une route pour des petites voitures que Phi-

cc BY NC ND

lippe tenait dans une corbeille avec d'autres jouets, il donnait des coups aux mobiles qui pendaient du plafond, se rasseyait, me demandait l'heure et se levait à nouveau. Je n'osais lui demander de se tranquilliser de peur de provoquer un autre accès de colère. Finalement la porte s'ouvrit sur le dernier petit patient souriant dans les bras de sa maman et Laurent s'engouffra dans le bureau en écrasant les pieds de la pauvre femme.

Il s'assit sur l'un des fauteuils placés en face du bureau et soupira à l'adresse de Philippe qui venait de refermer la porte.

« -Tu avais dit que tu n'en avais pas pour longtemps !

-Ce petit avait plus de problèmes que je ne croyais, Laurent. Tu as un autre rendez-vous, jeune homme ? Tu me sembles bien pressé.

-Non !

-Alors détends-toi !

-Qu'est-ce que tu voulais dire à Papa ? Dis-lui et nous nous en irons.

-Avant de parler de cela, j'aimerais savoir pourquoi tu es venu me voir, demanda Philippe.

-Parce que j'ai mal au ventre et à la tête. Mais Papa m'a déjà ausculté, je n'ai rien.

-Alors, que fais-tu ici ?

-Papa n'a pas confiance en lui. Il est gastro-entérologue, pas pédiatre. Mais moi je suis certain qu'il a raison. Allez, regarde-moi, dis ce que tu as à dire et laisse-nous partir. Il est tard ! » ajouta Laurent en jetant un coup d'œil sur l'horloge murale où une abeille chevauchait la grande aiguille.

Philippe me regarda et haussa un sourcil. L'état agitation dans lequel se trouvait Laurent l'inquiétait. Je le lisais

cc BY NC ND

dans ses yeux et partageais sa préoccupation. Si Laurent ne se calmait pas immédiatement nous risquions une crise bien plus grave. Je m'agenouillai près de lui et pris ses mains dans les miennes.

« -Qu'est-ce qui ne va pas, mon chéri ? Pourquoi cette hâte ?

-Je dois faire mes devoirs.

-Tu les as faits avant de venir et même très bien faits.

-J'en ai d'autres, Bon Dieu !

-Laurent !

-Philippe, s'il te plaît, examine-moi, conjura mon fils au bord des larmes en s'adressant à notre ami.

-Va t'étendre, lui enjoignit le pédiatre. J'arrive.

-Viens maintenant, s'il te plaît, Philippe !

-Laurent, j'aimerais que tu te calmes un instant, je ne peux pas te tâter le ventre si tu es tendu de cette façon.

-Alors nous reviendrons une autre fois ! » Laurent se leva et se précipita vers la porte. Philippe le rattrapa et le bloqua en lui tenant les bras.

« -Qu'y a t-il, bonhomme ?

-Nous sommes en retard.

-Ce n'est pas dramatique. Tu as peur de devoir sauter le souper ?

-Non !

-Alors ?

-Elle va se mettre en colère ! » Je tressaillis.

-Qui ?

-Maman !

-Ta Maman sera fâchée contre toi parce que vous êtes un peu en retard ? C'est cela qui t'inquiète ?

-Pas contre moi, contre Papa ! » Philippe se retourna et je lus dans ses yeux tous les reproches qu'il avait déjà

BY NC ND

proférés à mon égard et ceux qui viendraient plus tard. Je ne parvins pas à soutenir son regard.

-Je vais l'appeler, je lui expliquerai que vous êtes en retard à cause de moi.

-Ca ne servira à rien. Philippe, laisse-nous partir ! Papa, dis-lui, toi ! » Puis, il éclata en sanglots. Philippe tenta de le serrer contre lui mais il s'échappa et vint se réfugier contre moi.

« -Elle va le battre, tu entends, elle va lui taper dessus encore une fois ! » Je soulevai mon fils de terre et le serrai fortement dans mes bras.

« -Il ne faut pas t'inquiéter pour moi, Laurent ! Non ! Mon trésor, il ne faut pas ! Je lui dirai pourquoi nous sommes en retard. Elle ne me fera rien. Calme-toi, mon ange, calme-toi ! » Je dus m'asseoir, car le poids de Laurent ajouté à celui de mon chagrin était plus que je ne pouvais en supporter. Je continuai à parler à mon fils tendrement, lui susurrant des paroles rassurantes tout en lui caressant les cheveux et en l'embrassant. Il finit par se tranquilliser un peu et fit un geste que je ne le voyais pas faire depuis longtemps : il enfila son pouce droit dans sa bouche et commença à le sucer. Ma gorge se serra et je cherchai de l'aide dans les prunelles grises de Philippe. Elles reflétèrent la compassion, mais aussi un "cela-fait-des-années-que-je-te-le-dis", qui augmentèrent ma détresse.

Philippe vint s'asseoir à côté de moi et effleura la joue de Laurent. Ce dernier renifla et cacha plus profondément sa tête contre ma poitrine.

« -Alexandre, cela ne peut plus durer. Je ne peux rien faire pour t'aider si tu ne me le permets pas, mais je ne peux pas continuer à faire semblant que Laurent aille bien. Si, je parlerai devant lui » s'empressa-t-il de dire en

cc BY NC ND

réponse au geste du menton que j'avais fait pour désigner mon fils. « Il en a assez vu et entendu pour supporter ce que j'ai à vous dire et, qui plus est, il est concerné au premier plan. Tu me l'as amené aujourd'hui parce qu'il souffre de maux de tête et de douleurs abdominales, mais tu n'as pas besoin de mon diagnostic pour savoir qu'ils sont dus à la tension constante que sa mère et toi lui faites vivre. Ses résultats scolaires sont irréguliers, même si je sais que c'est un gamin très intelligent, sa tendance à la violence avec ses compagnons ou d'autres enfants lui provoquera des déboires un jour ou l'autre. Ses cauchemars, ses phobies ne lui permettent pas de vivre sereinement. Je ne veux pas revenir sur les raisons que tu invoques pour refuser l'aide pour toi-même, mais tu n'as pas le droit de la nier à Laurent. J'avais pensé à te présenter un neuropsychiatre infantile de mes amis qui est une personne extraordinaire, mais son seul secours ne suffira pas. Tu dois éloigner Laurent de chez vous.

-L'éloigner ?!

-Tant que Léa et toi n'aurez pas résolu vos problèmes, cet enfant ne peut pas rester avec vous.

-Qu'est-ce que cela veut dire ? » J'étais totalement paniqué. Je craignais que Philippe ne veuille prévenir les services sociaux et m'enlever mon fils. Je n'aurais pas survécu à une pareille épreuve. Je résistais aux mauvais traitements de ma femme seulement parce que Laurent existait, si on m'ôtait mon fils je n'avais plus aucune raison de vivre.

« -Inscrivez-le à la prochaine rentrée comme interne dans un collège. Ici, à Paris, mais qu'il n'ait à supporter vos désaccords que le week-end et faites le suivre par cet

BY NC ND

ami dont je t'ai parlé. Laurent tu as entendu ce que je viens de dire à ton père ? »

Laurent retira son pouce de sa bouche et un mince filet de salive suivi son doigt. Il regarda Philippe puis leva les yeux vers moi.

« -J'ai entendu, murmura-t-il.

-Et qu'en penses-tu ?

-Pourquoi Papa et moi ne pouvons-nous pas nous en aller ensemble ?

-Parce que les juges laissent difficilement les enfants partir avec leur père.

-Même si leur mère est méchante ?

-Ta Maman ne t'a jamais fait de mal, n'est-ce pas ?

-Non. Seulement à Papa.

-Je sais Laurent, je sais. Si ta maman ne t'a jamais fait mal, les juges penseront qu'il est mieux pour toi que tu restes avec elle. Ils pensent que les mères savent mieux ce qui est bien pour leurs enfants.

-Mais si les juges viennent à la maison, ils verront que c'est Papa qui sait tout ce qu'il me faut. Seulement, si les juges viennent à la maison, tout le monde saura et il ne faut pas que tout le monde sache.

-Fantastique, marmonna Philippe à mon intention. Il n'y a pas à dire, vous avez fait du beau travail. D'accord Laurent, laissons tomber les juges. Tu crois que tu pourrais rester dans une école toute la semaine et revenir à la maison le samedi et le dimanche ?

-Pourquoi ?

-Parce que de cette façon ta vie serait un peu moins difficile qu'elle ne l'est pour l'instant. Ton Papa et ta Maman en profiteraient pour régler leurs problèmes et quand

cc BY NC ND

le climat sera moins tendu, tu pourras de nouveau vivre en famille.

-Pourquoi ? Tu crois qu'ils se disputent à cause de moi ? Que si je ne suis pas là cela ira mieux ?

-Tu sais parfaitement que tes parents ne se disputent pas à cause de toi, Laurent.

-Mais Papa, qu'est-ce qu'il fera ?

-Je ne comprends pas.

-Il n'aura personne pour le défendre.

-Je suis tout à fait capable de me défendre tout seul, Laurent, protestai-je.

-Ce n'est pas vrai ! Tu encaisses et c'est tout. Pourquoi ne te défends-tu pas ? Quelquefois, j'ai l'impression que tu es un vrai lâche. » Comment pouvais-je dévoiler à mon fils les mécanismes tordus de la loi, comment pouvais-je lui faire comprendre que si je me défendais, je le perdrais à tout jamais. De quel droit aurais-je dû lui dire que si je continuais à supporter certaines épreuves c'était seulement dans la crainte de le voir disparaître de ma vie. Je savais qu'il se sentait responsable de certaines des disputes que j'avais avec Léa, il était impensable que j'augmente encore son sentiment de culpabilité en lui expliquant qu'il était la seule raison qui me faisait rester avec sa mère. Si l'idée de Philippe pouvait améliorer la vie de Laurent, elle rendrait la mienne un enfer continu sans aucune espérance de purgatoire. Mais Philippe m'avait suffisamment supplié d'agir, sans que ses conseils fussent jamais suivis d'effet. Il en avait assez de perdre son temps avec moi. Il avait abandonné ma cause. Il fallait songer à Laurent. Le reste …

« -Tu ne dois pas penser à moi, mon chéri. Je veux que tu sois le plus heureux possible.

BY NC ND

-Et selon toi, je serai heureux enfermé dans un collège, sans jamais te voir !

-Je ne sais pas Laurent. Je crois que cela vaut la peine d'essayer. Même un seul trimestre. Si tu te plais au collège, tu y resteras, sinon tu rentreras à la maison.

-Et toi, tu seras heureux sans me voir ?

-Je serai heureux si je sais que tu te sens bien. Nous pourrons nous écrire, tu m'enverras des e-mails…

-A l'hôpital, pas à la maison.

-Si tu veux.

-Je peux essayer. Un trimestre. Tu crois que Maman voudra ?

-Je pense que oui. » J'en étais sûr, en fait. Se séparer de Laurent n'était certes pas pour Léa une épreuve insurmontable, au contraire ! Je devais lui en parler mais je n'avais aucun doute.

Nous rentrâmes à la maison en silence. Laurent devait penser à la scène que me ferait sa mère à cause de notre retard et ne lâcha pas ma main durant le trajet en taxi.

« -Vous en avez mis un temps ! nous accueillit Léa acariâtre. Laurent tenait encore ma main et se mit à trembler.

-Va te préparer pour le souper, conseillai-je à notre fils.

-Si tu étais moins incompétent, tu n'aurais pas eu besoin d'aller voir Philippe. C'est le comble qu'un médecin ne soit pas capable de soigner son propre fils ! Tu fais perdre du temps à tout le monde. Ce que j'avais préparé est trop cuit à présent, c'est immangeable. Vous irez vous coucher le ventre vide, cela vous apprendra à respecter les horaires. Et que je ne t'entende pas te relever cette nuit pour te faire un sandwich.

-Laisse au moins que Laurent…

BY NC ND

-J'ai vu que tu lui avais donné de la glace pour goûter, c'est nourrissant, il ne mourra pas si ce soir il va coucher sans manger.

-Léa, c'est un enfant ! Il a besoin de s'alimenter régulièrement.

-Ça ne fait rien, Papa ! Je n'ai pas faim, »déclara Laurent qui était allé se laver les mains. « Allons nous coucher, tu me liras quelque chose. Je suis fatigué.

-Il n'est que sept heures et demie, et puis je suis certain que tu as faim.

-Alors tu ne comprends rien, hurla Léa en me poussant violemment…

-Papa ! Papa ! Allons coucher, viens » insista Laurent. Il me tirait par la manche, les yeux fous. Je n'eus pas le courage de continuer cette discussion. Laurent avait déjà souffert suffisamment pour aujourd'hui. Je le suivis sans plus parler. Pourtant avant de quitter le séjour, j'avisai Léa que je désirais discuter un projet avec elle plus tard. Elle se radoucit. Que je demande son avis lui donnait le sentiment d'être importante et généralement elle acceptait sans problèmes ce genre de débats. Elle me dit qu'elle m'attendait.

Laurent était réellement abattu et s'endormit très vite. Je redescendis dans le salon où Léa était en train de se polir les ongles. Je lui racontai la proposition de Philippe et comme je m'y attendais, elle l'accueillit avec enthousiasme. Elle déclara que je gâtais bien trop Laurent et que cela lui ferait du bien d'être un peu éloigné de moi. En outre, ne devant plus m'occuper de lui je pourrais me consacrer un peu plus à elle. Elle se fit tendre et commença à me caresser l'entrejambe. Je n'avais aucune envie de faire l'amour avec une femme heureuse de se voir privée

BY NC ND

de son enfant et qui fêtait cela avec l'homme à qui elle venait de refuser le souper. Je prétextai la fatigue, mais elle insista dessinant sur mon thorax des cercles avec les petits ciseaux qu'elle avait sortis de son nécessaire à manucure. Je savais que si je n'avais pas cédé, les cercles qui n'étaient pour l'instant que des frôlements, se seraient bientôt teintés de sang. Comme d'ordinaire, la peur fouetta mon désir et je fis l'amour avec ma femme comme s'il n'existait aucun problème entre nous. Sur le divan tendu de soie blanche, une autre scène fut évitée. Laurent ne se serait pas réveillé à nos cris et ma peau n'aurait pas été tatouée de nouvelles cicatrices. Une bonne soirée !

Léa me demanda de la porter dans mes bras jusqu'à notre chambre. J'aurais voulu lui faire remarquer que j'avais le ventre vide et que je risquais de la laisser choir, mais je freinai ma langue et installai ma femme dans notre lit sans incident et sans un mot. Je lui posai un chaste baiser sur le front puis avec l'excuse de prendre une douche je voulus m'éloigner. Léa refusa de lâcher mon cou et prétendit que je savais être un amant extraordinaire si je voulais bien m'en donner la peine et que sur le divan, je n'avais pas donné le meilleur.

« -Je n'ai pas été très gentille tout à l'heure murmura-t-elle. Mais avoue que c'est ta faute aussi. Tu pouvais me prévenir de votre retard. Prends ta douche, je vais te préparer quelque chose à manger et puis nous reprendrons notre petite discussion, mon amour. » Elle sauta lestement au bas du lit et courut entièrement nue jusqu'à la cuisine.

Je savais que j'aurais mangé ce qu'elle aurait préparé, que j'aurais fait l'amour comme elle le désirait et que mon plaisir n'aurait pas été feint. Je savais que je me serais retrouvé quelques heures plus tard allongé dans notre lit,

BY NC ND

la tête de Léa sur mon sein et que je me serais récité qu'elle était merveilleuse quand elle mettait de côté son agressivité et son sarcasme, que je l'aimais encore et toujours, que malgré tout, j'étais incapable de vivre sans elle, que ma vie à présent était construite d'une certaine façon et que je ne pouvais plus rien y faire.

La seule chose que je n'aurais pas supportée était qu'elle pût faire mal à Laurent, mais jusqu'à présent elle s'en était bien gardée. J'étais capable de tout encaisser sur mon propre corps mais il était inconcevable que Laurent pût pâtir à son tour. Le fait d'éloigner mon fils m'ôtait une grande partie de mes forces mais Philippe avait raison, il ne pouvait pas continuer à supporter nos scènes. Il avait déjà assez souffert et en payait depuis trop longtemps les conséquences.

Quand le scénario que j'avais imaginé se conclut comme prévu, j'attendis que Léa s'endormît puis je me glissai dans la chambre de Laurent. Il dormait recroquevillé sous sa couette, occupant une place minuscule. Il me fit penser à un animal blessé qui, réfugié dans sa tanière, se faisait le plus petit possible pour éviter que les prédateurs le surprennent et l'achèvent.

Je l'observai un long moment puis je commençai à déplacer les croquis qu'il avait abandonnés sur son bureau. Laurent, comme l'avait dit Philippe, était intelligent mais ses résultats souffraient de hauts et de bas. La seule matière où il excellait depuis toujours était le dessin.

Je m'absorbai dans la contemplation d'une œuvre au fusain. Il s'agissait d'une forêt touffue et sombre. Les rayons du soleil ne passaient pas au travers des frondaisons. Au milieu de ces grands arbres, serpentait un étroit chemin et sur ce chemin, vu de dos, un enfant. Le gamin

BY NC ND

immobile, levait la tête vers un ciel invisible, tenait les bras légèrement détachés du corps et les mains aux doigts écartés semblaient attendre que quelqu'un les saisisse.

De ce dessin émanaient un poignant sens de solitude, une oppression insupportable et aussi une prière muette.

Il était évident que dans la vie de Laurent manquait totalement l'intérêt maternel mais mon fils savait qu'il pouvait compter sur mon amour sans conditions. Pourtant le dessin prouvait que cet amour ne suffisait pas. Laurent se sentait effroyablement seul. Cette constatation me remplit de tristesse et je me détestai. J'étais un mari dont on se plaignait, un père inadéquat, j'en arrivai même à me questionner sur ma valeur en tant que médecin.

Je m'assis sur la chaise en pin que Laurent avait décorée lui-même et fixai mon petit animal blessé qui avait des raisonnements d'adulte et des mots d'enfant, qui jurait comme un charretier mais maniait le sarcasme comme les grands auteurs, qui frappait un bambin de cinq ans puis s'enfilait un pouce dans la bouche. Laurent avait accepté de se séparer de moi et de ses habitudes sans sourciller mais avait voulu que je lui lise le Petit Poucet avant de s'endormir.

BY NC ND

23.

Avant son habituelle grande visite du lundi, le patron nous informa qu'elle nous invitait tous à fêter son anniversaire chez elle, le vendredi suivant. Elle nous demandait de lui confirmer notre venue, mercredi au plus tard. Hélène donnait ce souper tous les ans. Elle conviait tout le monde sans exception et l'on oubliait pour un soir la hiérarchie et le protocole. Je n'avais jamais participé, alléguant à chaque fois un rendez-vous impossible à déplacer. Je ne sais si j'avais donné le change, le fait était que cette année encore je n'avais aucune intention de me rendre à ce souper. J'avais déjà mis en cause mon ulcère lors du bal, je ne pouvais pas recommencer, mais je trouverais bien une excuse à arguer. Michael se fâcha violemment lorsque je lui en parlai. A dire vrai je n'avais pas choisi le meilleur moment, il venait d'accompagner à la morgue son ami Luc afin de rendre un dernier salut à Katia. Pour ne pas fondre en larmes, il s'était mis à discuter de la soirée d'Hélène et je lui avais communiqué mes intentions.

« -Alexandre, je n'ai aucune envie de parlementer avec toi ! Tu seras présent à ce souper, un point c'est tout. Fais-le pour Hélène, fais-le pour moi, je m'en fous totalement, mais fais-le ! J'ai mes consultations à présent, ensuite je dois m'en aller. Demain nous irons ensemble dire au patron que nous acceptons son invitation, tu m'entends ? Commence à te faire à cette idée ! »

Michael sortit en claquant la porte sans même me saluer.

BY NC ND

Le lendemain nous fîmes comme Michael l'avait dit et à la grande surprise d'Hélène, je confirmai ma présence. Elle m'adressa un sourire radieux qui apaisa un peu mes angoisses. Depuis le bal nous maintenions une distance certaine, la voir sourire à nouveau me réchauffa le cœur et j'oubliai un instant les bras de Monsieur Tessier autour de ses épaules. Puis je songeai qu'elle l'aurait peut-être invité et mon sourire mourut. Hélène avait sans doute lu dans mes pensées car elle tint à préciser :

« -Nous serons entre nous, seulement le service. Cette année, à part les pauvres qui devront travailler de nuit, tout le monde viendra. Je suis très heureuse que vous soyez libre cette fois Alexandre. »…*Tu as entendu, elle est revenu à Alexandre. Allez, ne te laisse pas abattre…*

Hélène habitait un magnifique village médiéval, construit sur un ancien village romain fortifié , composé de deux communes : Saint-Jean-Saint-Maurice sur Loire. Sa maison tout en pierre était couverte de lierre et se trouvait au bord d'une route entièrement pavée. L'intérieur me surprit. Je m'attendais à une demeure à l'image de sa propriétaire, très simple, moderne et pratique. Elle était au contraire meublée d'antiquités de prix. Des bois foncés mis toutefois en lumière par des tapis de haute laine aux teintes claires. Des fleurs fraîches mais aussi des compositions d'immortelles ornaient les commodes. Sa salle à manger aux énormes poutres apparentes était immense. Trois tables avaient été placées en fer à cheval pour nous recevoir tous. Lorsque j'arrivai, Hélène m'accueillit chaleureusement d'une poignée de main énergique. Elle me guida jusqu'aux autres qui, un verre à la main, s'entretenaient avec animation. Je saluai à l'entour d'un geste et tendit mon présent à la maîtresse de maison. Elle n'eut aucune phrase du genre « Oh, il ne fallait pas

... !» mais déchira le papier avec un plaisir de petite fille ravie qui me fit sourire. Les autres s'étaient approchés, curieux et surtout curieuses et s'extasièrent avec Hélène devant l'écharpe de soie aux tons d'automne. Hélène m'embrassa sur les deux joues et drapa le tissu délicat autour de son cou. Elle portait un fin pull d'angora blanc cassé qui s'évasait sur une longue jupe droite aux tons châtaigne. L'écharpe avec ses ors, ses verts et ses rouges profonds semblait avoir été créée exprès pour cet ensemble.

« -Vous m'avez vraiment tous beaucoup gâtée, » remercia le patron en désignant ses cadeaux ! Elle caressa d'un doigt admiratif une magnifique broche d'or mat. Ayant une discrète expérience en joaillerie je ne pus m'empêcher de complimenter le personnel infirmier qui s'était cotisé pour offrir ce splendide joyau.

Josette Matthieu, une vieille aide-soignante, repliait avec soin le papier cadeau qui avait enveloppé l'écrin, pensant sans doute qu'il pourrait resservir, quand elle s'arrêta brusquement de lisser les arabesques bleues et argent et désigna la petite pastille aux armes de la bijouterie :

« -Docteur Mouret, vous avez un bijoutier dans la famille ou c'est une coïncidence ? » Les bouches s'étaient tues. On allait enfin savoir quelque chose sur Mouret, il ne fallait pas perdre cela. Je levai les yeux vers Michael qui ne s'était pas encore approché de moi et parlait avec Mehdi. Il pencha légèrement la tête de côté comme pour m'écouter attentivement et me fixa, sérieux.

« -C'est écrit L.Mouret. Joaillier.

-Il s'agit de mon fils, expliquai-je, alors qu'une main invisible commença à me serrer la gorge.

BY NC ND

-Vous avez un fils ? Et bijoutier en plus ! Vous auriez pu nous le dire, nous y serions allées plus souvent et …nous lui aurions demandé de nous faire un prix, s'exclama Madame Matthieu, candide…Oh pas pour votre cadeau, Madame, s'excusa-t-elle aussitôt, je veux dire…

-Tu t'enferres Matthieu ! lui fit remarquer une collègue alors qu'Hélène éclatait de rire.

-Si j'ai bien compris, enchaîna Elisabeth, le magnifique blond aux yeux verts, qui est toujours si aimable et qui a un goût aussi exquis, c'est votre fils ?

-Oui.

-Il ne vous ressemble pas du tout, s'étonna Madame Matthieu.

-Comment dois-je le prendre, interrogeai-je, sans pouvoir retenir un sourire.

-Oh ! Non !...Je voulais dire… Il est vraiment très beau votre fils. Votre épouse doit être une femme époustouflante… »

-Prends une gouge, Matthieu, cela t'évitera de débiter d'autres sornettes, l'interrompit une infirmière qui s'empara d'un amuse-gueule et le mit devant le nez de la pauvre aide-soignante devenue écarlate. J'eus pitié d'elle.

« -Je vous remercie pour vos compliments, Josette. Ma femme était effectivement d'une grande beauté, affirmai-je avec effort. Puis je posai sur la table le verre que quelqu'un m'avait mis dans les mains et profitant que tout le monde s'était mis à donner son avis sur ce que proposait Laurent dans son magasin, connu apparemment de beaucoup des femmes présentes, je demandai à Hélène de m'indiquer les toilettes. Elle m'y accompagna et retourna vers ses invités.

BY NC ND

Je fis couler de l'eau sur mes mains et mes poignets espérant que sa fraîcheur calmerait le feu que je sentais en moi. Je m'aspergeai la figure puis après m'être essuyé avec un mouchoir en papier, je m'assis lourdement sur une petite chaise en rotin. Rien n'allait comme je l'avais désiré. Je voulais passer inaperçu et au lieu de cela je m'étais retrouvé au centre de l'attention. Les coudes sur les genoux, je dissimulai mon visage dans mes mains.

« -Tu te caches ?

-Oh ! Mischa ! C'est toi ! » Michael s'agenouilla devant moi et m'embrassa.

« -Bonsoir !

-Je n'y arriverai jamais, me plaignis-je. En une demi-heure ils ont su que j'avais un fils, que j'étais veuf, et que ma femme était splendide. Dans une autre demi-heure, ils sauront qu'elle me tapait dessus et dans une heure, que j'ai voulu mettre fin à mes jours…

-Tu dis n'importe quoi ! La famille est un argument propre à ce genre de réunions. Les femmes parlent de leurs enfants, se plaignent de leurs maris et les maris de leurs femmes. Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans. Personne ne veut te faire subir la question, détends-toi.

-Je n'arriverai pas à manger. Je vais paniquer, je vais être malade, je le sens, je…

-Tu vas commencer par te calmer. » Michael prit mon visage entre ses mains et plongea ses yeux dans les miens. Je suis avec toi et il ne t'arrivera rien. Tu te rappelles à Lyon, tout s'est très bien passé.

-Tu ne peux pas te mettre à me donner la becquée, ici ! m'insurgeai-je.

BY NC ND

-Je n’en ai pas l’intention, non ! Je me placerai en face de toi et tu me regarderas, tout ira à merveille.

-Laisse-moi rentrer à la maison…

-Quelque chose ne va pas, fit la voix d’Hélène. » Michael se releva lentement et s’écarta de moi.

« -Vous avez disparu depuis un moment, je m’inquiétais.

-Alexandre a failli s’évanouir, un problème de tension, je pense, mais c’est passé à présent. Il est prêt à déguster les fantastiques petits plats que vous nous mitonnez toujours. » Michael me prit doucement le coude et m’obligea à me mettre debout.

« -Vous êtes certain que cela va, vous êtes si pâle ? Préférez-vous vous étendre » questionna Hélène avec anxiété. J’aurais aimé dire oui mais Michael me foudroya du regard et je dus rassurer Hélène.

Le repas se déroula sans encombre. Maïté arriva après le hors-d’œuvre car elle avait dû se rendre à un rendez-vous chez un agent immobilier. Je lui sus gré de ne faire aucun commentaire sur ma famille quand l’immanquable Madame Matthieu lui fit savoir que j’avais un fils bijoutier.

Je mangeai de tout, à petite dose car pour réussir à avaler, je devais continuellement regarder Michael et cela me ralentissait beaucoup. J’arrivai pourtant au dessert sans trop de mal. L’ambiance était agréable, les anecdotes et les histoires drôles fusaient, provoquant des éclats des rires intensifiés par les excellents vins de la région. Evidemment le moment arriva où l’on sollicita de moi une blague.

« -Je crains de ne pas en connaître, m'excusai-je.

-Ne jouez pas les grincheux, Monsieur, me réprimanda Elisabeth un peu trop excitée.

BY NC ND

-Il te sera bien arrivé quelque chose d'étrange dans ta carrière, renchérit Maïté. » Je cédai. Je racontai comment un jour j'avais été appelé au chevet d'une petite fille de trois ans et demis qui avait avalé une boule puante. Cela en soi n'avait rien de dramatique. Le verre qui contenait le liquide était si délicat qu'il ne risquait pas de blesser l'enfant à laquelle nous aurions tout de même fait suivre une diète adéquate, et le liquide, bien que nauséabond, n'était pas toxique. Toutefois, le pédiatre désirait une gastroscopie pour éliminer tous les doutes possibles sur des lésions éventuelles. Après l'anesthésie, je plongeai donc le tube flexible dans l'œsophage de la petite et une fois arrivé dans l'estomac je restai ébahi. Un vrai marché aux puces ! Quatre pièces de cinq centimes, une dizaine de perles de rocaille, la main d'une poupée Barbie et quelques croquettes pour chat.

« -Vous plaisantez ! interrompit Mehdi.

-Absolument pas !

-Mais c'est incroyable ! lança une aide-soignante.

-Qu'avez-vous fait ? Avez-vous tout extrait ? demanda Elisabeth.

-Non. Il s'agissait d objets de petite dimension et il n'y avait pas de risque d'occlusion. Quoi qu'il en soit, nous avons gardé l'enfant tant que tout ce qui était entré n'était pas ressorti !

-Epoustouflant, admit Maïté.

-Les enfants sont incroyables, la mienne… » Je laissai Julia nous raconter les frasques de sa fille et quittai la table. La porte qui donnait sur une grande terrasse avait été entrouverte car nombreux étaient les fumeurs, et je l'enfilai. La nuit était froide et limpide. Les étoiles brillaient innombrables. Il allait geler.

Je m'accoudai à la rambarde et observai les collines qui environnaient le petit village. C'était un endroit charmant, un peu

BY NC ND

hors du temps. J'apercevais l'ombre d'un donjon et de quelques remparts.

Quelque chose frôla ma jambe : un magnifique chat gris au poil long et soyeux. Ce n'était pas un persan, un croisement plutôt, entre un chat de gouttière et une race plus noble. Je me baissai et le pris dans mes bras. Il se laissa faire. Je le tins contre moi, tout en lui flattant la gorge et les oreilles. Il se mit à ronronner illico.

« -Vous lui plaisez. » Hélène se tenait près de la porte qu'elle referma puis s'y adossa. En entendant sa maîtresse, la bête sauta à terre et se mit à dessiner le signe de l'infini autour de ses jambes. Hélène s'accroupit et caressa le chat, l'appelant Minnie.

« -Original, murmurai-je. Un nom de souris pour une chatte.

-Vous aimez les chats.

-Je les aime, oui.

- Vous en avez un, vous aussi ?

-Non. Quentin est allergique, fis-je sans réfléchir.

-Quentin ? » Hélène s'était relevée et la chatte miaula pour quémander d'autres attentions, mais malheureusement pour la pauvre bestiole et ...pour moi, Hélène ne lui accorda plus un regard. Offensé, le félin nous tourna le dos e,t la queue raide, s'éloigna pour aller se réfugier sous un des pins minuscules qui ornaient un côté de la terrasse.

« -Quentin ? Avez-vous un autre fils que vous nous cachez ?

-Quentin est mon petit-fils.

-L'enfant de Laurent le bijoutier ?

-C'est cela.

-Vous vivez avec votre fils et votre belle-fille ?

-Laurent n'est pas marié. » Je soupirai. Donner des demi-réponses frisait l'impolitesse, les donner entières c'était devoir me

BY NC ND

faire violence. « Mon fils est ce que l'on pourrait appeler un garçon-père, j'imagine.

-Je ne voulais pas être indiscrète. » J'eus un geste de la main comme pour dire que cela n'avait pas d'importance, même si je pensais tout à fait le contraire. J'aurais aimé qu'Hélène rentre et s'occupe de ses autres invités, mais apparemment elle en avait décidé autrement.

« -Vous sentez-vous mieux ? Vous avez mangé très peu.

-Je n'ai pas un appétit d'ogre.

-Michael semblait inquiet pour vous. Il n'a pas cessé de vous observer d'un air préoccupé et vous-même…Je suis navrée. Ce qu'il y a entre vous et le Docteur Konrad ne me regarde pas.

-Hélène, je…

- Michael m'a prévenu quand il a pris service chez moi, qu'il était homosexuel. Il ne voulait pas que je l'apprenne par hasard. Je suis peinée que vous ne me croyiez pas digne d'une telle confidence. Mais je comprends très bien qu'il ne soit pas facile de… » Je m'approchai d'Hélène et prit s es mains dans les miennes. Je gardai un instant les yeux fixés au sol puis les relevai pour les plonger dans ceux de mon patron.

« -Hélène, je ne suis pas un homme qui se confie aisément, loin s'en faut. Je n'ai pas particulièrement le goût du secret mais je n'aime pas parler de moi, ni de mon entourage. Je ne suis pas homosexuel, quoi que puissent laisser penser les apparences. L'amitié qui me lie à Michael est je l'avoue, particulière, mais pas au sens où l'entendait Peyrefitte…*En es-tu sûr ? Tu le renies au bout de deux jours ! Bravo !...*

« -Hélène, la dernière chose au monde que je voudrais est vous faire de la peine. Je sais combien je suis distant et froid, pourtant si vous saviez comme j'aimerais être capable de vous

BY NC ND

dire … » Je me tus. J'étais terrorisé. Je ne pouvais pas me déclarer à Hélène deux jours après avoir fait l'amour avec Michael, et même s'il avait raison, même si ce qui nous unissait était simplement cette amitié spéciale dont je venais de parler à Hélène, comment pouvais-je dire à une femme que je l'aimais. Je n'avais aimé qu'une seule femme dans ma vie et elle m'avait marqué pour toujours. Je lui appartenais encore aujourd'hui, et jamais elle ne me laisserait aller. Jamais je n'oserais recommencer…

« -Pourquoi ne le dites-vous pas, Alexandre, pourquoi… » Hélène levait vers moi ses yeux suppliants et tendres. Je me penchai vers elle, effleurai ses lèvres d'un baiser rapide puis je lâchai ses mains et retournai à l'intérieur. Mon cœur battait à mes tempes. J'ôtai mes lunettes et me massai les yeux du pouce et de l'index car un brouillard obscurcissait ma vue. Michael me posa une main sur l'épaule

« -Votre petite sortie n'a échappé à personne. On jase.

-Oh ! Seigneur ! Mischa !

-Il vaut mieux qu'on jase à propos d'elle et toi que de toi et moi, ne crois-tu pas ? » Le ton de Michael n'était ni au sarcasme, ni à la jalousie, il était à la joie, simplement. J'aurais voulu l'embrasser. Je pressai seulement la main qu'il tenait encore sur moi.

« -Tu es un être à part, Michael.

-Tu n'es pas mal non plus dans ton genre, me murmura-t-il à l'oreille.

-Docteur Konrad ?

-Oui, Madame ? fit Michael sans relâcher son étreinte.

-J'aimerais que vous me prêtiez l'ouvre-boîte dont vous vous êtes servi pour ouvrir l'armure de votre collègue.

cc BY NC ND

-Tout dépend de l'endroit où vous voudriez pénétrer, Madame.

-Dans sa tête, Docteur Konrad, dans sa tête ! Où pensiez-vous que je voulais aller ?

-Mais je ne m'étais permis aucune pensée à ce sujet, Madame !

-Je l'espère bien ! » Puis Hélène s'éloigna.

« -Alexandre, moi j'appelle cela une déclaration en bonne et due forme ! Trouve un prétexte et parle avec elle quand nous serons partis. Il faut vraiment tout te dire ! Tu es pire qu'un adolescent ! »

Je ne trouvai aucun prétexte, je restai simplement assis alors que les autres quittaient la place, remerciant notre hôte pour l'excellente soirée.

Quand Hélène revint dans le salon après avoir accompagné les derniers, je l'accueillis debout, un tire-bouchon à la main. Je le lui tendis. Elle me regarda sans comprendre.

« -A défaut d'ouvre-boîte vous pourriez essayer avec cela, murmurai-je très sérieux. » Hélène me prit l'ustensile des mains et le reposa sur la table.

« -Je crois avoir mieux. » Elle abandonna ses mains sur ma poitrine puis avec une lenteur infinie elle déposa d'imperceptibles baisers sur mon visage. Ma bouche, mes joues, mes cheveux…une douce caresse faite d'incalculables et minuscules caresses. Je ne savais plus si j'avais chaud ou froid, si je respirais ou non, le brouillard était revenu devant mes yeux et le bruit du sang qui martelait mes tempes m'assourdissait. Aveugle et sourd je percevais uniquement la tendresse des gestes d'Hélène. Je la serrai contre moi d'un mouvement brusque, presque violent et l'embrassai avec transport. Puis comme le gamin que Michael

BY NC ND

me taxait d'être, je cachai ma tête dans le cou d'Hélène, murmurant des excuses au lieu de mots d'amour :

« -Je suis navré, je suis maladroit, j'ai tant voulu cet instant et je le gâche avec ma précipitation. Je vous aime Hélène, si vous saviez combien j'ai rêvé de vous le dire et maintenant… » Je la tenais contre moi, sans oser la regarder. Ce fut elle qui me repoussa doucement et me fixa étonnée.

« Alexandre, pourquoi cette angoisse, que craignez-vous donc ? Moi aussi, je vous aime et depuis si longtemps, mais vous étiez toujours si lointain, si inabordable… » Elle frôla mon visage des ses doigts comme pour effacer la peur qu'elle venait d'y lire, puis m'embrassa à nouveau. Elle me prit par la main et m'obligea à la suivre. Je m'imaginai dans sa chambre à coucher, incapable de l'aimer et je me bloquai au beau milieu du couloir. J'avais envie d'elle, envie de son corps généreux, de sa tendresse, de son amour, j'avais envie d'écouter sa voix me chuchoter qu'elle m'aimait et pourtant mon corps refusait d'entendre ce que mon cœur hurlait. Hélène se mit à rire.

« Alexandre, je vous effraie à ce point ?

-Hélène…

-Nous sommes arrivés. » Elle poussa une porte et tourna un interrupteur qui illumina une petite pièce qui contrairement à la salle à manger reflétait l'esprit de sa propriétaire. Je repris Hélène contre moi et commençai à l'embrasser fougueusement, je caressais ce corps qui m'avait fait fantasmer et le trouvai doux et accueillant comme je me l'étais imaginé. Comme Hélène tentait d'ôter ma veste, j'enserrai ses mains dans les miennes et l'arrêtai.

« -Non, Hélène, non…

BY NC ND

-Alexandre, je ne vois pas… » Je la fis asseoir sur le lit. Les joues rougies par l'excitation et les yeux agrandis d'envie, mon patron me fixait sans comprendre.

« -J'ai fait quelque chose qui vous a fâché ? Je croyais, j'avais cru comprendre que…

-Hélène écoute-moi, je t'aime, tu entends, je t'aime de toute mon âme, et j'ai envie de toi, tellement envie de toi ! Mon plus cher désir serait te t'aimer jusqu'au matin, mais j'en suis incapable.

-Je ne te suis pas. Peut-être ne suis-je pas suffisamment attrayante, si ta femme était si belle peut-être…

-Non, Hélène, pas cela ! Pas cela ! Je t'interdis de jouer au jeu des comparaisons La beauté de ma femme n'a rien à voir là -dedans » hurlai-je. Hélène me fixa presque apeurée. Je me maudis.

« Oh ! Ma chérie, pardonne-moi ! Je t'aime comme tu es, j'aime chaque parcelle de ton corps, de ton âme, je te veux telle que tu es, mais, Hélène, je…je suis impuissant »…*Mes compliments…Pour une déclaration d'amour, c'est une déclaration d'amour… !* Hélène m'attira contre elle et se mit à me bercer. Si elle n'avait pas l'homme, elle aurait l'enfant…*Tu es injuste et méchant !…*

-L'impuissance n'est pas un problème incurable, susurra-t-elle. Les causes en sont multiples et…

-Je n'ai pas besoin d'une consultation, » fis-je un peu trop froidement en m'écartant, puis je me levai.

-Ce n'était pas mon intention. Je t'ai attendu si longtemps, je ne veux pas que ce problème nous sépare…

-Il nous séparera forcément…

BY NC ND

-Pourquoi es-tu si amer ? J'aimerais tellement t'aider. Toute ma patience et mon amour sont à toi…

-Je n'ai pas le droit de te demander cela. Hélène, il est préférable que nous en restions là.

-Mais je ne veux pas en rester là, moi !» s'écria Hélène en me rejoignant et en se jetant contre moi. Je l'étreignis. « Tu ne peux pas me demander d'oublier tes mots, Alexandre, tu m'as dis que tu m'aimais, pour moi c'est le plus important. Tu ne peux pas t'en aller comme cela après t'être déclaré, après m'avoir entendue, tu ne peux pas Alexandre, non, tu ne peux pas ! » Elle se mit à pleurer doucement. Je devais partir immédiatement, avant de la rendre encore plus malheureuse…*Tu aurais pu y penser avant !*...Je m'étais trompé, je ne pouvais pas affronter une épreuve pareille. J' écartai Hélène avec douceur, l'embrassai une dernière fois puis quittai la pièce. Elle ne courut pas dernière moi, mais ses sanglots m'accompagnèrent longtemps.

Au lieu de prendre le chemin de Chazelle qui se trouvait à quelques kilomètres seulement de Saint-Jean Saint-Maurice, je repris la route de Roanne et m'arrêtai au premier bar que je trouvai ouvert. J'avais conduit comme un fou, en espérant perdre le contrôle de ma voiture, mais il n'en fut pas ainsi. Je m'assis à une table car ma hanche refusa de grimper sur un tabouret. Et je bus. Je bus pour noyer mes derniers jours, mes dernières tentatives de sauver ce qui restait de moi-même. Mais il ne restait plus rien sinon une simple coquille vide. Pendant des années j'avais été tellement occupé à me cacher, à mentir, à m'inventer une vie, une survie, qu'à présent que tout était terminé, je ne savais plus quoi faire, j'étais désœuvré, plus de subterfuges, plus de luttes pour faire apparaître les choses différentes de ce qu'el-

BY NC ND

les étaient, plus de but. Mon corps gardait de nombreuses cicatrices mais là n'était pas le problème ; le problème était que j'étais devenu incapable d'être moi-même. J'y avais renoncé depuis tant d'années qu'à présent je ne savais plus qui j'étais en réalité, je ne savais plus ce qui me plaisait, ce dont j'avais envie, je ne savais plus ce qui était bien pour moi et ce qui était mal. Je ne savais plus parler aux autres, je ne savais plus me faire d'amis, je ne savais plus aimer et quand je disais aimer je ne pensais pas à l'acte sexuel. L'image de Michael flotta devant mes yeux. Lui seul avait réussi à pénétrer dans mon cœur, peut-être parce qu'il n'attendait rien en retour, parce qu'il se contentait de me tenir la main et de me guider dans ce fatras qu'était ma vie. J'étais amoureux d'Hélène mais inapte à la rendre heureuse. Je ne savais plus être heureux, comment aurais-je pu faire le bonheur d'une autre personne ?

Quand le patron du café me fit remarquer qu'il fermait, je fus incapable de lire l'heure sur le cadran de ma montre. Je regagnai ma voiture en chancelant. Je vaguai au hasard des rues, roulant à trente à l'heure cherchant un endroit où je pourrais finir de m'abrutir. Je découvris un club où, en ce vendredi soir, l'activité semblait encore fébrile. Je me terrai dans un coin, avec une bouteille de scotch. La musique aux décibels illégaux, les lumières aveuglantes alternées à l'obscurité aidèrent l'alcool à provoquer en moi un état tel de torpeur qu'il m'était enfin impossible de penser. Je buvais mécaniquement, les yeux dans le vide, sans plus rien voir, ni sentir. C'était merveilleux. Je compris alors pourquoi je devais soigner le foie de tant de gens. L'alcool était un moyen idéal pour fuir. Un autre moyen de fuir. J'en avais tant expérimenté. Et surtout, il faisait taire cette voix maudite qui m'assaillait continuellement.

BY NC ND

Un jeune homme blond passa devant moi et je crus reconnaître Laurent. Je l'appelai, il se retourna. Ce n'était pas Laurent. Laurent ! Laurent auquel j'avais dit que je ne rentrerais pas tard, Laurent que j'allais effrayer inutilement ! Il fallait que je rentre à la maison. Je dus m'y reprendre en plusieurs fois pour me lever et arrivai à la sortie en m'accrochant aux corps qui se trémoussaient sur la piste de danse. Une fois à l'extérieur, le froid et le silence commencèrent à attaquer ma cuirasse d'inconscience. J'espérais que Laurent était allé se coucher et qu'il ne se réveillerait qu'après mon retour, mais quelque chose en moi en doutait.

Le trajet fut long et favorisé par la fortune. Je priais chaque platane, chaque fossé de m'accueillir, mais pas plus qu'à l'aller, les éléments ne jouèrent en ma faveur. Je voulais mourir, mais pas de ma propre main ou tout au moins pas d'une façon évidente. Si les circonstances, auxquelles sans l'ombre d'un doute je donnais un sacré coup de main, voulaient bien comprendre ce que je désirais, tant mieux, dans le cas contraire… Mais les circonstances ne saisirent pas mon message et j'arrivai sain et sauf devant chez moi.

Comme le poivrot des films, je ne parvins pas à enfiler ma clé dans la serrure. Je m'appuyai contre la porte et retirai mes lunettes. La lumière extérieure s'alluma alors et Laurent m'apparut. Il était encore - ou déjà - habillé, c'était tout ce que j'arrivais à distinguer de lui. Sans un mot il me saisit le bras et me tira jusque dans la salle à manger. Les Mouret sont discrets, les voisins ne doivent pas savoir ce qui se passe chez nous. Laurent avait bien appris la leçon. J'avais été un excellent professeur. Il me conduisit jusqu'au divan et me poussa violemment pour me faire asseoir. Je m'écroulai plus que je ne m'assis.

BY NC ND

« -Tu avais juré, Papa ! Tu avais promis de ne plus jamais me laisser dans l'angoisse ! Tu m'as déjà fait passer deux mois d'enfer, c'est plus que suffisant ! Je ne résisterai pas à une autre de tes bêtises, tu m'entends ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? Cela fait des heures que je t'imagine mort quelque part ! Tu n'as pas le droit de me traiter comme cela ! Je n'ai pas fermé l'œil. J'étais convaincu qu'un flic allait débarquer pour m'annoncer que tu t'étais pendu quelque part ou que tu t'étais tiré une autre balle dans le cœur ! Tu n'as pas le droit Papa, tu n'as pas le droit de me laisser ! » La voix de Laurent se brisa. Il me tourna le dos et se rendit à la cuisine puis se mit à préparer le café. Je me redressai lentement et remis mes lunettes. Les brumes de l'alcool n'étaient pas assez épaisses pour m'empêcher de comprendre combien j'avais fait souffrir mon fils. Il venait de me hurler à sa manière qu'il m'aimait et qu'il avait besoin de moi. Si je ne vivais pas pour moi, je devais au moins faire l'effort de vivre pour lui. Il revint et me tendit une grande tasse de café fumant.

« -Prends, tu en as besoin, fit-il radouci. Mais combien as-tu bu pour être dans un état pareil ? » Je haussai les épaules. Nous pensions tous les deux à cette nuit terrible où mon dos avait était réduit en bouillie, mais ni lui ni moi n'en parlâmes.

« -J'ai appelé Philippe cette nuit.

-Tu as fait quoi ? bredouillai-je en tentant de mettre au point le visage de Laurent.

-Oh ! Papa, il y a bien un moyen médical de te faire passer cette cuite. Je ne te supporte pas ainsi !

-C'est trop compliqué…à la maison.

-Alors dépêche-toi de boire ce café. » Je m'exécutai.

« -Il vient ce soir, pour souper.

-De Paris ?

-De Paris. Et de où, sinon ! Lili vient aussi et nous parlerons, de toi, de moi de ce que nous devons faire pour sortir de ce bourbier. J'appellerai aussi ton ami, Michael, étant donné que tu t'es confié à lui, cela veut dire que c'est quelqu'un qui compte pour toi et qui est capable de t'aider. Tu n'as pas le choix Papa, ce soir, ils seront tous là, pour toi et pour moi. Va te coucher à présent, j'appellerai l'hôpital et je dirai que tu as de la fièvre. Aujourd'hui tu ne sors pas ! Je resterai avec toi, ils peuvent se débrouiller sans moi au magasin, pour une fois. Allez debout, je vais t'aider à te déshabiller. »

BY NC ND

24.

J‘étais assis dans la cuisine en train de siroter un thé que je m’étais préparé après avoir parlé un long moment avec Laurent avant qu’il ne s’endorme. J’adorais ces moments d’intimité où rien ni personne ne venait nous déranger. Moments où je pouvais être moi-même sans besoin de me contrôler, sans besoin de feindre, de calculer. J’aimais ces moments où je me sentais un père comme les autres, un père à part entière, un bon père. Léa prétendait que pas plus qu’un bon mari ou qu’un bon médecin, je n’étais un père à la hauteur. Elle me reprochait les comportements violents de Laurent, disant que je ne savais pas être un bon modèle pour lui, m’accusait d’être responsable de ses mauvais résultats scolaires quand les notes étaient à la baisse, car c’est moi qui vérifiais ses devoirs, l’aidait quand il avait un problème, qui le conseillait dans ses recherches et répondait à ses questions. Selon Léa, je ne savais pas y faire, n’avait aucune autorité, le gâtais trop, lui donnais une image d’homme faible et irresponsable. J’en étais arrivé à douter de moi. J’avais fini par craindre de faire du tort à mon fils qui effectivement était un enfant problématique sous de nombreux aspects, et je

BY NC ND

perdais complètement mon sens critique quand Léa était avec nous. Je ne le retrouvais que dans cette intimité où Laurent se permettait des confidences, où nous pouvions nous confier l'un à l'autre en toute tranquillité. Ces moments étaient rares - Léa y veillait - mais intenses.

« -Pourquoi n'as-tu pas vidé le lave-vaisselle? »

-Bonsoir, ma chérie. » Léa revenait d'une réunion destinée à organiser une exposition de bijoux anciens. Elle avait l'habitude d'inspecter minutieusement les tâches qu'elle me donnait à exécuter, critiquant sans retenue le moindre oubli ou la plus petite erreur, en inventant si elle n'en trouvait pas. Rien de ce que je faisais n'était jamais parfait. Il est vrai que j'étais souvent éreinté lorsque je me mettais aux travaux ménagers et que je devais forcément négliger certaines broutilles. Je m'épuisais pourtant à chercher le détail manquant, faisant et refaisant le travail, pensant à chaque fois pouvoir éviter la crise, mais il était rare que j'y parvienne. Je n'étais pas un « brave homme de ménage ».

« -Je suis sorti avec Laurent, avant le dîner et je n'ai pas eu le temps. Je vais le faire. Assieds-toi. Raconte-moi ta réunion. Veux-tu que je te prépare un café ou un thé ?

-Je n'ai besoin de rien, et le thé que tu fais est insipide. Quant à la réunion, tu n'y connais rien en bijoux anciens, qu'y comprendrais-tu ? Où es-tu allé avec Laurent ?

-Il voulait faire un tour aux Buttes Chaumont et patiner un peu.

-Si tu me consacrais le dixième du temps que tu passes avec lui, nous aurions sans doute moins de problèmes !

-Je n'ai pas l'impression de te négliger…

BY NC ND

-C’est bien une impression à toi ! » Léa ouvrit le lave-vaisselle et commença à ranger les assiettes.

« -Laisse ! Je t’ai dit que j’allais le faire.

-Alors, fais-le au lieu de discuter !

-Léa, je suis fatigué, j’aimerais terminer mon thé, tout insipide qu’il soit, s’il te plaît.

-Tu te moques de moi ou quoi ? ! » Léa tenait dans la main gauche une pesante cocotte en fonte. Elle voulut la lancer dans ma direction, mais le fragile poignet emporté par le poids du lourd ustensile, se plia brusquement en arrière. On entendit un craquement sourd et sinistre. Léa hurla, lâcha le faitout qui tomba par terre, projetant des esquilles de porcelaine sur nos chevilles. Je me précipitai vers ma femme qui se tenait le poignet en geignant.

« -Laisse-moi regarder, Léa !

-Ne me touche pas ! C’est ta faute, si tu avais fait ce que je t’avais demandé, cela ne serait pas arrivé ! Tu es toujours le même incompétent, on ne peut jamais avoir confiance en toi ! Mais laisse-moi, te dis-je ! » cria-t-elle alors que je voulais examiner sa main. « Tu m’as cassé le bras, tu devrais être content ! Ça fait tellement mal, Seigneur ! C’est ta faute, si j’ai si mal, ta faute ! » Elle se précipita dans le salon et grimpa les escaliers en courant.

« -Léa, attends ! » Je tentai de la rattraper mais elle me ferma au nez la porte de notre chambre. J’eus beau la supplier de m’ouvrir, rien n’y fit.

Je redescendis donc à la cuisine, vidai ce maudit lave-vaisselle, balayai le carrelage en miette et jetai ce qui restait de mon thé, à présent refroidi, dans l’évier. Puis je fis une nouvelle tentative auprès de Léa, mais elle ne me répondit pas. Je passais devant la chambre de Laurent quand il m’appela. J’entrai.

BY NC ND

« -Que s'est-il passé, Papa ? J'ai entendu un bruit épouvantable. J'ai eu une frousse bleue ! » Je m'assis sur son lit et lui narrai l'incident.

« -Maman a le poignet cassé ?

-J'en ai peur.

-Mais ce n'est pas à cause de toi, n'est-ce pas ? » Laurent craignait les représailles.

« -Non, mon chéri, c'est un accident, je n'ai…excuse-moi, je reviens tout de suite. Je me demande qui peut bien sonner à cette heure. »

Je rejoignis rapidement le rez-de-chaussée, pressé par les coups impatients du carillon. Je n'eus que le temps d'entrebâiller la porte et je me retrouvai projeté contre le mur, une matraque sous le nez.

« -Docteur Alexandre Mouret ?

-Oui, mais… » J'étais terrorisé.

« -Où est votre femme ?

-Dans notre chambre…

-Où ?

-Au premier. » L'agent de police qui m'empêchait de me mouvoir, fit signe à sa collègue de monter, puis il referma la porte du pied et me poussa vers le divan.

« -Asseyez-vous et tenez-vous tranquille !

-J'aimerais que vous m'expliquiez ce qui se passe, quémandai-je d'une voix blanche.

-Ah ! Vraiment ! Votre femme nous a appelés en disant que vous lui aviez cassé un poignet.

-Mais je n'ai rien fait de tel !

-Ben, voyons ! On les connaît les maris violents ! Vous êtes tous les mêmes ! A vous entendre vous seriez tous des saints !

cc BY NC ND

-Papa ! Papa ! cria Laurent qui n'avait pas suivi mon conseil et était descendu derrière moi.» Je voulus me relever, mais l'agent me repoussa.

-Restez assis ! Je vous l'ai déjà dit ! Si vous faites le malin je vous mets les menottes.

-Papa ! » Laurent se précipita dans mes bras. Il tremblait de tous ses membres. J'aurais voulu le consoler, mais l'indignation et l'effroi me rendaient muets. Léa avait appelé la police prétendant être une femme battue ! C'est ce que l'on devait appeler de l'humour noir ! Jamais je n'avais répliqué à la violence de Léa par la violence. Que ma femme fût souvent incapable de s'exprimer autrement que par des gestes brutaux, était devenu un état de fait, j'essayais de comprendre pourquoi, je tentais tout ce que je pouvais pour endiguer ses accès ; deviner ses pensées, ses réactions était ma seconde nature. Ma vie était à présent structurée, organisée, cloisonnée d'une façon telle que je ne songeais pas même à en changer. Pourtant, ce soir, ce renversement des rôles m'anéantit.

« -Regarde, c'est Maman ! » m'indiqua Laurent.

Léa descendait les escaliers, soutenue par la collègue de mon cerbère. Son mascara avait coulé, elle était pâle et barbouillée, mais superbe en victime. Son poignet était à présent gonflé d'un vilain hématome violacé : la fracture était certaine.

« .Viens ici, mon ange, appela-t-elle à l'intention de Laurent. Ton Papa ne t'a pas fait de mal, au moins? » Laurent me regardait éberlué. « Viens, mon trésor, cette dame va nous accompagner à l'hôpital.

-Mais je ne suis pas malade ! protesta vivement l'enfant.

BY NC ND

-Viens avec nous, jeune homme, s'entremit la femme policier. Nous devons nous assurer que tu te portes bien.

-Mais je vais très bien ! Je veux rester avec Papa !

-Tu vois Christian, c'est toujours le même tableau, l'enfant a peur des rétorsions et demeure auprès du géniteur violent.

-Vous ne savez pas ce que vous dites ! hurlai-je.

-Tenez-vous tranquille !

-Papa !

-Laurent ! Près de moi immédiatement ! » La collègue du dénommé Christian vint vers nous et détacha les bras que Laurent avait noués autour de mon cou. Il se mit à pleurer puis notant les regards que lui lançait sa mère, il cessa et alla docilement se mettre auprès d'elle.

« -L'agent Sorbier va les accompagner aux urgences, vous, vous venez avec moi jusqu'au commissariat. »

Il me passa les menottes sous les yeux hallucinés de Laurent puis me fit monter dans la voiture. Je ne pouvais pas croire qu'une telle chose fût en train d'arriver. Cela n'était qu'un cauchemar, une hallucination ! Il était impossible que l'on m'arrêtât réellement pour un délit que je n'avais pas commis !

J'acceptai de décliner mon identité mais me tus obstinément lorsque l'agent me pria de raconter ce qui s'était passé. Pourtant, à la fin, excédé par les demandes, les accusations, les sous-entendus, les insinuations, j'explosai :

BY NC ND

« -C’est elle qui me frappe, pas le contraire ! » Les policiers éclatèrent de rire. J’eus l’impression qu’ils me poignardaient.

« -Tu aimes plaisanter ! me lança un agent, passant à un « tu » tout à fait irrespectueux. Tu ne vas quand même pas nous faire croire qu’une pauvre femme tape sur un homme comme toi ! Un docteur grand comme ça ! Et c’est en te tabassant qu’elle s’est cassé le poignet ? Ah ! Ah ! J’en ai entendu de bonnes, mais celle là ! Un homme battu ! C’est comme les crocodiles dans les égouts ! Pure légende ! »

J’avais jusqu’ici gardé mon secret pour de multiples raisons. Je ne voulais pas que Léa souffre plus qu’elle ne souffrait déjà, car j’étais convaincu qu’elle devait pâtir autant à me battre que moi à recevoir ses coups. Je ne voulais pas qu’on l’accuse de quoi que ce soit. J’étais persuadé que je parviendrais à l’aider et qu’un jour ou l’autre nous retrouverions notre sérénité. Nos moments de paix me rendaient tellement heureux que je ne voulais pas y renoncer. J’aimais regarder les photos de notre mariage, les instantanés de Laurent qui grandissait, de Léa et de moi souriant dans les bras l’un de l’autre. L’espoir me faisait continuer à supporter cette vie parfois très lourde. L’espoir et surtout Laurent, Laurent que je ne voulais pas abandonner. Je savais que la moindre réaction de ma part, le moindre geste défensif m’aurait condamné, mais jamais comme aujourd’hui je n’en avais pris conscience. Je n’avais jamais parlé parce qu’au fond de moi j’avais honte, honte d’être un homme qui n’en n’était pas un, un homme qui ne savait pas assumer son rôle d’homme et cela Léa n’était jamais lasse de me le répéter. Je ne parlais pas

parce que je n'avais confiance en personne, encore moins en moi-même.

Je connaissais le problème gigantesque des femmes battues. Elles provoquaient la pitié, la compassion. Chacun aurait voulu les protéger, les défendre. Des centres spécialisés les accueillaient, elles et leurs enfants, des avocats s'occupaient de leurs droits bafoués, on les poussait à parler, à se faire connaître, à se faire aider. Les psychologues étudiaient leurs cas, pansaient les plaies de leur âme alors que les médecins guérissaient celle de leurs corps martyrisés pendant que des policiers faisaient la chasse à leurs maris. Nombre d'entre elles restaient certes dans l'ombre et souffraient en silence ou étouffaient leurs cris, mais sans doute avaient-elles conscience dans un repli de leur cerveau embrumé par la douleur que quelqu'un, quelque part les attendait.

Qui m'attendait ? Qui était prêt à me croire ? Personne ! Personne ne croyait aux maris battus. Personne ne croyait qu'un homme normalement constitué, pût accepter de se laisser traiter d'une certaine manière, personne ne pouvait croire qu'un homme n'osât se rebiffer, personne ne croyait qu'un homme endurât des années durant un tel calvaire. Il n'avait qu'à s'en aller. Si mégère il y avait, qu'il la quitte ! Ce n'était pas compliqué.

Au contraire, tout était terriblement compliqué, embrouillé. Trop de choses changeaient, te changeaient et tu te retrouvais dans un commissariat accusé de battre ta femme, condamné par des hommes qui eux devaient être de vrais hommes contrairement à moi, pauvre mauviette. Je m'étais tu devant la réaction de mes gardiens. J'étais stupide, qu'avais-je espéré ! Que l'on me prenne au sérieux, que l'on me plaigne ! Pauvre idiot ! Je pensai que le

BY NC ND

fait d'être un médecin plutôt maigrichon jouait en ma faveur. Je n'osais imaginer un chauffeur de poids lourd de deux mètres et cents kilos se plaindre des gifles de son épouse !

Je me persuadai que, même s'ils n'approuvaient pas la violence contre une femme, ces policiers au fond d'eux-mêmes avaient plus de respect pour un homme violent que pour un homme battu. Ce dernier était à leurs yeux un mollusque sans courage pour ne pas employer une expression plus vulgaire ! J'étais écœuré, blessé au plus profond de mon essence d'homme, si toutefois j'en étais encore un, chose dont je commençais à douter fortement.

Vers cinq heures du matin, un agent vint me prévenir que ma femme avait été plâtrée, qu'elle avait décidé de ne pas porter plainte, mais qu'elle désirait être hébergée dans une structure protégée recevant les femmes battues.

« -Ce n'est pas possible ! Et mon fils ? Où est-il ?

-Il reste avec sa mère.

-Je ne peux pas croire à cette folie, murmurai-je pour moi-même. Où se trouve cette structure ?

-Votre femme vous le fera savoir si elle le juge nécessaire. Vous pouvez rentrer chez vous. Vous avez eu de la chance cette fois, Docteur ! »

J'appelai un taxi et me fit reconduire à la maison. J'allai me jeter sur le lit de Laurent et j'enfouis ma tête dans son oreiller, serrant l'étoffe sur mon visage pour m'empêcher de hurler.

Léa ne m'appela pas. Je sus que le magasin et ses parents la pensaient en voyage avec Laurent. Elle resta absente trois jours et trois nuits. Elle rentra au matin du quatrième jour, vêtue d'une robe que le centre d'accueil lui avait certainement prêtée. Elle était souriante, bien dispo-

BY NC ND

sée à mon égard. Laurent au contraire semblait épouvanté. Il refusa de m'adresser la parole et monta dans sa chambre sans me saluer. Léa, elle, me passa les bras autour du cou et m'embrassant tendrement.

« -Je ne t'en veux pas, tu sais. J'ai déjà tout oublié. » Moi, je n'oublierais jamais ! « Je vais me changer, je dois aller à la bijouterie. Occupe-toi de Laurent. Cela fait trois jours qu'il ne se lave pas. A ce soir, mon amour ! » Je n'arrivais pas à comprendre si Léa se moquait de moi ou si elle était fermement convaincue que je m'étais abstenu exprès de vider le lave-vaisselle et que j'étais vraiment responsable de ce qui lui était survenu. Je n'essayai pas d'approfondir car je n'étais pas sûr de réussir à faire front à certaines réponses.

J'attendis que ma femme fût partie pour rejoindre Laurent. Il était étendu sur son lit et fixait le vide. Je pris place auprès de lui et lui caressai doucement la main. Il la retira si brusquement que je sursautai.

« -Laurent, appelai-je doucement, alors que je cherchais désespérément son regard.

-Tu n'avais pas le droit ! » Mon cœur manqua un battement. Léa l'avait persuadé de ma culpabilité. J'avais perdu mon propre fils ! « -Tu n'avais pas le droit, répéta-t-il, avec autant de rage que de consternation. Il me regardait cette fois et je lus dans ses yeux une totale incompréhension. « Tu ne devais pas lui permettre de m'emmener là-bas ! » Mon cœur récupéra un rythme normal : Laurent ne croyait pas aux élucubrations de sa mère, il m'en voulait de n'avoir pas su le garder auprès de moi. « Papa ! Là-bas, il y avait des femmes avec des visages affreux, des yeux fermés, gonflés, des plaies sur les joues, sur le cou, des bleus partout…et des enfants aussi, c'était af-

BY NC ND

freux ! Oh ! Papa ! Je ne veux plus y aller ! » Laurent saisit mon bras et s'y agrippa de toutes ses forces.

« -Tu n'iras plus jamais !

-Maman racontait que tu lui avais cassé le poignet, mais moi je savais que ce n'était pas vrai. Je l'ai dit au gens. Ils ne me croyaient pas ! Ils me regardaient tous comme si j'étais fou ! Papa, ne me laisse plus partir ! Je ne veux plus rentrer au pensionnat. Si j'y retourne, elle inventera d'autres histoires et ils t'emmèneront et je ne te verrai plus. Il faut que je reste ici, comme cela je saurai ce qu'elle fait et je pourrai leur dire, aux policiers, la vérité ! »

Je convainquis tout de même Laurent de rentrer au collège mais je dus le retirer trois semaines plus tard. Il ne dormait pas ou peu, son sommeil était dévasté par d'impitoyables cauchemars. Il frappait ses camarades, les traitaient de menteurs et d'hypocrites, était de nouveau insolent envers ses professeurs et refusait d'étudier. Il quitta donc son état de pensionnaire, ce qui provoqua le mécontentement rageur de Léa, qui naturellement s'en prit à mon éternelle faiblesse de père inepte. Je préférais pourtant les coups et les injures au fait de savoir Laurent malheureux loin de moi. Je pouvais faire l'effort de vivre sans lui en sachant que notre éloignement servait à le rendre plus serein, cela m'était impossible si je le savais accablé. Nous avions tenu six mois. Pendant de nombreuses semaines après son retour, Laurent me quitta le moins possible. Lorsque j'étais à la maison, il restait dans la même pièce que moi, si je sortais il m'accompagnait. La nuit il se levait souvent pour vérifier que j'allais bien. Il s'approchait du lit et m'observait un moment. J'avais le sommeil léger et je me réveillais à chaque fois, mais immobile, je gardais

cc BY NC ND

les yeux fermés, jusqu'à ce que mon fils rassuré, regagnât sa chambre.

Mes beaux-parents n'avaient rien su de l'épisode et se comportaient avec moi comme à l'ordinaire. Ils avaient tendance à me contempler du haut de leur piédestal, mais malgré une certaine condescendance, je crois qu'ils m'aimaient bien. Léa avait simplement mentionné une chute dans les escaliers. Pourquoi leur épargnait-elle **sa** vérité ? Sans doute parce qu'elle ne gagnait rien au fait que mes rapports avec ses parents puissent se compliquer.

Par contre, si elle avait jugé bon de ne pas parler avec ses parents, elle n'en fit pas de même avec les miens. Mon père, et ma mère surtout, avaient toujours voué à Léa une admiration dénuée de sens critique, mais qui étais-je donc pour leur jeter la pierre ! Elle était belle, riche, intelligente, fascinante, que demander de plus pour leur petit dernier. Léa les comblaient de cadeaux coûteux et gardaient les réflexions acides qu'elle leur réservait pour son retour à la maison. Là, elle les critiquait sans retenue. Je connaissais les défauts de mes parents et les commentaires de Léa ne me touchaient pas outre mesure. Je les aimais comme un fils respectueux, mais sans sentimentalisme doucereux. Pourtant, lorsque quelques jours après le retour de Léa, ma mère m'appela en me disant que dorénavant elle refuserait de me voir, je fus pris de panique.

Léa lui avait parlé du bras cassé, de ma prétendue tendance à la violence et du fait qu'il était préférable que Laurent demeurât avec nous, car disait-elle, elle craignait que je puisse à nouveau perdre mon sang-froid. Je prétendais garder Laurent le plus possible chez nous, il resterait donc chez nous, inutile de me contrarier. Crier mon

BY NC ND

innocence fut inutile. Je n'avais pas répété l'erreur commise avec l'agent de police, je n'avais rien expliqué, j'avais simplement nié. Ma mère ne me crut pas, Léa avait réussi à détruire les ponts qui me liaient à ma famille. La seule personne avec laquelle j'avais encore un contact, était mon frère, Marc. Mais nos e-mails étaient assez rares, et du genre laconique. Maman s'empressa de le prévenir que je battais ma femme. Marc me connaissait suffisamment pour ne pas croire à une telle ineptie. Il n'avait jamais eu aucune sympathie pour Léa, ni Léa pour lui. Marc n'était guère malléable et se trouvait trop loin pour que ma femme pût user de ses charmes sur lui. Il ne demanda aucune explication, qu'au demeurant je ne lui aurais pas donnée. Il se contenta de me dire de ne pas trop faire attentions aux délires de Maman qui vieillissait mal et ne comprenait rien à rien. Mon père me fit un discours moralisateur que j'écoutai à peine. J'étais navré pour Laurent que mes parents refusaient désormais de rencontrer, de peur de provoquer mes foudres. Lorsque j'expliquai la situation à mon fils, il déclara que ses grands-parents n'y étaient pour rien, que tout était de la faute de sa mère, qu'eux n'avaient pas été témoins des faits et croyaient à la première personne qui leur parlait de l'incident. Il ne proposa pas de les faire revenir sur leur décision, je ne le suggérai pas non plus. Peut-être commençait-il à se rendre compte que nous vivions dans un ghetto duquel il serait très difficile de s'évader.

Je sorti très ébranlé de cette nouvelle crise. J'avais la sensation d'avoir été dépouillé d'une autre partie de moi-même.

BY NC ND

25.

Philippe Arès arriva en fin d'après-midi. Il n'avait certes pas la façon de Michael pour me démontrer son amitié, mais sa poignée de main et son accolade me réchauffèrent le cœur. Il s'extasia devant Quentin qui l'adopta immédiatement et qui voulut savoir si son Papa se comportait bien lorsqu'il était petit et que Philippe l'examinait.

« -Moi je ne pleure jamais, chez le docteur !

-Tu es un champion, alors ! » Puis Lili arriva et Laurent et elle embarquèrent Quentin qui protesta comme un beau diable.

« -Je veux rester avec Grand-Pa et Philippe.

-Tu te rappelles que tu as promis à mon papa et à ma maman de regarder Peter Pan avec eux, demanda Lili avec une patience

BY NC ND

d'ange, alors qu'elle s'agenouillait aux pieds de mon garnement de petit-fils et lui ajustait un pan de chemise échappé du pantalon.

-Oui.

-C'est important une promesse, non ? Aimerais-tu que je te promette de t'emmener au Mac Do et qu'ensuite je te dise : « Non, j'ai décidé d'aller au restaurant avec ton Papa seulement », que dirais-tu ?

-Que tu es amoureuse ! » Nous éclatâmes tous de rire. Lili rougit et Laurent la serra contre lui.

-En route jeune homme, Lili a raison, un serment est un serment. Nous irons voir Philippe à Paris, s'il te plaît tant ! » Quentin obtempéra sans autres commentaires. Laurent ne voulait pas le garder à la maison, sachant pertinemment qu'une soirée comme celle que nous allions passer n'était pas une innocente réunion de famille. Quentin aimait beaucoup les parents de Lili, c'est du moins ce que m'avait dit Laurent et eux-mêmes appréciaient la compagnie de notre bambin. Lili avait fait énormément pour permettre à mon petit-fils de s'insérer dans cette nouvelle famille et je lui en étais infiniment reconnaissant. A leur retour, ils trouvèrent Michael sur le pas de la porte et entrèrent avec lui. Je présentai Philippe à mon assistant

« -Dire que j'ai beaucoup entendu parler de vous est un euphémisme, déclara Michael en souriant.

-Ceci est la première surprise de la soirée, répliqua Philippe alors qu'il me toisait. Serais-tu devenu bavard ?

-Ne commence pas, s'il te plaît ! râlai-je. Passons à table, ensuite…ensuite…

-Ensuite, si tu n'es pas devenu réellement bavard, nous ferons en sorte que tu le deviennes ! ajouta Laurent.

BY NC ND

-La révolution chez les Mouret ! Il était temps ! Je crois que cela valait la peine de faire tous ces kilomètres ! »

Quand nous arrivâmes au café je commençai à m'agiter. Jusqu'ici la conversation avait été anodine mais cela n'allait pas durer. J'avais eu Michael au téléphone vers midi mais je n'avais parlé que de travail puis je lui avais passé Laurent. Je ne savais pas ce qu'ils s'étaient dit. J'imaginai que Laurent avait rapporté mon comportement de la veille mais je ne lui posai pas de questions. Il me confirma simplement que Michael avait accepté de venir. Je ne savais pas non plus de quoi Lili était au courant. Je me mis à débarrasser la table fébrilement, à rincer les assiettes et à les déposer avec un soin exagéré dans le lave-vaisselle. Je sentis la main de Michael dans mon dos et son souffle dans mon cou :

« -Viens t'asseoir avec nous, mon doux, nous n'attendons plus que toi. Tout ira bien, j'en suis certain. Viens. » Je m'essuyai les mains et abandonnai le torchon sur l'évier, signe évident de mon trouble. Je repris ma place et regardai Laurent qui me sourit, puis il commença à parler :

« La seule personne qui ne sache pas vraiment pourquoi elle est ici ce soir est Lili. » Laurent tenait une des mains de la jeune femme dans les siennes et je m'aperçus qu'il la lui serra plus fort. Elle sait que nous devons parler d'un problème de famille, c'est tout. Elle sait aussi que je l'aime et que j'aimerais vivre ma vie auprès d'elle, mais elle connaît aussi mes hésitations. Ce qu'elle ne sait pas, c'est le pourquoi de ces hésitations, la raison de mes peurs. J'aurais pu essayer d'en discuter avec elle, en tête à tête, mais cela n'aurait servi a rien Je n'aurais résolu mon problème qu'à moitié. L'autre moitié du problème, c'est toi Papa. » J'avalai ma salive douloureusement et évitai les yeux de Lili.

BY NC ND

« Non pas parce que tu t'opposes à notre relation, bien au contraire, mais parce que ce que nous avons vécu toi et moi nous unit dans une telle jungle de sentiments erronés que tant que l'un de nous aura encore des problèmes à résoudre, l'autre ne viendra pas à bout des siens.

Je suis conscient du fait que ce n'est pas ce soir que nous trouverons une solution à tous ce qui nous empoisonne, mais je veux que la femme que j'aime puisse décider de rester ou non avec moi, en connaissance de cause. Je n'ai plus l'intention de me cacher et je désire que ce soir toi aussi tu arrives à prendre la décision de sortir de ton trou. Ce sera douloureux Papa, je le sais mais nous devons le faire.

« Lili, ma mère, Léa, était une femme très belle, une joaillière très connue à Paris. Elle venait d'une riche famille de la haute société parisienne, elle était très intelligente et fascinante. Mais elle avait un défaut infernal …

-Laurent, protestai-je faiblement.

- Un défaut infernal : elle a battu mon père pendant leurs vingt années de mariage. » Lili se mordit les lèvres. « Quand elle ne le frappait pas, elle le ridiculisait à ses propres yeux et aux miens, elle l'a réduit à ne plus fréquenter personne, sinon ses amis à elle, l'a éloigné de sa famille, l'a empêché d'écrire dans les revues médicales afin que son poids dans le monde de la médecine fût insignifiant, elle l'a transformé en une marionnette, en pâte à modeler dans ses mains magnifiques et cruelles. Tout cela elle l'a fait en se cachant de tout le monde, sauf de moi. Elle ne m'a jamais touché mais elle ne m'a jamais aimé, jamais voulu. Elle frappait Papa en ma présence, ma punition était de voir la personne que j'aimais le plus au monde souffrir le martyre…Elle me l'a fait haïr à certains moments, ce père que

BY NC ND

pourtant j'adorais. J'aurais voulu qu'il se rebiffe, qu'il fasse quelque chose, mais il continuait à subir, sans un mot…et alors je me mettais à le détester, cet homme qui me paraissait être un lâche incapable de nous libérer d'un tel monstre…

-Laurent, je t'en supplie arrête…

-Laisse-le parler, Alexandre, écoute-le » dit gentiment Philippe. Michael couvrit de sa main mon poing crispé et m'obligea à le détendre, puis comme au restaurant il tressa ses doigts avec les miens. Je le laissai faire, j'avais trop besoin de réconfort.

-Je vous en prie, Alexandre, laissez-le dire, supplia Lili les larmes aux yeux, il en a trop besoin.

-Je n'ai jamais compris pourquoi tu t'es obstiné à rester avec elle, lança Laurent en s'adressant à moi directement cette fois.

-Ils m'auraient empêché de te voir, je t'aurais perdu…nous en avons déjà discuté, Laurent. Quand tu es allé en pension, quand…

-Tu ne l'as pas quittée parce que tu l'aimais, tu l'as toujours aimée, malgré ce qu'elle te faisait, malgré ce qu'elle me faisait. Tu lui as toujours trouvé des excuses ! Elle n'en avait pas,

-Ce n'est pas vrai, Laurent …

-Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Que tu l'aimais ? Tu l'adorais, tu lui pardonnais tout…

-C'est peut-être un peu plus compliqué, Laurent, s'entremit Philippe.

-Sans doute, admit mon fils, mais le fait est qu'il n'a pas pu vivre sans elle. Le fait est qu'au bout de deux années sans elle, tu as craqué, tu as voulu mourir parce qu'elle n'était plus là à te donner une raison de vivre en même temps que ta raclée quotidienne...Quentin et moi ne suffisions pas… » Je suffoquais devant la rancœur exprimée par Laurent, je savais qu'il m'en

BY NC ND

voulait, il me l'avait dit parfois, mais je ne pensais pas que c'était à ce point.

-A t'entendre, prendre des coups était pour moi un plaisir…murmurai-je.

-J'en viens à le croire…

-Oh ! Laurent !

-Alors explique-moi, pourquoi tu as voulu te suicider par exemple ! Quand elle est morte, je n'ai pas versé une larme, pas une ! J'ai jubilé, j'ai hurlé ma joie en sautant sur mon lit, tu entends !

-Mais plus tard tu t'en es voulu, intervint Michael, on n'exulte pas à la mort de sa mère sans en éprouver un immense remords par la suite, n'est-ce pas ? » Laurent le regarda surpris mais acquiesça.

-C'est elle qui m'a appris tout ce que je sais sur les pierres précieuses, sur le travail de l'or, elle qui m'a donné le goût de la joaillerie, elle qui m'a permis d'apprendre et de pratiquer un métier qui me passionne. Quand nous travaillions ensemble elle était une autre personne. C'était ma mère…

-Alors sans doute existe-t-il chez ton père de pareilles ambivalences, tu ne crois pas ?

-Je suppose que oui, mais je lui en veux tellement d'avoir désiré mourir. Si tu savais Papa, combien j'ai souffert pendant tes deux mois en réanimation, si tu savais combien je t'ai détesté de vouloir nous abandonner Quentin et moi, et tout cela pour une femme qui n'en valait pas la peine.

-J'ai aimé ta mère, jusqu'au bout, c'est vrai. Je lui ai souvent trouvé des excuses et je pense encore qu'elle les méritait. » Laurent eut un geste d'impuissance. Philippe s'entremit :

BY NC ND

-Je crois qu'un psychiatre t'aiderait à faire la part des choses. Léa avait certainement des excuses mais pas autant que tu as bien voulu lui en donner.

-Peut-être. Quand elle est morte, je n'ai ressenti aucun soulagement, contrairement à toi. Seulement un vide immense, un vide que j'avais contribué à provoquer puisque je n'avais pas réussi à la sauver…

-Tu ne te sens quand même pas responsable de sa mort ?!

-Je n'ai rien su faire pour elle, ni l'aider de son vivant, ni lui éviter la mort.

-Léa n'a jamais accepté d'aide, de personne, précisa Philippe.

-Quant à sa mort, qu'y pouvais-tu ? Une rupture d'anévrisme ne laisse pas beaucoup de chances…

-Je le sais, Michael, je le sais ! Toutefois…

-Toutefois tu t'en veux ! C'est pour cela que tu as décidé de mettre fin à tes jours, parce que tu ne pouvais pas vivre avec le remords de ne pas l'avoir sauvée, malgré elle d'abord et malgré un mal implacable ?

-Quand ta mère est morte, j'ai vécu des moments très douloureux, comme chaque homme qui perd sa femme, je suppose. Puis je me suis rendu compte peu à peu que ma vie sans elle était complètement vide, je ne savais plus que faire, quoi vivre et avec qui. J'avais tant à inventer pour ne pas que l'on découvre ce qui se passait à la maison, tant à raisonner pour savoir comment je devais répondre à chacun de ses mots ou comment je devais réagir à son humeur. A présent qu'elle n'était plus là, j'avais vraiment l'impression d'avoir perdu ma raison de vivre. J'étais isolé, les amis que nous fréquentions étaient ses amis et, sans elle, je ne les intéressais plus. Tu avais Quentin, et même si tu manquais d'expérience comme papa, tu t'en sortais magnifi-

BY NC ND

quement. Je me sentais totalement inutile. J'avais coupé les ponts avec la recherche, je n'écrivais plus…

-Tu écrivais mais tu ne te faisais pas publier, nuance ! Il a dans sa chambre un classeur rempli des articles qu'il a écrits pendant quinze ans. Le dernier date d'il y a semaine ! « Philippe soupira bruyamment. Michael resserra son étreinte.

« -C'est dans cet état d'esprit que je suis tombé amoureux d'une interne que j'avais sous mes ordres. Je n'avais pas fréquenté d'autres femmes depuis la mort de ta mère. Cette fille me plaisait, nous nous rencontrâmes souvent, puis le soir fatidique du premier rapport sexuel, le monde s'écroula. Je fus totalement incapable d'avoir une érection. L'interne fut très compréhensive. Devant mes yeux défilaient les images de Léa qui me menaçait de coups si je me refusais à elle et j'eus une idée. Je pris de la trousse que j'emmenais toujours avec moi un bistouri et je la mis dans les mains de ma compagne…

-Oh ! Papa ! » Laurent se cacha le visage dans les mains et Lili lui caressa la nuque tout en lui murmurant des mots que nous n'entendions pas. Il releva la tête. Il avait des larmes dans les yeux. Je poursuivis.

-Le bistouri sous la gorge raviva mes ardeurs. Notre relation dura un mois environ. Puis l'interne se fatigua de nos petits jeux et me quitta. Je ne l'aimais pas au point de me suicider pour elle, mais le jour où elle me laissa, elle avait prétendu que nous fassions l'amour, disons normalement. Je n'y parvins pas. Après son départ je me rendis compte qu'il ne me restait plus rien. J'étais une ombre. J'étais seul, vide, sans amis, incapable d'exister sans qu'une main me modèle à sa guise, perdu sans plus aucun point de repère, incapable d'aimer au sens propre et au sens figuré, bourré de remords et de sentiments de culpabilité, tout à

BY NC ND

fait inutile. Si je n'étais plus là, mes malades n'en seraient pas morts et toi, tu étais grand à présent. La seule idée qui fût réellement mienne depuis longtemps, était celle du suicide. Si tu n'avais pas été rechercher Quentin ce jour-là, parce qu'il était malade et que tu ne l'avais pas ramené à la maison, nous ne serions pas ici ce soir. Voilà, Laurent, voilà !

-Pourquoi ne m'as-tu jamais raconté tout cela, questionna mon fils en refoulant ses larmes.

-Je vais te dire autre chose Laurent, puisque tu veux tout savoir. Hier soir, si je ne suis pas mor t c'est seulement parce que cela ne devait pas être écrit en haut lieu. » Laurent me fixa horrifié. Michael secoua ma main avec violence.

-Qu'as-tu fait hier soir ? Que s'est-il passé avec Hélène ?

-Vous parlez d'Hélène Ledoux, votre patron ? voulut savoir Philippe.

-En effet, continua Michael. Alexandre, parle !

- Je lui ai dit que je l'aimais mais que je ne saurais jamais la rendre heureuse. Je l'ai quittée pour aller me saouler et je suis rentré je ne sais trop comment. J'ai souhaité à chaque instant qu'un accident m'emporte. Cela n'a pas été le cas.

-Tu veux dire que tu es encore dans le même état d'esprit qu'au moment de ton suicide, interrogea Philippe anxieux.

-Pas exactement, non. Mais hier soir je n'en étais pas loin. » Laurent gémit. « J'aime cette femme, mais je ne crois pas que j'arriverai à le lui démontrer jamais.

-Tu parles au point de vue sexuel.

-Non, pas seulement, Philippe. Je parle au sens général du terme.

-L'un et l'autre sont liés. Tu dois te faire aider, Alexandre, tu dois te soumettre à une thérapie sérieuse et Laurent aussi, ajouta

BY NC ND

le pédiatre. Tu as assez tergiversé. Si nous sommes ici ce soir c'est que quelque chose a changé. Tu t'es confié à Michael et cela prouve que tu n'acceptes plus l'isolement. Tu as renoncé à faire l'amour avec Hélène parce que selon moi quelque part ta dignité d'homme se rebelle et que tu as envie de vivre une vie à toi, sans subterfuges. Laurent a voulu être honnête avec Lili, fais-en autant avec Hélène.

-C'est une femme splendide, tu l'as répété mille fois, aie confiance en elle… et en toi.

-Confiance ! Comme si c'était facile, Mischa !

-Tu me fais confiance à moi, il me semble, non ?!

-Oui, mais toi et moi…

-Toi et lui… ? voulut savoir Philippe.

-Nous avons un rapport un peu particulier.

-Vous êtes amants ? » Je regardai Michael qui sourit en secouant la tête.

-Nous l'avons été, avouais-je.

-Et…

-Un moment de faiblesse de part et d'autre, vint à mon secours Michael. Nous étions tous deux d'une humeur inaccoutumée ce soir-là. Mais l'important est que ce fameux soir, Alexandre ait su faire confiance à quelqu'un d'autre et pas seulement dans l'acte sexuel, mais lors du repas que nous avons pris ensemble au restaurant…

-Tu as mangé au restaurant, lança Laurent, ébahi.

- Pas seulement au restaurant mais aussi hier, chez Hélène.

-Papa c'est fantastique ! Je t'expliquerai, ajouta Laurent en se tournant vers Lili qui ne devait pas saisir ce que manger au restaurant avait d'extraordinaire.

-Michael, vous êtes l'homme qui lui faut, s'écria Philippe.

BY NC ND

-J’ai bien peur que non, plaisanta Mischa.

-Oh ! Je ne voulais pas dire, je…

-N’ayez crainte, j’ai très bien compris ce que vous vouliez dire, se mit à rire Michael devant la rougeur confuse d’Arès.

-Parlez avec cette Hélène, s’entremit doucement Lili, si vous vous l'aimez, elle saura vous aider, j’en suis certaine. Je sais que je ferais n’importe quoi pour que Laurent ne craigne pas de me blesser à tout bout de champ avec une parole de trop ou un geste trop vif. Pour qu’il ne guette pas toutes mes réactions et ne soupèse pas toutes mes réponses. Je ne savais pas pourquoi il se comportait ainsi. A présent que l’ai découvert, je pourrai l’aider moi aussi et c’est cela qui compte. Allez voir un psychiatre comme vous l’a conseillé Philippe, tout en sachant que lorsque vous rentrerez chez vous, vous aurez Hélène à vos côtés ainsi que Michael. Faites tout cela Alexandre, vous avez droit à une autre chance parce que je sais que vous êtes une personne très spéciale, que Laurent vous adore ainsi que Quentin. Quant à Philippe et Michael, si vous n’aviez pas une place particulière dans leur cœur, ils ne seraient pas ici, ce soir. » Lili s’était levée tout en parlant et vint se mettre à mes côtés. Je lâchai enfin la main de Michael et me levai à mon tour. J’étreignis Lili longuement puis la rendis à Laurent qui s’était approché de moi lui aussi. Il lui passa un bras autour des épaules puis la laissa aller. Il me regarda et se jeta dans mes bras.

« On s’en sortira Papa, je te le promets et ...tu as entendu ce que j’ai dit à Quentin ce soir : un serment est un serment !

-Oui, mon chéri, j’ai entendu. Laurent…je te remercie pour ce soir, je vous remercie tous…tous.

-Tu es un grand sentimental, Alexandre. Tu vas tous nous faire pleurer, se lamenta Michael avec une moue comique.

BY NC ND

-Tu es jaloux parce que tu veux toi aussi ton embrassade, réussis-je à plaisanter.

-Alors qu'attends-tu pour me l'octroyer ! Il se mit debout à son tour et je le serrai à le briser. Puis plus calmement, j'effleurai ses lèvres.

-Vous êtes sûrs de ce que vous éprouvez l'un pour l'autre vous deux, questionna Philippe en nous regardant, dubitatif.

-Absolument, répondis-je.

-Il ne faut jamais se fier aux apparences, elles sont trop souvent trompeuses, ajouta Michael en ébouriffant mes cheveux.

-C'est on ne peut plus vrai, déclara Laurent alors qu'il me fixait d'un air entendu. »

BY NC ND

26.

L'adolescence de Laurent fut une période épuisante, dans tous les sens du terme.

Son agressivité, qui s'était atténuée pendant la première période du collège, d'où il était revenu craintif et aimant à se réfugier dans mes bras pour se faire dorloter ou rassurer, cette agressivité donc, reparut de nouveau. Laurent était toujours au centre de disputes, de bagarres, rentrait à la maison avec les lèvres tuméfiées, les yeux pochés ou les membres couverts d'hématomes. Il eut le bon goût de ne jamais se battre dans l'enceinte de l'école, ce qui lui évita de se faire renvoyer. Par contre il était souvent insolent envers ses professeurs et je fus appelé fréquemment à plaider sa cause.

Ses résultats scolaires continuaient d'être irréguliers.

Laurent était capable d'obtenir un « deux » puis un « dix-huit » dans la même matière, et ce à deux semaines d'intervalle.

L'année du BEPC, celle de sa puberté, Laurent découvrit la gent féminine sous un autre angle et débuta sa carrière de Don Juan, collectionnant d'innombrables et éphémères conquêtes. Nombreuses étaient celles qui se faisaient prendre au piège de sa beauté déjà époustouflante, et copieuses étaient les larmes qu'elles versaient quand, quelques jours plus tard, il les « plaquait ». Laurent s'était forgé une idée de l'amour très personnelle ce qui n'avait rien d'étonnant vu ce dont il avait été témoin sa courte vie durant.

BY NC ND

Il s'éloignait de moi, critiquait mes choix, mon comportement, ce qui en soi n'avait rien d'étonnant à son âge, mais le sarcasme et parfois la méchanceté qu'il y mettait me laissait fréquemment sans voix. Au moins parlait-il encore avec moi et, quand il était bien disposé, nous avions encore nos longues conversations. Par contre, il n'adressait plus la parole à sa mère. Léa, que cet état de choses ne dérangeait pas outre mesure, n'osait plus me frapper ou même m'insulter devant lui. Il ne l'avait jamais ni touchée ni menacée, mais son regard devenait tellement sombre lorsqu'elle se risquait à quelques commentaires désobligeants, qu'à présent les tortures physiques ou psychologiques que me faisait subir ma femme avaient lieu seulement dans l'intimité. Une intimité où il était impossible de discerner entre les sentiments. L'amour ou la haine, le bien ou le mal, le désir ou le rejet, plus rien n'avait maintenant d'importance. Il me fallait maintenir un certain équilibre, survivre, ne rien laisser paraître et oublier qui j'étais en réalité. Je l'avais, en fait, oublié depuis longtemps. Depuis longtemps je jouais un rôle, pas mon rôle, non, mais un rôle mis au point à la faveur du temps et des événements, mille fois répété pour le rendre meilleur, plus crédible. J'étais comme un acteur qui à la millième représentation ne sait plus faire la différence entre son personnage et son être propre.

Laurent au contraire semblait chercher désespérément à savoir qui il était et s'essayait à toutes les expériences possibles. Il changeait d'amis autant que de partenaires féminines, exerçait une multitude d'activités, pratiquait un nombre indéfini de sports les uns plus périlleux que les autres. Le danger l'attirait comme la lumière une phalène.

BY NC ND

Frôler la mort semblait le fasciner. Je ne sais pourquoi il ne toucha jamais à la drogue.

Un après-midi de novembre, alors qu'il était en première, il m'appela durant mes consultations. Il ne l'avait jamais fait.

« -Papa ?

-Laurent ! Que se passe-t-il ? » J'étais alarmé. Je m'excusai auprès du patient que j'étais en train d'examiner puis :

« -Qu'y a-t-il ?

-Il faut que je te parle.

-Je t'écoute.

-Pas au téléphone.

-Cela ne peut pas attendre ce soir ?

-J'aimerais mieux pas, murmura Laurent.

-C'est si grave ?

-Je ne sais pas, Papa. Je ne sais pas. » Laurent avait repris sa voix d'enfant, et je le sentais au bord des larmes.

-D'accord, mon chéri. » Il y avait bien longtemps que je n'adressais plus à mon fils des mots tendres mais son ton me reporta des années en arrière, quand terrorisé, il cherchait auprès de moi un peu de réconfort. Il ne protesta pas. Je consultai ma montre.

« -Penses-tu pouvoir être ici dans une demi-heure ?

-Oui.

-Je t'attends. » Il fut ponctuel ce qui nous changea un peu. Il avait, du moins je crois, décidé de démontrer à sa mère qu'elle n'avait aucun pouvoir sur lui et n'arrivait jamais à l'heure aux repas ou aux rendez-vous qu'elle prenait pour lui, jouissant de sa rage muette. Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur le divan de mon bureau. Laurent n'évitait pas mon regard, bien au con-

BY NC ND

traire et je pense qu'il aurait aimé que je devine ce pourquoi il était là sans rien avoir à me dire. J'étais malheureusement très loin d'imaginer ce qu'il venait m'apprendre. Je mis une main sur son genou et l'incitai à parler. Laurent n'était pas du genre à s'embarrasser de préambules :

« -Ma copine est enceinte. » Je le regardai incrédule. Mon fils qui n'avait pas encore seize ans avait mis enceinte une de ses compagnes ! Ma réaction fut on ne peut plus classique :

« -Tu en es sûr ?!

-Elle a fait le test en ma présence. » Comme je me taisais, il précisa : « Elle était vierge, Papa. Je l'ai plantée il y a deux semaines et ses copines jurent qu'elle n'a fréquenté personne d'autre quand nous sortions ensemble. Ce n'était pas le genre, ajouta-t-il, plus pour lui-même que pour moi.

-Il me semblait pourtant t'avoir parlé des préservatifs ! Bon sang, Laurent ! Si un enfant est un énorme problème à votre âge, le Sida serait un drame ! Qu'as-tu dans la tête, bon Dieu ! Qu'elle âge a-t-elle ta …la mère ?

-Estelle ? Dix-sept ans.

-Elle l'a dit à ses parents ?

-Oui.

-Et… ? Faut-il que je te sorte les mots de la bouche, enfin ! » J'étais irrité, déçu et je sentais monter en moi une onde de panique.

-Ils sont très catholiques, ils refusent qu'elle avorte, mais ils ont déjà dit qu'elle ne gardera pas le bébé. Ou je m'en charge ou ils le donnent en adoption. Ils sont inébranlables.

cc BY NC ND

-Fantastique ! Et toi, que dis-tu de tout cela ?

-Je ne sais pas, Papa. Je ne comprends plus rien. J'ai peur !

-Tu n'avais pas peur quand…Oh ! Laurent, viens ici ! » Ses yeux remplis de larmes me bouleversèrent. Je l'attirai à moi et le berçai doucement. Il sanglota comme l'enfant qu'il était encore. Quand il se fut calmé, il reprit la parole en reniflant. Je lui tendis mon mouchoir. Il s'y moucha bruyamment et continua :

« -Vous n'avez jamais voulu me donner de frère ou de sœur et cela m'a beaucoup manqué.

-Je t'assure que j'ai désiré un autre enfant autant que toi…

-Je te crois, Papa. L'idée de ce bébé me terrorise mais m'attire en même temps.

-Il ne s'agit pas d'un petit frère, Laurent, mais de ton propre fils.

-Oui, c'est bien ce qui m'affole. Mais il est à moi cet enfant, le donner à quelqu'un d'autre, je ne sais pas, cela me semble une monstruosité. » J'étais fier d'entendre mon fils parler de cette façon, malgré tout ce que cela supposait pour l'avenir.

« -La mère, que dit-elle ?

-Elle veut étudier, elle n'a pas l'intention de s'embarrasser d'un marmot. Elle le portera, le fera naître et c'est tout.

-Elle pourrait le prendre en affection et vouloir le garder.

-Tu crois ? Ma mère m'a mis au monde, mais je ne suis pas convaincu qu'elle m'ait jamais voulu un seul jour de sa vie.

-Laurent !

BY NC ND

-Dis-moi le contraire ! » Je ne répondis pas. C'était totalement superflu. La panique qui avait pointé son nez au début de notre discussion se montra tout entière. Laurent la devina.

« -Comment va-t-on le lui dire ? » « Lui » désignait Maman naturellement. Moins il la nommait, mieux il se sentait.

Bonne question !

« -Elle va tout te mettre sur le dos, elle va dire que c'est de ta faute, elle te tuera…Oh ! Papa ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

-Laurent, nous devons penser à l'enfant et à toi, pas à moi. Si tu es convaincu de vouloir ce bébé, je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider. Je ne pense pas avoir le droit de t'obliger à quoi que ce soit. Tu es très jeune, mais tu m'as prouvé que malgré toutes les bêtises dont tu es capable, tu es aussi à même d'assumer tes responsabilités. Je pense connaître ta mère et je crois que tout se passera mieux que tu ne le crois. Nous lui expliquerons la situation ce soir. Puis nous irons parler avec les parents d'Estelle.

« -Cela ne m'étonne pas de toi, fut le commentaire acide de Léa quand Laurent lui apprit la nouvelle, et encore moins de ton père ! » Léa se tourna vers moi. « Heureusement que tu as voulu prendre en charge son éducation sexuelle parce que en tant qu'homme, père et médecin tu étais parfait. On voit ce que cela a donné ! Tu ne vaux vraiment rien ! Ni comme homme, ni comme père, ni comme médecin.

-Maman, ferme-la ! Papa n'a rien à voir là-dedans ! C'est moi qui ai fait l'amour sans préservatif, pas lui ! » L'arrogance et le manque de respect que Laurent

BY NC ND

n’avait pas adoptés avec moi, explosèrent quand il s’adressa à sa mère.

« - Je veux que nous le gardions, cet enfant.

-Nous ? C’est ton fils mon cher !

-N’aie crainte, tu n’y toucheras pas, à mon fils !

-Et que proposes-tu pour l’entretenir ?

-Je travaillerai ! lança Laurent.

-Ah ! Vraiment ? A seize ans ? E qui voudra de toi, petit génie ?

-Léa, Laurent doit continuer ses études…

-Toi, tais-toi ! Ecoute-moi bien, Don Juan, les Lambert ne permettront jamais qu’on jette un autre Lambert à la poubelle. Il ne fait donc aucun doute que **nous** garderons cet enfant, mais tu l’élèveras, ton bâtard ! Je t’apprendrai le métier de joaillier, tu m’obéiras au doigt et à l’œil, tu exécuteras tous mes ordres et tu travailleras dur. A ce prix peut-être réussirai-je à faire de toi quelqu’un de bien, digne d’élever un enfant. Faire grandir un fils est une tâche lourde et importante, crois-moi…

- Que devrai-je croire ? Que parce que tu n’es pas parvenue à me démolir complètement en seize ans, tu as été une bonne mère et que tes conseils sont à suivre à la lettre ! » La gifle fut foudroyante. Laurent soutint le regard de sa mère avec défi.

-CQFD ! lança-t-il, corrosif.

-Arrêtez ! Léa ! Laurent a toujours rêvé de devenir architecte, tu ne peux pas le contraindre à interrompre ses études. Nous lui donnerons de quoi vivre et il prendra ses responsabilités envers l’enfant d’une autre façon…

cc BY NC ND

-Il est incapable de prendre des responsabilités ! Si vraiment il tenait à devenir architecte, il devait y penser pendant qu'il baisait cette fille sans prendre de précautions. Faire des enfants sans savoir comment, est vraiment un vice de la famille Mouret. Un père inconscient, un fils inconscient ! » Laurent me regarda étonné. Je baissai les yeux.

-Quand accouche-t-elle ?

-Début juin.

-Tu passeras deux heures tous les jours au magasin, ainsi que tous tes samedis après-midi. Après ton bac, tu viendras travailler avec moi. Tu feras l'architecte quand tu seras en état de vous entretenir ton enfant et toi. A prendre ou à laisser.

-Léa…

-Je prends, céda brusquement Laurent. Je ferai comme tu veux, mais tu n'auras aucun droit sur mon bébé. Si j'ai besoin d'un conseil, c'est à Papa que je le demanderai, tu n'auras pas voix au chapitre. Je t'obéirai aveuglément au magasin, au dehors tu n'existeras ni pour moi ni pour le petit. A prendre ou à laisser. » Léa ne portait à l'enfant qu'un intérêt dicté pas le bon nom des Lambert et avait trop envie de pouvoir dominer Laurent pour refuser une pareille offre.

-C'est un marché qui ne me déplaît pas, fit-elle triomphante. »

J'étais navré que mon fils doive renoncer à ses rêves, mais contre toute attente, le travail à la bijouterie l'enthousiasma. Il découvrit un côté de sa mère qu'il ne connaissait pas : l'artiste. Elle lui apprit tout ce qu'elle savait, il l'écoutait religieusement et suivait tous ses conseils. Son goût pour le dessin le poussa à créer des

BY NC ND

modèles que Léa accepta de réaliser. Elle en arriva même à lui demander son avis sur certaines collections et l'autorisa à collaborer à leur élaboration. Une fois sortis de la bijouterie, ils redevenaient de parfaits étrangers. Laurent découragea les quelques tentatives que sa mère fit pour se rapprocher de lui en dehors du travail. Elle renonça donc, mais le traitait avec un peu moins d'indifférence.

Laurent, suivit la grossesse d'Estelle de très près. Il l'accompagnait à toutes les visites chez le gynécologue, assistait à toutes les échographies et ses cartons à dessins se peuplèrent soudain de bébés minuscules. Quand Laurent avait appris qu'il s'agissait d'un garçon, il était devenu fou ! Il avait déjà décidé le prénom, l'enfant s'appellerait Quentin. Il amenait Estelle à la maison et pendant qu'elle étudiait, il mettait une main sur son ventre et guettait les mouvements de son fils, exultant à chaque soubresaut. Estelle se prêtait à ces séances sans protester, il lui importait seulement que Laurent n'attendît rien d'elle et lui permît de continuer son travail en paix.

La mère étant très jeune, le gynécologue avait conseillé un accouchement par césarienne, dans un centre spécialisé. Laurent était tellement déçu de ne pas pouvoir assister à l'accouchement que j'intercédai auprès de mon collègue. Le souvenir de la naissance de Laurent était toujours présent à mon esprit et le regret de ne pas l'avoir vu naître, encore cruel. Le jour fatidique, Laurent vit donc son fils venir au monde. J'étais moi aussi en salle d'opération et nos larmes se mêlèrent quand ce bout de chou tout blond de Quentin poussa son premier cri. Estelle ne voulut jamais le voir et nos

BY NC ND

rapports avec elle se conclurent le jour même comme ses parents et elle l'avaient décidé. La mère fut emmenée en gynécologie, alors que Laurent prenait sa place dans la chambre qu'on avait réservée pour lui. Il passa trois jours à apprendre à laver, langer et nourrir son fils. Quant à l'aimer, il n'eut pas besoin de cours, il adorait cet enfant depuis le jour où il m'en avait annoncé l'existence !

Léa respecta le pacte qu'elle avait passé avec Laurent : elle ne toucha jamais à son petit-fils, ce qui selon moi ne lui demanda pas beaucoup d'effort !

Une fois le bac en poche, Laurent poursuivit son travail à la bijouterie et reprit sa vie dissipée, ses activités déchaînées. Pendant un certain temps les conquêtes féminines ne l'intéressèrent guère. Il emmenait Quentin partout sauf en discothèque où à dire vrai il n'allait pas si souvent. Le bébé le regarda sauter en parachute, se livrer à des combats de je ne sais quel art martial, et se laisser tomber d'un pont pendu à un élastique. Quand Laurent sembla réconcilié avec les femmes, il ramena ses conquêtes à la maison. Il déplaçait le berceau de Quentin dans le couloir durant le moment crucial puis le réintégrait tout de suite après. Les filles trouvaient cela charmant et le regardaient parfois donner un biberon. Il ne permettait toutefois à aucune d'entre elle de tenir Quentin dans ses bras. J'étais le seul, mises à part les employées de la crèche, autorisé à m'occuper du bébé et je ne m'en privais pas.

Si Léa laissait Laurent en paix, il n'en allait pas de même pour moi.

BY NC ND

27.

Il était minuit passé, mais j'avais décidé de me rendre immédiatement chez Hélène. Après le départ de mes amis et de Lili, j'avais déclaré à Laurent que si je n'allais pas parler immédiatement à cette femme que j'aimais tant, je n'aurais pas retrouvé plus tard le courage nécessaire pour me présenter à elle de nouveau. Laurent me poussa presque dehors.

Arrivé devant la porte d'Hélène, j'hésitai. Je me conduisais comme un fou furieux. Je ne l'avais pas appelée pour la prévenir de mon arrivée, j'étais parti sans réfléchir, j'allais l'apeurer. J'étais venu pour donner une explication rationnelle à ma fuite de la veille et mon comportement de ce jour semblait encore plus démentiel que celui du jour précédent.

Puis mon doigt, comme s'il avait été indépendant, pressa la sonnette avant même que j'aie résolu si je devais ou non rester.

La lumière au dessus de la porte s'alluma et la voix d'Hélène me parvint dans l'interphone.

« -Oui ? » Son ton bien qu'assuré marquait l'étonnement.

-Alexandre Mouret.

-Grands dieux, Alexandre, mais que se passe-t-il ? Vous m'avez fait une de ces peurs ! J'arrive. »

Le patron vint ouvrir la porte en pyjama. Un pyjama gris perle, au tissu molletonné. Elle m'observa un instant avec un air mi-inquiet, mi-surpris, puis rassurée par mon calme elle s'effaça

BY NC ND

pour me permettre d'entrer. Elle referma la porte avec lenteur puis se retourna fixant sur moi ses doux yeux.

« -Je suis navré de vous avoir inquiétée. Je voulais à tout prix vous parler…

-A cette heure ? » Le ton marquait l'incrédulité, pas le reproche.

-Hélène, j'aimerais vous expliquer…Oh ! Hélène ! Je t'aime, je t'aime et je ne sais pas te le dire, je t'aime et je suis terrifié par mes sentiments, je t'aime, mais je ne peux rien te demander, tant que je ne t'aurai pas dit certaines choses. Ces choses, si je ne te les dis pas maintenant, je ne le ferai plus jamais et…alors je te perdrai, j'en suis sûr ! Hélène, peux-tu m'écouter, s'il te plaît ? » J'avais saisi ses mains dans les miennes et les secouai comme en enfant qui tire la main d'une grande personne pour la forcer à le regarder et à le suivre afin de lui montrer quelque chose d'important. Hélène se libéra doucement, m'effleura une joue de sa paume puis :

« -Allons dans le salon…

-Non ! Viens. » Je pris la main qui m'avait caressé puis conduisit Hélène jusqu'à sa chambre. Arrivé sur le seuil, je contemplai le lit défait, les draps immaculés dont la dentelle anglaise reposait sur une couverture bleu pâle, le couvre-lit épais replié diligemment sur un fauteuil et la lampe de chevet restée allumée. Hélène attendait à côté de moi sans bouger. Elle n'osait pas me regarder et fixait elle aussi sa couche abandonnée.

« Va, va t'étendre. » Hélène leva enfin les yeux sur moi.

« Alexandre, commença-t-elle d'une voix hésitante, tu n'es pas obligé de… » Elle laissa sa phrase en suspens.

« -Ma chérie, je n'ai aucune intention « de », déclarai-je, sûr de moi, cette fois.

BY NC ND

-Je ne comprends pas. » Hélène semblait perdue. Un homme amoureux d'elle, impuissant, qui l'avait plantée sans aucune explication le jour précédent se représentait à minuit désireux de parler puis l'emmenait dans sa propre chambre et lui demandait de s'allonger tout en l'assurant qu'il n'avait aucune intention de coucher avec elle. Il y avait de quoi décontenancer la femme la plus équilibrée de ce monde.

« -Va te coucher, je te rejoins tout de suite. » Hélène ne posa plus de questions et s'enfila sous les draps qu'elle releva jusqu'à son menton. Son regard ne me quittait pas. Je lui tournai le dos puis commençai à me dévêtir. Lorsque je fus torse nu, je l'entendis étouffer un cri. Je ne gardai que mon slip et me tournai enfin vers elle.

« -Hélène, n'aie pas peur. Je ne suis pas devenu fou. Je t'ai déjà dit combien je t'aimais, mais si toi aussi tu dois m'aimer, alors, il faut que tu saches qui je suis vraiment. Nous pouvons commencer par mon corps. Je n'en suis pas particulièrement fier. Je ne sais ce qui peut t'épouvanter le plus, Hélène, ma maigreur, mon dos déchiqueté, mes côtes brisées, ma hanche pleine de clous, mes avant-bras labourés, ma poitrine transpercée…heureusement que tu ne peux pas voir dans ma cervelle, là c'est pire…

-Alexandre, ton physique ne m'intéresse pas… » Hélène paraissait au bord des larmes et je m'en voulais terriblement, mais il fallait que j'aille jusqu'au bout.

« -Je l'espère bien, sinon, je n'aurais pas beaucoup de chance ! Michael un jour m'a dit que mon charme ne résidait pas dans mon physique.

-Le Docteur Konrad est un homme très avisé.

BY NC ND

-Hélène, je ne t'ai pas fait un strip-tease pour te séduire. Ces cicatrices que tu vois, dis-je en passant lentement ma main sur mon corps martyrisé, sont l'œuvre d'une seule personne, ma femme.

-Alexandre ! » Hélène avait mis une de ses mains devant sa bouche et avait crié. Je soulevai les draps, m'enfilai délicatement auprès d'elle et lui ôtai avec tendresse cette main dont je baisai la paume. Je m'allongeai à côté d'elle, passai un bras sous ses épaules et installai sa tête sur ma poitrine. J'embrassai ses courtes boucles grises. Puis je commençai :

« -Léa, ma femme, ma magnifique épouse, la mère de mon unique enfant, Léa, bijoutière très connue et très appréciée par la haute société parisienne, m'a battu, insulté, martyrisé de cent façons et ce pendant dix-sept ans… »

Je continuai pendant des heures, racontant à Hélène ce que j'avais déjà révélé à Michael. Je n'omis rien, cette fois, je livrai tous mes secrets et mes états d'âme. Hélène m'écouta sans jamais intervenir. Je l'entendis gémir, je la vis se mordre les mains, me regarder avec tendresse, avec effroi et je la vis pleurer mais je n'interrompis pas mon récit.

A six heures du matin, je me tus. Ma voix était devenue rauque à force de paroles, de larmes contenues et d'angoisses maîtrisées avec difficulté. Hélène se serra plus fort contre moi, sans rien dire. Puis elle se redressa, me contempla et après avoir embrassé tout ce qu'elle pouvait de mon visage, elle me sourit enfin.

« -Tu sais ce que j'aimerais, maintenant, me demanda-t-elle après s'être éclairci la voix ? Un café ! Tu crois que tu pourrais nous en préparer un ? J'ai un percolateur qui en fait d'excellents. Tu n'as pas envie d'un café, toi ?

BY NC ND

-J’ai toujours envie d’un café !

-Alors, viens ! » Hélène se jeta au bas du lit et enfila ses pantoufles. Je quittai les draps en frissonnant. Je me saisis de ce que je croyais être un peignoir abandonné sur le bras du fauteuil et l’enfilai. Il s’agissait en fait d’une robe de chambre en laine des Pyrénées.

Nous nous rendîmes à la cuisine et je me mis à préparer les cafés.

« -On en mettrait deux comme toi là-dedans, me fit remarquer Hélène en riant.

-Tu n’as pas besoin de deux types comme moi, un seul te suffira largement, j’en ai peur.

-Et toi tu devras accepter d’en avoir une seule pour le poids de deux !

-J’adore les bonnes affaires ! » Je songeai brusquement au corps parfait de Léa à peine voilé par de coûteux dessous de soie. Je serrai contre moi la lourde robe de chambre et je bénis la laine des Pyrénées, les pyjamas molletonnés gris perle et les rondeurs accueillantes d’Hélène. Je lui tendis une tasse et nous bûmes en silence, les yeux dans les yeux. Ma compagne frissonna en reposant sa soucoupe sur la table. Je m’approchai d’elle et la serrai contre moi.

« -Tu as froid et tu es épuisée, mon ange. Tout cela est de ma faute. Je n’ai pensé qu’à moi, qu’à soulager mon cœur et mon âme sans te demander ton avis, je suis…

-Tu es incorrigible, Alexandre. Tu as passé ta vie à penser aux autres, à excuser et à pardonner leurs erreurs, oubliant qui tu étais, ce que tu voulais, oubliant de vivre. Tout cela est fini. Je n’entends pas juger ta femme. Ce qu’elle a fait est fait. Personne ne pourra l’effacer. Avait-elle des circonstances atténuantes pour

t'imposer une telle vie ? Une enfance difficile, des parents violents, un caractère dominateur qui n'a pas supporté qu'un jour tu prennes ton essor, une grossesse non désirée qui a entraîné une dépression post-partum aux multiples facettes, un anévrisme qui pouvait depuis des années donner des troubles psychiques, une maladie psychiatrique jamais identifiée…Si tu en as le désir, tu pourras toujours trouver des excuses à Léa et t'attribuer tous les torts de ce monde. Je ne suis pas psychiatre et ce n'est pas moi qui réussirai à te libérer des uns ou des autres, mais ce que je peux faire, Alexandre c'est t'empêcher de continuer à te détruire, à endosser les fautes du monde entier, à te réapprendre à aimer et à te laisser aimer, à remplir ce néant que pour une raison ou pour un autre ta femme a provoqué. Quelqu'un d'autre que moi devra t'aider à y voir clair et à trier tous tes sentiments, mais moi je serai à tes côtés, tu peux en être certain. J'aimerais toutefois que tu commences par ne plus t'excuser pour tout et pour rien. Je t'ai ouvert la porte Alexandre, tu ne l'as pas enfoncée ! Je suis épuisée, certes, mais si ce que tu avais à me dire ne m'intéressait pas, je me serais endormie. Je t'aime, Alexandre, et j'ai l'intention que cela dure un bon moment.

-Il te faudra des trésors de patience.

-Je ne voudrais pas te sembler prétentieuse, mais je pense être munie d'une certaine dose de patience.

-Je le sais, Hélène, je la connais ta patience.

-Que dirais-tu d'aller faire reposer nos vieilles carcasses ? Tomber amoureux à notre âge, semble plus épuisant qu'à vingt ans !

-Mais pas moins fascinant.

-Au contraire ! »

BY NC ND

Nous dormîmes jusqu'à midi, dans les bras l'un de l'autre. Puis nous nous hâtâmes pour rejoindre Laurent, Lili, Quentin ainsi que Michael et Philippe dans un restaurant de Roanne où nous nous étions donné rendez-vous la veille au soir. Je proposai à Hélène de m'accompagner.

« -Une espèce de présentation officielle, me taquina-t-elle ?

-Pourquoi pas ?

-Pourquoi pas ! »

Nous arrivâmes alors que tout le monde était déjà installé. Je fis les présentations rapidement.

« -Docteur Konrad, je vous en supplie, appelez-moi Hélène et tutoyez-moi, sans quoi j'aurai l'impression de me trouver à la tête de la visite, implora Hélène alors qu'elle prenait place à côté de Michael.

-Vos désirs sont des ordres, Madame.

-Tu es docteur aussi ? » demanda Quentin une moue aux lèvres ! Qu'il adresse la parole à Hélène était en soi un miracle.

-Tout à fait.

-Encore une ! Un jour il y a une doctoresse qui est venue à la maison. Elle était très belle, mais elle m'a « fait drôle ». Toi tu n'es pas belle, mais tu ne me fais pas drôle.

-C'est toi, Hélène, qui lors d'un bal, prônais la sincérité dans tous les cas ? demanda Michael en pouffant.

- J'ai dû dire une ânerie de ce genre, répondit Hélène, un large sourire aux lèvres.

- Tu es gentille, reprit Quentin, imperturbable. Tu soignes quoi ? Grand-Pa, il soigne le ventre et l'estomac, Philippe il soigne les enfants et Michael, les choses très graves. Et toi ?

-Le cœur, Quentin, moi je soigne le cœur, fit Hélène en posant une main sur sa poitrine.

BY NC ND

-Oh ! » Quentin paraissait très impressionné. « Mon Papa, lui, il ne soigne personne mais il fait des bijoux fan-tas-ti-ques, voulut préciser le petit qui marqua chaque syllabe avec un mouvement de son index tendu.

-C'est un très beau métier.

-Oui. Et Lili elle apprend aux enfants à…à

-Qu'est-ce que j'apprends aux enfants, voyons un peu, petit diablotin ? demanda Lili en riant.

-A être contents ! s'exclama mon petit-fils triomphant. » Lili le regarda un instant muette de surprise puis se leva, le souleva de sa chaise et l'embrassa furieusement. Puis avec l'enfant encore dans ses bras :

« -Quentin Mouret, tu es l'homme le plus beau, le plus intelligent, le plus parfait de cette tablée et je t'adore.

-Plus que Papa ?

-Ton Papa est hors-concours !

-Ca veut dire quoi ?

-Qu'elle est amoureuse ! » souffla Michael. Je dus expliquer à Hélène le pourquoi de l'accès d'hilarité qui suivit.

BY NC ND

28.

Nous avions décidé de fêter le premier anniversaire de Quentin et les résultats du bac même jour. Nous aurions organisé un buffet où étaient invités tant les amis de Laurent que les nôtres. Pour l'occasion Léa m'avait ordonné de tout nettoyer à fond et de faire les carreaux. J'avais eu une semaine très chargée et j'étais particulièrement fatigué, toutefois je désirais que Laurent et Quentin passent une soirée mémorable et j'obéis donc lustrant, briquant et astiquant tout le jour. J'en terminais enfin avec les dernières vitres, celles du salon, quand Léa vint inspecter mon travail. Je ne sais ce qu'elle vit exactement, une auréole peut-être, le fait est qu'elle commença à donner de vio-

BY NC ND

lents coups sur l'escabeau où j'étais juché. Ces coups, mêlés à la fatigue et à la surprise me firent perdre l'équilibre. Le bruit de ma hanche sur le parquet et la douleur qui suivit ne me laissèrent aucun doute sur le diagnostic : fracture du fémur. Léa dut appeler une ambulance cette fois, car j'étais dans l'impossibilité totale de bouger.

Je me trouvais encore dans un box des urgences quand Laurent arriva à l'hôpital. J'entendis ses cris rageurs avant de le voir.

Quand il pénétra dans le box, il était dans un état d'excitation que je ne lui avais jamais vu. Il passait Quentin d'un bras à l'autre, crachant des insultes à voix basse cette fois : certaines habitudes ne meurent jamais. La discrétion avant tout !

« -C'est elle, n'est pas ? C'est elle qui t'a fait tomber ! Elle m'a dit que c'était un accident, mais je n'y crois pas ! Cette putain te tuera ! Tu m'entends ! Elle te tuera, elle y arrivera, un jour ou l'autre, elle y arrivera. Mais, je l'écraserai avant, cette vermine !

-Laurent, cela suffit, s'il te plaît ! priai-je, accablé tant par des mots de mon fils que par la douleur qui me labourait le flanc et la jambe.

-Non, cela ne suffit pas ! Je vais la dénoncer et tu vas divorcer. On n'a pas besoin d'elle. Je travaillerai dans une autre bijouterie, j'irai vider les poubelles, goudronner les routes, mais je ne veux plus avoir affaire à elle, je ne veux plus que tu aies affaire à elle ! Tu as compris ? Elle est complètement folle, folle à lier ! Ils doivent l'enfermer et l'empêcher de nuire ! Je ne comprends pas que tu sois encore avec elle après tout ce qu'elle t'a fait subir, je ne comprends vraiment pas ! Ou tu es aussi fou qu'elle ou tu es d'une lâcheté…

BY NC ND

-Laurent, je crois que cela peut suffire, effectivement, murmura Philippe Arès, mon ami pédiatre. Je sus plus tard que Laurent l'avait appelé du taxi qu'il avait pris pour me rejoindre. Philippe s'était précipité à mon chevet. Il prit Quentin des bras le Laurent et m'indiqua du menton.

-Assieds-toi près de ton père et reste un peu tranquille. Il souffre énormément et il a besoin de calme avant d'être opéré.

-Opéré ? Mais…

-Je viens de parler avec l'orthopédiste. C'est une fracture absurde. Il y a un éclat qui risque de lacérer la peau si l'on applique la traction, l'intervention immédiate est l'unique solution.

-Oh ! Papa ! Dis-lui, Philippe, dis-le lui, toi qu'il doit la quitter cette…

- Laurent a raison, Alexandre. Tu es à bout, physiquement, psychologiquement. Tu dois accepter d'abandonner. Tu n'as rien pu faire pour l'aider, Dieu sait si tu as essayé, mais tout est inutile. Ce n'est pas le moment pour prendre une décision, mais tu ne dois pas tarder. Un jour ou l'autre, cela finira mal. Laurent ne risque plus rien à présent, il peut venir vivre avec toi s'il le désire et Quentin aussi. Il faut penser à toi, Alexandre, je t'en conjure !

-Tu as entendu, Papa ?

-Oui, Laurent, j'ai entendu. J'y penserai, je te le promets.

-Non ! Tu ne dois pas y penser, tu dois le faire…

-Il le fera Laurent, il le fera. Laisse-le à présent.

-Je veux rester avec toi, Papa !

-Toi et Quentin êtes les invités d'honneur d'une fête, il me semble…

-Je m'en fous, de cette maudite fête…

cc BY NC ND

-Ecoute, mon chéri, j'ai nettoyé toute la journée pour que tout soit parfait, ne me dis pas à présent que j'ai fait tout cela pour rien !

-S'il n'y avait pas eu la fête, rien ne serait arrivé…

-Les Mouret et leur sentiment de culpabilité ! Je ne sais pas lequel est le pire ! Le père ou le fils ! Laurent, ta mère n'a pas besoin d'une raison particulière pour…pour faire du mal à ton père, tu le sais parfaitement. Alors va à cette fête. Prends des photos de Quentin en train de souffler sa bougie, puis tu les amèneras à ton père. De toute façon tu m'y as invité à cet anniversaire, donc je t'aurai à l'œil. Pas vrai Quentin ! Ton pédiatre préféré empêchera qu'on te le gâche, ton premier anniversaire ! En route ! Et toi, tiens bon, me lança Philippe en me serrant la main. Viens, Laurent ! » Laurent se pencha vers moi, m'embrassa puis :

« -Je viendrai après, Papa. Pense à ce que l'on t'a dit, je t'en supplie. Bon courage ! » J'acquiesçai.

Laurent revint vers minuit, avec Quentin naturellement. Il le cala dans le fauteuil puis tira une chaise près de mon lit et me tint la main jusqu'au matin. Malgré les restes de l'anesthésie, j'entendais ses mots de réconfort et le voir près de moi, du fond de mon brouillard artificiel à chaque fois que j'ouvrais les yeux fut pour moi le meilleur des antalgiques.

Pendant ma convalescence Laurent ne me reparla pas de divorce mais il ne me laissa jamais seul avec Léa. Il ne sortait plus ou m'emmenait avec lui quand il portait Quentin en promenade. Puis la veille de mon retour à l'hôpital, il me dit seulement :

« -Papa, souviens-toi de ta promesse ! »

Je n'avais pas cessé de penser au problème du divorce durant mon séjour forcé à la maison. Léa avait re-

BY NC ND

pris du personnel car j'étais naturellement dans l'impossibilité de faire un effort quelconque et elle m'en voulait de devoir accueillir des étrangers. Devant eux elle devait se contrôler et cela apparemment lui coûtait. Je ne pense pas que me torturer lui manquât en temps que passe-temps favori, mais comme soupape à ses angoisses. Je la voyais inquiète, anxieuse. Elle n'avait plus l'entière situation en main et cela la tourmentait beaucoup. Elle me faisait peine à certains moments car elle n'était plus la Léa forte et fière mais une femme de quarante ans en proie à ses démons. J'aurais dû la quitter depuis longtemps, je le savais, mais au début de notre mariage, je l'aimais trop et je m'étais souvent senti coupable de ses réactions, je ne l'avais pas toujours comprise. La naissance de Laurent, enfant qu'elle n'avait pas désiré, avait provoqué chez elle une crise dont la responsabilité m'incombait en partie. Puis l'habitude aidant, j'avais appris à gérer la situation. J'essayais le plus possible d'éviter les crises et, quand elles survenaient, faisais mon possible pour qu'elles durent peu, acceptant avec soulagement les réconciliations. Léa savait être charmante, aimante et aux petits soins pour moi quand tout allait bien et cette Léa je l'aimais encore. Dans les mauvais moments, je me disais que la quitter m'aurait ôté Laurent et cela était inimaginable. Quand Laurent aurait enfin pu décider avec qui rester en cas de divorce, il vivait une période tellement embrouillée que les rares fois où j'imaginais pouvoir quitter Léa, je me disais que cela l'aurait déstabilisé plus encore. Puis était arrivé Quentin, et de nouveau les choses s'étaient compliquées. Je dois de toute façon reconnaître que je ne songeais que très rarement à quitter ma femme.

BY NC ND

L'accident de l'escabeau m'avait fait comprendre à quel point Laurent était ébranlé et à quel point j'étais moi-même très éprouvé. Mes analyses étaient mauvaises, j'étais dénutri, mon ulcère ne cessait de s'aggraver, je dormais peu et mal, je souffrais de cauchemars et de crises d'angoisse, mon équilibre mental était précaire même si je refusais de l'avouer. J'aspirais à la paix. Je parlai avec Léa. Elle n'eut aucune réaction, elle m'écouta sans rien dire, les yeux dilatés par la surprise et par la peur, du moins eus-je cette impression. Puis elle monta dans notre chambre et se mit au lit sans un mot. Quand je me couchai à mon tour, elle prit ma main et ne la lâcha plus.

Je retournai donc à mon travail le lendemain, sans avoir su ce que Léa pensait du divorce. J'étais bien décidé cette fois à me rendre chez mon avocat pour faire préparer tous les documents nécessaires à la séparation. A présent que j'avais pris une décision, je ne voulais pas que les choses traînent.

Je venais de terminer ma visite quand on m'appela au téléphone. Un infirmier du Samu, nouveau sans doute, me demandait si j'étais bien le mari de Madame Léa Mouret-Lambert. Ma femme venait d'être accueillie d'urgence pour ingestion massive de tranquillisants variés et d'alcool. Elle avait toutefois prévenu immédiatement les pompiers, regrettant sans doute son geste et les secours avaient évité le pire. Elle avait subi un lavage gastrique et était hors de danger. Léa était à présent terriblement agitée et ne cessait de me réclamer. Je me rendis au Samu en courant comme un fou, me reprochant ma décision hâtive, revoyant les yeux perdus de Léa la veille au soir et sentant encore sa main dans la mienne. Qu'avais-je fait mon Dieu ! Qu'avais-je fait ?!

cc BY NC ND

Quand j'arrivai dans le box où elle avait été installée, Léa m'accueillit le visage dévasté par les larmes.

« -Alexandre !

-Léa, ma chérie, pourquoi ? » Je la serrai dans mes bras, cachant mon visage dans ses magnifiques cheveux, aspirant son parfum, je caressais son dos et la sentais trembler sous mes doigts.

« -Je t'aime, Alexandre ! Ne me laisse pas ! Sans toi, je ne suis rien ! Garde-moi près de toi ! Oh ! Mon amour, emmène-moi chez nous ! Je veux rester avec toi !

-Léa, calme-toi, je suis là ! Tout va s'arranger. Moi aussi je t'aime, mon ange, tout ira bien maintenant. Je ne te quitte pas Léa, n'aie pas peur ! »

L'idée que Léa eût voulu mourir par ma faute, m'anéantissait. Quand elle se fut endormie, je prévins Laurent au magasin.

« -Ta mère est aux urgences.

-Vous vous êtes disputés ?

-Non, elle a tenté de se suicider, elle…

-Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ? » Je me mépris sur le ton de Laurent et le rassurai.

« -Mais, je ne m'inquiète pas, Papa ! Au contraire ! Je suis désolée qu'elle se soit ratée !

-Laurent !

-Elle l'a fait exprès, Papa ! Es-tu aveugle, ou quoi ? Tu parles du divorce, elle tente le suicide ! Mais je suis sûr qu'elle a appelé au secours avant même d'avoir ingurgité les dernières pastilles. Et toi, tu as couru et tu lui as promis de ne pas la quitter, hein ? Tu lui as promis Papa ? Ne me réponds pas, c'est inutile, tu es…Oh ! Peu importe ! Je n'en peux plus d'elle et de toi. En novembre, je serai ma-

cc BY NC ND

jeur et je pourrai emmener mon fils où bon me semblera et je la laisserai t'assassiner si c'est ce que tu veux !

-Laurent, essaie de comprendre…

-Non, Papa, non ! Je n'essaie plus ! C'est fini ! »

Mon fils raccrocha sans que j'aie pu ajouter un mot.

Il était décidé à partir, Léa à mourir et moi je ne savais plus où j'en étais Je n'en pouvais plus.

Je ne fis rien. Laurent m'évitait, Léa s'était faite tendre et attentionnée. Une de ces périodes idylliques qui revenaient régulièrement, mais je ne me leurrais pas. Laurent avait sans doute raison, ce suicide était un chantage manifeste, mais je craignais qu'un jour ou l'autre, par erreur elle ne réussisse à se tuer. M'imaginer responsable de sa mort, était au-dessus de mes forces. Je souffrais de l'indifférence que Laurent affichait à mon égard. Il avait commencé à chercher du travail dans d'autres bijouteries. Il n'avait rien dit à sa mère, mais il m'avait mis au courant pour me prouver qu'il ne plaisantait pas quand il disait qu'il voulait partir. Je me sentais pris dans un piège fait de filets qui se resserraient sur moi dès que j'essayais de bouger un tant soit peu.

Le filet se déchira un mois plus tard quand à mon retour à la maison je trouvai Léa inanimée sur le tapis du salon. Je pensai d'abord à un nouveau suicide.

Elle ne respirait plus, son visage bleuâtre faisait une tâche épouvantable sur le tapis. Je me jetai à ses côtés. Je contrôlai son pouls. Il était très faible mais présent. Je me relevai aussi vivement que me le permettait ma hanche et avisai les secours.

J'entrepris la respiration artificielle mais le cœur de Léa s'arrêta de battre quelques secondes plus tard. Je me mis à masser son cœur avec fureur, alternant le bouche-à-

BY NC ND

bouche avec pressions sur le thorax. Quand les pompiers arrivèrent, ils l'intubèrent et tentèrent de faire repartir ce cœur immobile grâce au défibrillateur. Mais tous leurs efforts furent vains. Léa était morte. L'autopsie que j'autorisai révéla la rupture d'un important anévrisme cérébral.

Laurent ne fit aucun commentaire. Il n'assista pas à l'enterrement. Mes parents vinrent, mais ne m'adressèrent pas la parole, ceux de Léa qui ne savaient rien des problèmes entre leur fille et moi pleurèrent dans mes bras.

Laurent demeura avec moi et nous commençâmes notre vie sans Léa. J'avais cru que tout aurait été plus facile, rien ne le fut.

Deux ans plus tard, Laurent me découvrit dans une mare de sang, alors qu'il rentrait avec Quentin,
mon revolver encore dans la main droite. Si mon fils était rentré quelques minutes plus tard c'est à un cadavre qu'il aurait eu affaire. Laurent ne revenait jamais aussi tôt à la maison et c'était bien sur cela que je comptais quand je m'étais pointé l'arme sur le cœur. Mais Quentin était malade et Laurent avait dû aller le prendre à la crèche.

Après une convalescence très longue, je décidai de quitter Paris. Je ne pouvais plus affronter mes collègues, mon travail, mes beaux-parents, ni même cet appartement qui me rappelait ma vie en lambeaux. Laurent voulait me suivre. Il irait où j'irais.

cc BY NC ND

29.

Notre vie s'organisa autour de ma convalescence et celle de Laurent. Nous choisîmes le même psychiatre mais nous nous rendions séparément aux rendez-vous, puis le spécialiste organisa des consultations où Laurent et moi nous retrouvions pour confronter nos sensations et les sentiments qui naissaient au cours de la thérapie. Rien n'était simple. Il fallait remuer tellement de vase accumulée au cours des années, qu'il était parfois impossible de ne pas rester enseveli ou sali par ce que nous manipulions. Il nous arrivait avec Laurent d'avoir de furieuses discussions, de nous disputer violemment, mais fort heureusement, chaque abcès crevé accélérait la guérison. Philippe était naturellement retourné à Paris mais insistait pour être informé de nos progrès. Michael était omniprésent et recevait en plus de mes confidences celles d'Hélène, qu'il tutoyait sans problème mais continuait à appeler Madame. Cela la faisait bouillir ! Michael et moi avions toujours un rapport particulier, fait d'une amitié in-

BY NC ND

ébranlable, assaisonnée d'une tendresse qui faisait râler tant Hélène que Luc, le compagnon avec lequel Michael vivait à présent. Il s'agissait d'un sapeur-pompier que je connaissais bien car Michael et moi le rencontrions souvent à la piscine. Un homme avec le physique d'un Hercule et le caractère d'un ange. Il avait une quarantaine d'années, portait une barbe rousse qui aurait fait mourir d'envie n'importe quel capitaine des livres de pirates que Laurent lisait à son fils et d'immenses yeux verts où la gentillesse brillait sans cesse.

Luc et Hélène s'associaient lorsqu'il s'agissait de mettre en doute mes sentiments et ceux de Mischa. Ils promettaient qu'un jour où l'autre ils s'enfuiraient ensemble, nous laissant Michael et moi à nos baisers douteux. Ce à quoi Michael répondait qu'aucune moto ne supporterait l'union de leurs poids et qu'il fallait mieux que nous restions avec nos partenaires respectifs. Luc comme Hélène était passionné par la moto, passion dont ils devisaient des heures durant lorsque nous nous retrouvions.

Hélène et moi avions décidé de vivre chacun de notre côté, mais notre résolution dura peu car j'avais trop besoin d'elle et elle de moi pour que nous nous contentions de cette solution. Elle ne me proposa pas de venir habiter chez elle, chose dont je lui sus infiniment gré. Nous avions décidé de chercher une maison pour nous deux quand Laurent nous annonça que Lili et lui avaient résolu de vivre sous le même toit. Hélène proposa alors de leur louer sa maison et de venir vivre avec moi, ce qui arrangea tout le monde.

Hélène possédait réellement tous les trésors de patience dont elle m'avait parlé. Elle ne s'offensa jamais quand au début j'éprouvais des difficultés à manger ce qu'elle préparait, elle avait suivi les conseils de Michael et je fus peu à peu capable de

BY NC ND

lui faire confiance sur ce point. Le problème persistait encore au dehors mais il s'atténuait lentement. Notre vie sexuelle était faite de hauts et de bas, mais là aussi, Hélène savait m'encourager et me réconforter, ne me faisant jamais éprouver de honte ou d'angoisse. Je reprenais peu à peu confiance en moi et en mes semblables. Tout cela était long et douloureux et je savais que certaines cicatrices ne disparaîtraient jamais.

Dans le service nous restions très discrets, mais nous ne pouvions empêcher une certaine familiarité dans nos gestes et dans nos expressions, même si nous nous vouvoyions consciencieusement. Quelques « Madame, tu… » échappaient à Michael et mes sourires destinés à Hélène n'étaient pas tous dénués de tendresse.

J'avais essayé de faire la paix avec Maïté, paix qui fut définitivement scellée le jour de son anniversaire quand je me présentai dans le service vêtu d'un jeans et d'un pull bariolé 'Missoni', mais sans chemise ni cravate, et que je lui tendis un paquet provenant d'un magasin à la mode. Tout le monde s'arrêta de boire et de manger pour découvrir ce que cet ours de Mouret pouvait bien avoir offert à la plus déjantée de ses internes.

Maïté ouvrit donc son cadeau sous les yeux curieux du personnel. Les Oh ! et les Ah ! fusèrent quand elle tendit devant elle un petit haut –comme disent les femmes- un petit haut de soie noire, dont le devant très chaste était formé d'un triangle qui montait haut sur le cou mais laissait l'ombilic totalement nu et dont le dos était simplement composé d'un compliqué tressage de fins lacets, de soie eux aussi, qui auraient exposé aux yeux de tous les magnifiques épaules de mademoiselle Souala ainsi que sa chute de reins non moins exceptionnelle. Maïté resta muette, pour une fois. Je sentis la main d'Hélène me caresser le dos. Elle

BY NC ND

n'était pas au courant du cadeau que j'avais acheté, mais apparemment approuvait mon choix pour de multiples raisons. L'interne vint m'embrasser, émue, puis elle me chuchota à l'oreille :

« -C'est toi qui l'as choisi, n'est-ce pas ? » J'acquiesçai. « J'en était sûre ! Tu as un goût parfait ! Ce n'est pas vrai que tes costumes sont des costumes de croque-mort, j'étais en colère ce jour-là…

-Je n'ai pas su trouver les mots pour t'expliquer ce que je désirais, je suis désolé…

-Ne t'inquiète pas ! Ce haut-là je ne le mettrai pas dans le service !

-Je l'espère bien !

-C'est bientôt terminé vos messes basses, il va finir par y avoir des jaloux » s'écria Michael en me posant une main sur l'épaule. Je m'écartai de Maïté en souriant et me rendis compte que tous les regards s'étaient fixés sur Hélène. Cette dernière rougit violemment et me regarda penaude. Je m'approchai d'elle, l'embrassai fugacement sur les lèvres et lui mis un bras autour des épaules puis je levai mon verre :

« -D'accord » fis-je conciliant, regardant tour à tout tous les membres du personnel qui s'étaient tus à nouveau et nous regardaient abasourdis, plus à cause de mon geste qu'à cause de ce qu'il signifiait. Qu'il y eût quelque chose entre Hélène et moi, semblait un secret de polichinelle mais que je me laisse aller à un tel comportement était stupéfiant ! « D'accord, répétai-je, vous avez gagné ! Nous avouons tout ! » Les cris fusèrent en même temps que les applaudissements. Ce fut Hélène qui cette fois m'embrassa.

BY NC ND

30.

Un an et demi après la soirée-vérité, comme nous l'appelions à présent, je faisais les cents pas au bas d'une estrade sur laquelle tout avait été préparé pour recevoir les différents invités de la conférence qui allait débuter quelques instants plus tard. Hélène s'approcha de moi, glissa son bras sous le mien et le serra doucement, m'exhortant au calme. Michael nous rejoignit, posa sa main sur ma nuque et commença à la masser délicatement. J'avais l'impression d'être un boxeur que ses entraîneurs encourageaient avant sa montée sur le ring. Philippe assis auprès de Luc, me regarda avec un large sourire et reprit sa conversa-

BY NC ND

tion avec le pompier qui me montra son pouce levé en signe de victoire.

Seul Laurent ne m'observait pas, il était trop occupé à lutter pour garder son propre calme et sa nuque à lui, était amoureusement caressée par les petits doigts de Lili.

Ma belle-mère assise auprès de Philippe regardait droit devant elle, le menton levé, prête à affronter l'ennemi. Mon beau-père quant à lui ressemblait à un animal pris au piège qui évite de trop tirer sur sa patte emprisonnée, de peur de provoquer plus de douleur encore. Il jetait des regards apeurés dans la foule, craignant sans doute de rencontrer des personnes de connaissance. Mais lui au moins avait eu le courage d'être auprès de nous tous aujourd'hui. Mes parents, non.

Deux ou trois mois auparavant, alors que je préparais cette conférence, j'avais appelé mes beaux-parents au téléphone. Henri m'avait répondu, content de m'entendre et nous avions parlé de tout et de rien. Puis je me lançai :

« -Henri, au mois de juin, je dois présenter une conférence qui a pour thème la violence conjugale.

-Oui ?

-J'ai l'intention de parler de Léa et de moi. » Je m'attendais à ce qu'il tombe des nues, qu'il me dise qu'il ne comprenait pas, qu'il ne lui semblait pas que j'aie jamais usé de violence envers Léa, mais au lieu de cela, il resta silencieux. Puis sa voix étrangement affaiblie me parvint et c'est dans un murmure qu'il me dit :

« -Il faut mieux que tu parles avec Marthe. » Je l'entendis chuchoter puis après des bruits de chaise déplacée et quelques conciliabules inaudibles, ma belle-mère me salua.

« -Bonjour, Alexandre.

BY NC ND

-Bonjour Marthe.

-Comment vont les enfants ? » Laurent et Quentin étaient toujours « les enfants » pour Marthe.

-Très bien, je vous remercie.

-Tu parlais d'une conférence avec Henri, veux-tu m'expliquer de quoi il s'agit ?

-Je dois tenir une conférence sur la violence conjugale dans quelques mois et je désirais vous prévenir, Henri et vous, que je mentionnerai mon expérience personnelle. » Je ne demandais pas une autorisation, je fournissais une simple information. Ma belle-mère ne s'y méprit pas.

« -Je vois. » Pas plus que son mari, ma belle-mère ne parut surprise.

« -Marthe, depuis quand saviez-vous ?

-Alexandre…

-Depuis quand ?

-Je t'en prie, Alexandre, à présent, écoute-moi. Léa était une petite fille magnifique, son père en était fou et je ne l'étais pas moins. Elle était très vive, un peu trop parfois, très exigeante. Elle était de ces enfants qui vous tirent les cheveux, qui vous mordent ou vous giflent quand vous ne leur cédez pas. Mais comment en vouloir à une gamine de quatre ans ? Nous riions de son caractère autoritaire, de ses prétentions de grande dame. Elle était si petite. Henri lui pardonnait tous ses caprices et j'avais du mal à me faire obéir. En grandissant, les choses devinrent plus délicates. Léa était de plus en plus difficile, elle nous parlait souvent sur un ton effroyable, mais nous pensions qu'avec l'âge, elle changerait. Ce ne fut pas le cas. Adolescente, il lui arriva de me gifler plus d'une fois, de me répondre sur un ton que moi-même je n'aurais jamais osé employer à son égard. Elle n'a ja-

BY NC ND

mais frappé son père, mais lui manquait souvent de respect. Nous ne savions pas à qui en parler. Qui nous aurait crus ? La mode n'était pas aux psychologues, comme maintenant. Et qui aurait encore estimé des parents sans autorité ? Plus tard encore, Léa joua avec les hommes, elle les rencontrait et les abandonnait avec la même facilité. Puis un jour, elle t'a connu et tout sembla différent. Elle s'était faite plus douce, plus posée, elle me confiait son amour pour toi, elle t'adorait. Puis après ta thèse les choses changèrent à nouveau. D'insouciant et gai que tu étais tu devins, tendu, méfiant, tu cessas de parler, tu te transformas aussi physiquement et nous comprîmes que Léa devait avoir retrouvé son ancien comportement. La naissance du petit empira les choses, je crois. En grandissant, Laurent nous raconta quelques épisodes mais comme nous les minimisions et il cessa de se confier. Le jour où Léa s'est cassé le poignet, ta mère nous a téléphoné en disant qu'elle était honteuse pour ce que tu faisais à ta femme et nous avons su que Léa l'avait bernée. Nous n'avons pas eu le courage de la détromper. Voilà, Alexandre. …

-Quel gâchis, Marthe, quel gâchis !

-Je suis désolé, mon petit. Je sais que jamais tu ne pourras nous pardonner…

-Je ne vous en veux pas, ni à vous ni à Henri. Si il y a une chose que j'ai apprise ces derniers mois, à force d'analyste et de psychiatre, c'est que les sentiments humains sont si compliqués, que porter un jugement sur les actions des autres est inutile et dangereux. Chacun de nous a ses propres raisons pour agir et personne d'autre que lui ne peut savoir pourquoi il agit ainsi. Je crois d'ailleurs que bien souvent cette personne ne sait pas toujours elle-même le pourquoi de ses actes. Pendant mon mariage, j'ai sans cesse cherché à savoir pourquoi Léa faisait ce qu'elle

BY NC ND

faisait, je lui ai déniché des excuses, des circonstances atténuantes, mais je me suis rendu compte depuis, que ces circonstances je devais les trouver pour me permettre de continuer à vivre auprès d'elle, pour avoir une raison valable pour rester à ses côtés. Par amour, par lâcheté, par intérêt, pour donner un sens à ma vie, que sais-je ! Quoi qu'il en soit, Marthe ce que vous venez de me raconter ne change rien. Que Léa fût déjà violente lorsqu'elle était enfant, que mon amour n'ait pas suffi à la rendre heureuse, sinon au début de notre mariage, tout cela n'a plus d'importance. Je ne cherche plus de motifs à ce que j'ai vécu. Ce que je voudrais à présent c'est reconstruire l'homme que j'étais, me retrouver. Ce que je veux ressaisir ce sont mes mécanismes à moi, mes réactions à moi, ce qui a fait qu'un homme apparemment sans problèmes devienne ce pantin désarticulé que je suis devenu, cet homme vidé de lui-même. Le reste, Marthe, n'a plus d'importance.

-Tu es un homme admirable, Alexandre.

-Je suis un homme blessé qui espère que ses plaies les moins profondes guériront et que les plus graves laisseront moins de cicatrices possibles.

-Pouvons-nous faire quelque chose ?

-Venez à cette conférence, peut-être y découvrirez-vous un baume pour vos propres blessures. Laurent et moi avons besoin de vous. Quentin aussi.

-Nous y serons. »

Ils tinrent parole.

Le modérateur monta sur l'estrade et présenta les invités qui peu à peu avaient pris place autour de la longue table pourvue de micros, de bouteilles d'eau, de verres et même de quelques fleurs. Il y avait un psychiatre, un médecin travaillant dans un

BY NC ND

dispensaire, une sexologue, un psychologue spécialisé dans les questions de couples, une avocate, un spécialiste de psychiatrie infantile et enfin la personne avec laquelle j'avais travaillé le plus : le responsable d'un centre de la région parisienne qui accueillait des hommes battus. Ce centre, pratiquement inconnu, était né grâce à l'initiative d'un agent de police qui avait pris au sérieux les plaintes d'un homme venu se réfugier dans un commissariat après que sa femme lui eut brisé plusieurs côtes à de coups de cric. Il avait discuté avec l'infirmier qui avait reçu le pauvre homme et cet infirmier avait confirmé qu'il recevait des temps à autres des hommes qui toutefois refusaient de porter plainte ou de donner des explications plausibles à leurs lésions. Le centre s'était développé grâce au bouche à oreille. La publicité était impossible. Les hommes hébergés dans ce petit centre n'étaient pas nombreux mais ceux-là au moins bénéficiaient-ils d'un peu d'aide.

Le modérateur termina en me priant de monter sur l'estrade. Hélène me lâcha et Michael m'asséna une tape sur l'épaule.

« -Mesdames et Messieurs, je vous remercie de votre présence aujourd'hui. Je ne suis pas un orateur particulièrement éloquent, j'ai donc décidé le laisser parler les images et plus tard les invités que déjà on vous a présentés. » Je fis signe au responsable de l'ordinateur qui commença à projeter des diapositives.

« -Un dos déchiqueté à coups de ceinture, un cuir chevelu tatoué par des talons aiguilles, une hanche émiettée par une chute non accidentelle, des côtes brisées sous le poids d'une statuette, des avant-bras labourés par une fourchette, un estomac troué par un grave ulcère,…tout cela sont les cicatrices visibles qu'un homme battu peut arborer. Ce dos, ce cuir chevelu, cette hanche, ces côtes, ces avant-bras, cet estomac sont les miens. »

cc BY NC ND

Un brouhaha stupéfait parcourut la salle puis un silence irréel se fit.

« -Je m'appelle Alexandre Mouret, je suis gastro-entérologue, j'ai quarante six ans et j'ai été pendant plus de quinze ans un homme battu. Je suis ici seulement en tant que témoin. Parleront tout à l'heure toutes ces personnes qui ont bien voulu croire en moi et aborder ce sujet tabou. Les blessures physiques dans le cas de l'homme battu sont la pointe de l'iceberg, les blessures morales sont ce qui est immergé et généralement reste tel. Je souhaite qu'après cette conférence vous puissiez regarder d'un autre œil un homme qui se présentera à vous se plaignant que sa femme l'aime d'une façon erronée. Je ne veux condamner personne. Les femmes qui se comportent ainsi sont à aider autant que leurs conjoints et ces maris martyrisés sont à écouter et à comprendre.

La conférence a été annoncée dans de nombreux lieux publics, bars, salons de coiffure, dispensaires, Samu, poste de police, ici mais aussi dans la région parisienne. Je sais que parmi nous se trouvent plusieurs de ces hommes qui ont souffert ou souffrent encore d'une vie insupportable qu'ils cachent, pensant ne pas être en droit de recevoir de l'aide. Messieurs, vous êtes des hommes à part entière, des hommes dignes de confiance et de respect, ne l'oubliez jamais. J'espère que, tout comme moi, vous rencontrerez sur votre chemin des personnes aussi merveilleuses que celles que j'ai rencontrées et que grâce à elles vous aurez le courage de briser le silence. Je ne pense pas être une personne merveilleuse, mais je nourris l'espoir d'être la première personne qui vous insufflera un peu d'espoir. Je souhaite devant vous remercier **mes** merveilleuses personnes, sans lesquelles je ne serais pas ici aujourd'hui. Il s'agit de Laurent ,

BY NC ND

mon fils qui a partagé mon calvaire et qui aujourd'hui partage cette œuvre de reconstruction que nous opérons sur nous-mêmes, de Philippe Arès, pédiatre, qui resta à mes côtés dans les moments les plus effroyables de ma vie, mon seul confident d'alors, de Michael Konrad, oncologue, qui habitué qu'il est à redonner espoir aux cas les plus désespéré, a su m'amener à lui confier ma vie et m'a contraint avec une patience infinie à affronter mes réalités passées, présentes et à venir. Sans ces trois hommes... » Ma voix se brisa. Le silence persista. Chaque participant respectait mon émotion. Je toussotai. « Je crois que vous avez parfaitement compris ce que je leur dois. Enfin, car je ne voudrais surtout pas que vous pensiez que ces années m'ont rendu misogyne, je voudrais remercier une femme qui m'a rendu la confiance. Cette confiance en moi que j'avais totalement perdue et que je n'ai pas encore entièrement retrouvée, mais le pronostic n'est pas mauvais, paraît-il, cette confiance en moi donc, puis la confiance dans les personnes qui m'entourent. Elle m'a tellement convaincue, que je l'épouse demain ! Cette femme est le professeur Hélène Ledoux, mieux connue de beaucoup d'entre vous comme le patron du 'dépotoir'. » Cette fois les applaudissements éclatèrent et quelqu'un cria « Vive la mariée ! » Je continuai. « Que je sois arrivé dans un 'dépotoir' était peut-être une plaisanterie du destin. Quoi qu'il en soit, ce dépotoir est bien souvent une dernière chance offerte à des patients sans espoir, des patients dont personne ne sait plus que faire. Si nous ne les sauvons pas, nous les aidons à s'en aller avec dignité. J'ai eu beaucoup de chance car on m'a sauvé et j'ai retrouvé ma dignité. Je vous remercie de prêter à présent toute votre attention aux nombreux invités de cette conférence. »

BY NC ND

Les applaudissements se firent plus fournis encore que quelques minutes auparavant. Je me précipitai au bas de l'estrade et allai m'écrouler sur une chaise de plastique rouge entre Hélène et Michael. Ils déposèrent au même instant un baiser sur mes joues, enrichi par ma future femme d'un « Je t'aime » et par mon meilleur ami d'un « Je t'adore ! »

Je ne remontai sur l'estrade qu'à la fin de la conférence pour répondre aux questions du public, questions qui furent nombreuses, souvent dérangeantes et sans pitié, mais n'était-ce pas ce que je voulais ? Pouvoir témoigner sans honte et sans hypocrisie. Durant le buffet qui suivit, innombrables furent les mains qui s'abattirent sur mon épaule pour me féliciter de mon courage. Mais ce qui me toucha le plus, ce fut ces quelques poignées de mains données fugacement, presque sans me regarder, agrémentées d'un merci presque inaudible.

Le lendemain, à la mairie de Roanne, Hélène et moi échangeâmes un « oui » aussi passionné que celui qu'échangèrent Laurent et Lili. Michael, Luc ainsi que Philippe et sa femme, ne furent pas trop de quatre pour endiguer l'excitation de Quentin rendu fou de joie par ce double mariage.

Le repas de noces qui suivit, s'il fut très intime, n'en fut pas moins extrêmement chaleureux. Quand Hélène leva son verre en demandant « A qui le tour ? », tous les yeux convergèrent vers Luc et Michael.

« -Pourquoi pas, susurra mon ami en contemplant amoureusement son compagnon.

-A l'amour ! A l'amour ! » Tous les verres cette fois se levèrent ensemble.

BY NC ND

L'après-midi devait avoir lieu le voyage de noces. Lili et Hélène en étaient les organisatrices et n'avaient rien voulu nous dire. Toute deux ligériennes de naissance, elles adoraient leur région et la connaissaient par cœur. Elles se mirent au volant de leur voiture respective, chargeant toute l'assemblée. Voyage de noces singulier, s'il en fut !

Notre destination fut bientôt atteinte. Il s'agissait de la Bastie d'Urfé, raffinée demeure du XVème siècle transformée plus tard un château de plaisance. Sur les bords du Lignon, blottie au milieu des frondaisons, ce bijou de la Renaissance hébergea un homme étonnant. Pendant que nous nous extasiions sur la magnifique galerie au douze colonnes et que Quentin bombardait Lili de questions à propos d'un sphinx de pierre, Hélène nous raconta l'histoire de cet homme : Honoré d'Urfé, qui vécut là au XVIIème siècle. Fatigué des déboires de la vie réelle, il se mit à composer un roman : *L'Astrée.*

« -Qu'est-ce qu'il racontait son livre, demanda Quentin estimant qu'il en savait assez sur les sphinx et autres bestioles mythologiques.

-Une histoire d'amour entre une bergère et un berger. Astrée et Céladon. C'était un livre très, très, très long, on dirait aujourd'hui un roman-fleuve.

-Un fleuve fait avec plein de pages et qui se jette dans un océan de pages, comme la Loire se jette dans l'Atlantique ?

-Quelle érudition jeune homme ! Oui Quentin, une histoire d'amour tellement longue qu'elle n'en finissait plus.

-Comme celle de Lili et de Papa ?

-Oui.

-Comme la tienne avec Grand-Pa ?

-Oui, répondit Hélène émue et étonnée.

BY NC ND

-Comme celle de Michael et de Luc ?»

Nous nous regardâmes les uns les autres, bouche bée. Le premier à se reprendre fut Luc qui se saisit de Quentin et le hissa sur ses épaules.

« -Dis-donc garnement, comment sais-tu certains secrets, toi ?

-Parce que je les sais, c'est tout ! » Logique, inéluctable ! Nous nous regardâmes encore puis, comme si un directeur d'orchestre nous avait dirigés, nous éclatâmes de rire.

« -Alors, puisqu'il en est ainsi, aux amours d'Astrée et de Céladon et aux nôtres ! s'écria Michael.

-A nos amours ! » fîmes-nous tous en chœur.

Michael s'approcha de moi, baisa le coin de mes lèvres puis murmura :

« -Le petit-fils a la sensibilité du grand-père, nous en ferons quelqu'un de bien ! A tes amours, mon doux !

-A tes amours Mischa ! »

Un voyage de noces original, qui valut à Hélène et à Lili de nombreux compliments. Se retrouver sur les lieux où était née la plus longue histoire d'amour jamais écrite, quoi de mieux pour de jeunes - et moins jeunes - mariés !

...Salut Alexandre ! Comme dans la chanson, « Je suis venu te dire que je m'en vais ». Tu es en de très bonnes mains, tu n'as plus besoin de moi. A tes amours !...

FIN

Cette œuvre est mise à disposition sous licence Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

BY NC ND

BY NC ND

BY NC ND

BY NC ND